
COLLÈGE



# HISTOIRE

DE

# BAYART



BAYART.

BIBLIOTHÈQUE

DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

# HISTOIRE

DE

# BAYART

PAR

D'AUBIGNÉ

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, Boulevard Saint-Germain, 79

1882

# HISTOIRE

DE

# BAYART

## I

### LA JEUNESSE DE BAYART

Pierre de Terrail naquit en 1476, au château de Bayart, dans la vallée de Grésivaudan, à quelques lieues de Grenoble, et toute son enfance s'écoula dans le beau pays de Dauphiné, cédé un siècle auparavant au roi de France Philippe VI par le Dauphin[1] du Viennois Humbert II.

Emu, enthousiasmé par les récits qu'il entendait faire des exploits de ses aïeux morts glorieusement à Poitiers, à Crécy et à Montlhéry, le jeune Pierre de Terrail ne rêvait que combats et prouesses. Il atteignait l'âge de treize ans lorsque son père, accablé d'années et de blessures, appela ses quatre fils pour savoir d'eux quel parti ils désiraient embrasser. L'aîné lui répondit « qu'il ne voulait jamais quitter

1. Ce seigneur était ainsi nommé parce que sa maison portait un Dauphin dans ses armes.

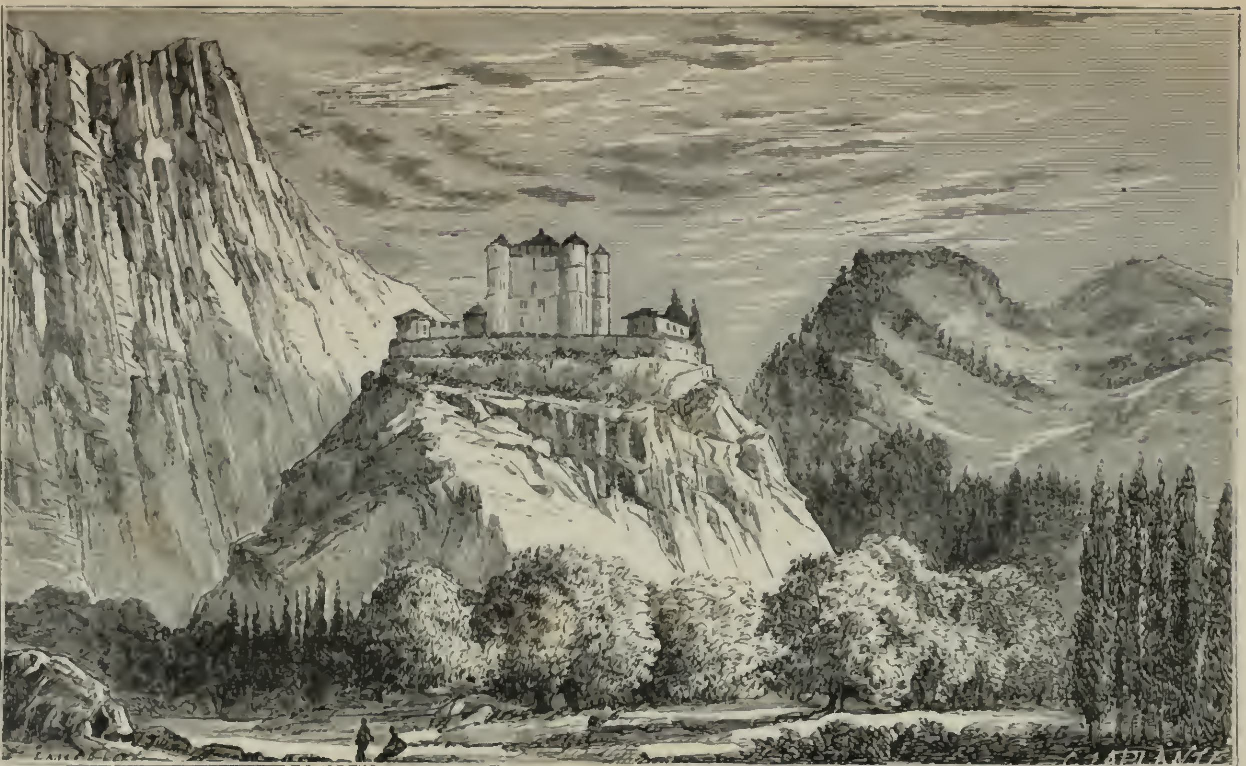
la maison et qu'il le voulait servir sur la fin de ses jours ». — « Eh bien, dit le père, Georges, puisque tu aimes la maison, tu demeureras ici à combattre les ours[1]. » Pierre, le second, parla après son frère et dit, avec une vivacité au-dessus de son âge, que, tenant de son père et de ses aïeux un nom illustre dans les armes, il les voulait imiter, espérant, avec l'aide de Dieu, ne point se montrer indigne de ceux qui l'avaient précédé.

Heureux de telles dispositions, le seigneur de Terrail les accueillit avec éloges et résolut de confier aussitôt son fils à son oncle, l'évêque de Grenoble, pour que celui-ci le présentât au duc Charles de Savoie. Ce prince, qui fut toute sa vie le fidèle allié de la France, tenait à Chambéry une cour très brillante.

Quand vint l'heure de la séparation, la mère de Bayart répandit bien des larmes et adressa à son fils les plus sages conseils : « Par-dessus tout, dit-elle, je vous recommande trois choses : la première, c'est de craindre Dieu, de le servir et de l'aimer ; la seconde, c'est d'être doux et soumis envers vos supérieurs, de ne témoigner ni orgueil, ni hauteur à personne ; la troisième, c'est la charité : elle n'appauvrit point ; soulagez particulièrement les veuves et les orphelins, et apprenez de moi que telle aumône que vous ferez pour l'amour de Dieu vous sera infiniment profitable pour le corps et pour l'âme. » Puis la bonne dame remit à son fils une bourse qui contenait sept écus d'or[2], et le laissa aller sous la garde de Dieu.

1. A cette époque, les ours étaient très communs dans les montagnes du Dauphiné.

2. L'écu d'or valait alors 1 livre 15 sous. Il faut multiplier ce chiffre



CHATEAU DE BAYART.

Mais aussi longtemps que cela fut possible, d'une des fenêtres de la plus haute tour, elle suivit des yeux l'enfant qui, maniant son cheval comme un écuyer déjà consommé, chevauchait gaillardement, tout impatient d'atteindre Chambéry, première étape de sa glorieuse destinée.

Grâce à la recommandation du vénérable évêque de Grenoble, Bayart fut admis parmi les pages du duc de Savoie. Son habileté dans tous les exercices du corps, sa hardiesse jointe à une très grande modestie, son exactitude à remplir ses devoirs, lui valurent rapidement les bonnes grâces de son maître.

Six mois après ce qui vient d'être dit, le duc de Savoie partit de Chambéry et prit la route de Lyon. Le roi de France Charles VIII y était depuis un an avec sa cour, donnant bals, tournois et carrousels. Bayart fut du voyage et bientôt attira l'attention du comte de Ligny, l'un des principaux seigneurs de la cour de France. Celui-ci, pressentant dans cet enfant un homme remarquable, voulut l'attacher au service du roi. Il demanda à Charles VIII la faveur de lui présenter « un page de quatorze ans, le plus hardi cavalier qu'on eût jamais vu, et que, si Sa Majesté en voulait avoir le plaisir, elle le verrait en allant à vêpres à l'abbaye d'Ainay ». Le roi y consentit.

« Bayart n'était pas présent à cette conversation, mais elle lui fut bientôt rapportée, et il en ressentit plus de joie que si le roi lui eût donné la ville de Lyon. Il courut aussitôt vers l'écuyer du duc de

par 31 pour avoir sa valeur actuelle, d'où il résulte que la somme remise à Bayart par sa mère équivaudrait aujourd'hui à 266 francs à peu près.

Savoie et lui dit : « Je viens d'apprendre, mon cher maître, mon ami, que monseigneur a parlé de moi au roi et que Sa Majesté veut me voir aujourd'hui sur mon cheval ; je vous prie en grâce de le faire mettre en état de paraître devant les princes. » En même temps, il lui présenta quelque argent que cet officier refusa. Il aimait Bayart comme son enfant. « Allez seulement, lui dit-il, vous mettre en état de paraître, et quant à votre cheval, c'est mon affaire. Je souhaite que vous ayez le bonheur de plaire au roi; il ne peut rien vous arriver de plus heureux et, avec l'aide de Dieu, vous pouvez devenir assez grand seigneur pour me rendre service à moi-même. — N'en doutez pas, mon cher maître, répondit Bayart ; j'ai reçu de vous de trop bonnes leçons depuis que je suis chez Son Altesse, pour en être ingrat, et si jamais j'ai du bien, vous vous en apercevrez. » Il alla tout de suite s'habiller et se parer de son mieux, en attendant l'heure de monter à cheval et que le premier écuyer vînt le prendre. Celui-ci, qui prévoyait que le futur chevalier allait changer de maître, lui dit avec amitié : « Mon cher Bayart, quelque satisfaction que je ressente de votre avancement, je n'en ai pas moins le regret de vous perdre de vue. J'apprends que vous allez passer au service du roi de France ; vous ne pouvez souhaiter rien de plus avantageux, ni de plus belle occasion de vous faire un nom et une fortune. — Dieu le veuille, répondit Bayart, et qu'il me fasse la grâce de pratiquer les leçons de vertu que j'ai reçues de vous depuis que je suis sous votre gouvernement. J'espère qu'avec son aide vous n'aurez jamais de moi que de bonnes nouvelles ; et si je suis un jour en état d'être reconnaissant, je n'en perdrai pas l'occasion. »

« L'heure de partir venue, ils montèrent à cheval; le cheval de Bayart était paré et ajusté comme pour le roi même, et ils se rendirent dans les prairies d'Ainay. Les princes et leurs cours y arrivèrent par eau, sur la Saône, et le roi eut à peine mis le pied à terre qu'il aperçut l'écuyer et le page à cheval.

« Page, mon ami, s'écria-t-il, donnez de l'éperon. » Ce que Bayart fit à l'instant avec la grâce d'un homme qui aurait eu trente ans d'exercice, et au bout de la carrière il fit faire trois ou quatre sauts à son cheval, revint vers le roi à bride abattue et s'arrêta tout court devant lui avec une adresse admirable. Le roi en fut charmé ainsi que toute la compagnie, et Sa Majesté, voulant en avoir encore le plaisir, lui cria : « Pique, page, pique! » Les autres pages répétèrent: « Piquez! piquez! » De là le surnom de Piquet lui est resté fort longtemps. Cette seconde course fournie, le roi dit au duc de Savoie : « Mon cousin, il est impossible de manier mieux un cheval; je vois que le comte de Ligny ne m'a rien dit de trop de votre page; je n'attends pas que vous m'en fassiez présent. C'est à moi à vous demander le page et le cheval. — Monseigneur, répondit le duc, le maître est à vous, le page doit bien vous appartenir; je souhaite qu'il ait un jour le bonheur de vous rendre de bons services. — Il est impossible, reprit le roi, qu'il ne devienne homme de bien. Comte de Ligny, je vous le remets, à la charge que son cheval sera à lui et nourri avec les vôtres. »

« Le comte plaça Bayart parmi ses pages et, à mesure que les vertus de l'enfant se développaient, le maître conçut tous les jours plus d'amitié et de tendresse pour lui[1]. »

1. *Histoire du chevalier Bayart*, par Guyard de Berville.

Trois années s'écoulèrent ainsi. Bayart sortit des pages et le comte de Ligny le fit homme d'armes dans sa compagnie d'ordonnance[1], puis gentilhomme de sa maison avec 300 livres d'appointements.

1. Les compagnies d'ordonnance ou cavalerie des gens d'armes avaient été créées en 1439 par Charles VII. Elles étaient alors au nombre de 15 et chaque compagnie comprenait 15 lances garnies. On entendait par *lance garnie* six hommes à cheval, savoir : l'homme d'armes ou maître, un page ou varlet, 3 archers et un coutillier ou soldat armé d'un coutil ou couteau. Plus tard on vit des compagnies de 20, de 50, de 60, de 80 lances. Une augmentation de 5 ou de 10 lances était, pour le capitaine commandant la compagnie, un véritable avancement. Bayart commanda jusqu'à 100 lances, ce qui représentait 600 hommes à cheval.

## II

### SUCCÈS DE BAYART DANS LES TOURNOIS

Ce fut à Lyon, où le roi Charles VIII venait de rentrer après avoir accompli la visite de tout son royaume, que Bayart trouva occasion de faire ses premières armes, en combattant dans un tournoi.

Les tournois étaient alors le passe-temps préféré de la chevalerie française et le roi favorisait ces combats, car il aimait fort tout ce qui offrait l'image de la guerre.

La tradition rapporte que ce fut un gentilhomme breton, Geoffroy de Preuilly, qui, au x[e] siècle, introduisit en France l'usage de ces jeux militaires. Depuis cette époque, ils furent en grand honneur. Les jeunes chevaliers y apprenaient le maniement de la lance et de l'épée et s'y familiarisaient avec l'art et les dangers de la guerre.

C'était une grande fête, un joyeux émoi dans une ville lorsqu'on y préparait un tournoi. La carrière, ou emplacement sur lequel les chevaliers devaient combattre, était entourée de lices richement peintes. Au fond de ce champ clos on élevait des estrades, sortes de tribunes ornées de tapis, de tentures, de bannières, de banderoles et d'écussons. Les rois, les reines, les dames, les damoiselles et les vieux chevaliers y pre-

naient place. Des maréchaux de tournoi et des hérauts d'armes surveillaient les combattants, donnaient leur avis et leur secours à ceux qui en avaient besoin, et maintenaient sur ce champ de bataille les lois courtoises de la chevalerie. Il était défendu de frapper de la pointe, quoiqu'elle fût toujours émoussée; il était interdit de s'attaquer au cheval de son adversaire et de combattre hors de son rang; on ne devait frapper qu'au visage ou à la poitrine et respecter son ennemi aussitôt que celui-ci levait la visière de son casque. Un jeune chevalier faisait-il ses premières armes, on l'encourageait en lui criant : « Souviens-toi de qui tu es fils et ne forligne[1] pas. »

De joyeuses fanfares annonçaient l'arrivée des combattants. Tous, à cheval, s'avançaient à pas lents; graves, majestueux, ils allaient saluer les princes et les dames, puis la bataille commençait.

Tantôt les champions réunis formaient deux troupes de nombre égal, sous les ordres de deux chefs. Ils se plaçaient alors exactement en face les uns des autres, à chaque extrémité de l'arène; sur un signal donné par les maréchaux du tournoi, ils mettaient leurs chevaux au galop et se chargeaient avec une grande impétuosité. C'était un spectacle magnifique et terrible que de voir tant de braves guerriers, revêtus de leurs riches armures, montant de superbes coursiers, se préparer ainsi à une lutte souvent meurtrière. Ils tenaient leurs lances droites et restaient immobiles, dignes, imposants, jusqu'à ce que retentît le signal du combat. Alors, ils abaissaient leurs lances, se précipitaient en avant et, au milieu de la poussière, des cris de guerre des combattants,

1. Ne fais rien de contraire à l'honneur

des hennissements des chevaux, la lutte devenait une mêlée furieuse. Les chevaliers qui avaient résisté au premier choc sans être désarçonnés ou blessés mettaient l'épée à la main et s'attaquaient, se pressaient, comme si leur vie eût dépendu de l'issue du combat, jusqu'à ce que l'un des maréchaux jetât dans l'arène son bâton de commandement pour indiquer que la lutte devait finir. Le privilège de remettre aux vainqueurs le prix de leur vaillance appartenait aux dames.

Tantôt les chevaliers se battaient de près, d'homme à homme, armés de l'épée et de la masse d'armes ; ce genre de combat prenait le nom de *joute*. Tantôt encore de nombreux champions, à pied ou à cheval, simulaient l'attaque ou la défense d'une position militaire, d'un pas ou passage étroit et difficile dans les montagnes. On appelait ce jeu chevaleresque un *pas d'armes*. Les chevaliers qui défendaient le passage suspendaient leurs écussons à des arbres ou à des poteaux élevés à cet usage ; quiconque était disposé à forcer le défilé touchait une de ces armoiries avec son épée.

C'était un combat de ce genre qui allait donner à Bayart l'occasion de montrer ce dont il était capable. Le comte de Vaudrey, seigneur bourguignon, avait organisé un pas d'armes pour distraire Charles VIII et sa cour. On s'entretenait beaucoup de ce tournoi. Le seigneur de Vaudrey était un vaillant capitaine et il fallait être bien fort ou bien audacieux pour oser se mesurer avec lui. Bayart l'osa. Lorsqu'on apprit que le jeune de Terrail, faible et délicat d'apparence, à peine sorti des pages, avait touché aux écussons du comte de Vaudrey, on s'étonna de sa témérité et on ne fut pas loin de l'en blâmer. Cepen-

dant, soit que le comte de Vaudrey ménageât la jeunesse de son adversaire, soit que Bayart dût son succès uniquement à son adresse et à sa vigueur, il remporta tous les suffrages. Il combattit à pied et à cheval, remplaça la force, qui lui manquait peut-être, par beaucoup d'agilité et d'énergie, et sortit victorieux de l'épreuve. Le roi le combla d'éloges : « Piquet a montré aujourd'hui par son coup d'essai ce qu'il doit être un jour, » dit Charles VIII.

Le loyal Serviteur[1] raconte, à propos de cette joute célèbre, la façon dont Bayart se procura les chevaux et les ajustements nécessaires à un chevalier qui voulait faire bonne figure dans un tournoi. Cet équipement était alors chose de grand luxe et de grand prix. On était loin, sous Charles VIII, des lois somptuaires de Philippe le Hardi et de Philippe le Bel, qui fixaient le prix des étoffes à trente sous l'aune pour les nobles, à vingt-cinq pour les bourgeois, et interdisaient à tous de se pourvoir de plus de quatre habillements par an. Après la conquête des Flandres, ces dispositions n'avaient pas été maintenues. Elles seraient devenues la ruine des villes industrielles du nord qui devaient leur prospérité à la fabrication d'étoffes d'un grand prix. Peu à peu le luxe reparut, et Jeanne d'Arc elle-même, disent les chroniqueurs, partagea le faible de son siècle à l'égard des beaux costumes militaires.

En 1485, une ordonnance royale tenta de faire revivre les lois de Philippe le Bel en proclamant que « l'excès des dépenses pour les habits est une offense

1. L'histoire du gentil seigneur de Bayart composée par le loyal Serviteur, est l'œuvre d'un biographe anonyme qui a dû vivre dans la familiarité de son héros. Ce livre parut en 1527, trois ans après la mort de Bayart.

au Créateur ». Toutefois, comme les prescriptions de l'édit ne s'appliquaient ni au roi, ni à sa famille, ni à sa maison, les gentilshommes s'affranchirent vite de cette simplicité obligatoire. A l'heure du combat, le casque aux plumes flottantes, l'armure polie ou damasquinée, l'écharpe brodée aux brillantes couleurs leur constituaient un riche harnais de guerre. Mais c'était surtout pendant les cérémonies sans nombre qui précédaient ou suivaient les tournois, que les chevaliers trouvaient occasion de revêtir tous leurs splendides habillements. La longue robe ou cotte d'armes se faisait en drap orné aux armoiries de celui qui la portait; la casaque ou hoqueton était de velours ou de satin; parfois on l'endossait par-dessus la cuirasse, elle était alors sans manches et terminée par une jupe à gros tuyaux. C'est revêtu d'un *sayon* de cette sorte en velours cramoisi, « déchiqueté sur blanc et violet par moitié avec l'autre moitié de velours gris, » que Charles VIII fit son entrée dans une ville d'Italie, et « par-dessus ledit sayon, ajoute le chroniqueur, il avait un manteau en écharpe, légèrement jeté, de la couleur que portaient les pensionnaires[1] ».

Enfin, pour paraître dans un tournoi, certains chevaliers faisaient habiller leur cheval par le tailleur, de sorte que l'animal semblait cousu dans le satin ou le velours.

Riche d'audace, mais pauvre d'écus, Bayart se préoccupait, non sans raison, de toutes ces questions d'ajustement. Il fit confidence de son grand embarras à l'un de ses amis, le seigneur de Bellabre. Celui-ci

1. On désignait sous le nom de *pensionnaires* les commensaux de la maison du roi, qui formaient un corps de troupes et figuraient dans les armées aussi bien que dans les cérémonies.

lui donna le conseil de s'adresser à son oncle, l'abbé d'Ainay, riche et puissant prélat. « Soyez tranquille, dit Bellabre, nous irons, vous et moi, à Ainay, et j'espère que nous réussirons. »

« Cela réjouit quelque peu le bon chevalier, ajoute son historien, toutefois il ne reposa guère de la nuit. »

Au point du jour, les deux amis montèrent en bateau afin de se rendre par la Saône à Ainay. L'abbé savait que son neveu comptait prendre part au prochain tournoi; il se doutait bien qu'il faudrait débourser et ne fit pas grand accueil à ses visiteurs.

« Qui vous a donné cette hardiesse de toucher à l'écu de messire Claude de Vaudrey? dit-il à Bayart. Il n'y a que trois jours que vous étiez page, et vous avez à peine dix-sept ou dix-huit ans. On devrait encore vous donner des verges, à vous qui montrez un si grand orgueil. »

Le jeune chevalier répondit avec modestie, mais avec assurance, et finit par décider son oncle à l'assister de quelque argent. L'abbé fit ouvrir certaine petite armoire vitrée, et d'une bourse qui s'y trouvait il tira cent écus, qu'il remit à Bellabre en lui disant: « Mon gentilhomme, voilà cent écus que je vous donne pour acheter deux chevaux à ce vaillant homme d'armes, car il a encore la barbe trop jeune pour manier les deniers. Je m'en vais écrire un mot à Laurencin, le marchand d'étoffes, afin qu'il lui fournisse les habillements qui lui seront nécessaires. »

Aussitôt que les gentilshommes eurent la lettre, ils remercièrent l'abbé et reprirent la route de Lyon, où il leur tardait de faire bon usage de leur petite fortune.

« Piquet, mon ami, dit tout en cheminant Bel-

labre à Bayart, mon avis est que nous usions pour le mieux de la bonne chance que nous avons. Votre oncle, dans sa lettre à Laurencin, n'a point limité la somme que nous pouvions dépenser en ajustements. Croyez-moi, équipons-nous pour ce tournoi et pour un an après; ce sera grand avantage pour vous et pour moi, car de votre oncle vous n'aurez jamais autre chose. »

Bayart rit de la proposition, la trouva fort à son gré et se prêta à cette espièglerie.

Le marchand d'étoffes, en reconnaissant l'écriture et le sceau du vénérable abbé d'Ainay, ne fit aucune difficulté pour livrer au jeune chevalier ses plus belles pièces de drap d'or, d'argent, de satin broché et de velours. Bayart en prit pour huit cents francs, puis il retourna vite en son logis, où les tailleurs furent mandés aussitôt.

Quant à l'abbé, fort aise d'être débarrassé à si bon compte de ce jeune écervelé qui ne doutait de rien, il conta l'aventure à son secrétaire.

« Ma foi, monseigneur, répondit celui-ci, vous avez bien fait; votre neveu veut imiter l'exemple de monseigneur votre grand-père, qui fut si vaillant homme, et de tous ses parents. Je ne vois qu'un mal en ceci : c'est que votre ordre à Laurencin est illimité; si on lui demande des étoffes pour deux mille écus, il les donnera. J'ai peur que votre neveu n'en prenne plus que vous n'entendez. »

« Par saint Jacques, repartit l'abbé, vous dites vrai; j'ai oublié de fixer la somme. » Et, appelant son maître d'hôtel, il l'expédia aussitôt à Lyon avec ordre de dire à Laurencin de ne pas dépasser cent ou cent vingt écus pour l'équipement du seigneur de Bayart.

Le maître d'hôtel partit vite, mais arriva trop tard; les étoffes étaient livrées, et il ne restait qu'à payer. Quand l'abbé sut la nouvelle, il entra dans une violente colère, puis envoya derechef son maître d'hôtel à Lyon, afin d'exiger du jeune Bayart qu'il rendît à Laurencin ses étoffes. Le malin chevalier, prévoyant ce qui pourrait arriver, avait dit à ses gens de service : « Si quelqu'un d'Ainay me vient demander, qu'on fasse force excuses afin que je ne lui parle pas. » Le maître d'hôtel fut donc poliment éconduit : on l'envoya chez le comte de Ligny, où Bayart ne se trouvait point; il revint sur ses pas, et on lui dit que le chevalier était allé essayer des chevaux au delà du Rhône; enfin, on le fit marcher inutilement pendant deux heures. Et tandis que le fidèle serviteur courait ainsi après le neveu et l'argent de son maître, les deux espiègles étaient partis en quête de leurs chevaux de combat. Un gentilhomme du Piémont, qui faisait séjour à Lyon où il venait de se casser une jambe, leur vendit pour 110 écus « un roussin[1] bien relevé et bien remuant et un petit coureur bai fort adroit ». On pansa et on « accoutra » les chevaux, et tout fut prêt pour le jour de ce fameux tournoi où Bayart devait se distinguer entre tous.

La chronique n'ajoute pas si l'abbé d'Ainay garda rancune à son neveu de ce procédé. Il est probable que le grand renom de Bayart fit oublier le sans-gêne du page et aida le vénérable prélat à lui pardonner ce péché de jeunesse.

Cependant ces nobles jeux, ces simulacres de la guerre ne pouvaient suffire à l'éducation militaire de Bayart. Il le comprit et eut l'énergie de quitter la

1. Cheval un peu épais, entre deux tailles.

brillante cour de Charles VIII pour aller retrouver, en Picardie, la compagnie du comte de Ligny à laquelle il appartenait, et qui tenait garnison dans la ville d'Aire, sous le commandement du vaillant capitaine Louis d'Ars.

Les compagnies d'ordonnance étaient de fortes écoles de discipline et de patriotisme. Mais lorsque les hommes d'armes avaient satisfait aux exigences du service, ils se récréaient volontiers en organisant toutes sortes de passe-temps guerriers. Bayart allait être bientôt le héros de ces fêtes. Il arrivait à Aire précédé d'un haut renom de bravoure et de vertu. Les gentilshommes de la compagnie, au nombre de 120, étaient allés hors de la ville, à cheval, au-devant de leur nouveau camarade et lui avaient fait grand accueil. Son entrée ressembla à un triomphe : toutes les dames se pressaient aux fenêtres, impatientes de contempler ce jeune chevalier dont on leur avait vanté les nobles qualités et qui possédait, disait-on, l'amitié du roi.

Après les longues chevauchées du voyage de Lyon en Picardie, Bayart aurait eu fort besoin de repos; à peine lui laissa-t-on le loisir de reprendre haleine. « Compagnon, mon ami, lui dit, dès le soir de son arrivée, un gentilhomme de joyeuse humeur nommé Tardieu, vous n'êtes certes pas venu à la garnison sans avoir la bourse bien garnie. Je suis d'avis que, pour votre bienvenue, vous fassiez parler de vous, et que vous donniez aux dames un tournoi dans huit ou dix jours. Il y a longtemps qu'il n'y a eu de prix offert en cette ville; je vous supplie tant que je puis de vouloir en donner un. Chacun vous en saura gré, et moi en particulier je vous aurai obligation de m'accorder la première grâce que je vous aurai demandée. »

« Sur ma foi, monseigneur de Tardieu, repartit Bayart avec courtoisie, quand vous auriez souhaité de moi chose plus difficile, je ne vous l'aurais pas refusée ; à plus forte raison, une chose qui me plaît autant ou plus qu'à vous. Chargez-vous seulement d'avoir la permission de notre commandant et de m'envoyer le trompette. — Ne vous inquiétez pas de permission, répliqua Tardieu, le capitaine d'Ars nous l'a donnée pour toujours. Il n'est pas ici à présent, mais il reviendra bientôt, et s'il y trouve du mal, j'en prends la faute sur moi. »

Dès le lendemain, l'ordonnance du tournoi était prête et publiée à son de trompe. Elle disait : « Pierre de Bayart, jeune gentilhomme du Dauphiné, nouvellement initié au métier des armes, appartenant aux ordonnances du roi de France, sous la charge et conduite de haut et puissant seigneur monseigneur de Ligny, fait crier et publier un tournoi, au vingtième jour de juillet, hors et tout proche des murs de la ville d'Aire, à tous venants, pour y combattre à trois coups de lance sans lice [1], à fer émoulu [2] et armés de toutes pièces, et douze coups d'épée, le tout à cheval. Et au mieux faisant, il donne un bracelet d'or émaillé de ses armes, du prix de trente écus. Le lendemain, il sera combattu à pied, à la lance, à une barrière de hauteur d'appui, et après la lance rompue, il y aura assaut à coups de hache, à la discrétion des juges et gardes du champ, et, au mieux faisant, il donne un diamant de quarante écus. »

Il y avait alors dans les garnisons de Picardie

1. La *lice* était le tampon de tapisserie qui, en garnissant la pointe de la lance, amortissait les coups.
2. *Émoulu*, aiguisé.

environ 800 hommes d'armes qui formaient la compagnie du maréchal des Cordes, la compagnie des Ecossais[1], celle du brave et illustre seigneur de la Palice, et plusieurs autres sous le commandement de vaillants capitaines. Le trompette les informa toutes du tournoi qui se préparait à Aire et, au jour indiqué, quarante ou cinquante hommes d'armes se trouvèrent sur les rangs. Les juges étaient le chevalier Louis d'Ars et le seigneur de Saint-Quentin, capitaine des Écossais.

Bayart parut le premier dans la carrière. Ce fut son cousin, le seigneur de Boissieu, un rude homme de guerre surnommé Tartarin, qui se présenta pour combattre contre lui. Les deux adversaires coururent l'un sur l'autre si vivement, que leurs lances furent rompues et que les trompettes sonnèrent pour annoncer ce bel assaut. A la deuxième charge, Boissieu atteignit Bayart fortement au coude, faussa son gardebras et chacun crut que ce coup terrible serait fatal au jeune chevalier; mais, au même moment, Bayart, frappant Tartarin au-dessus de la visière, lui enlevait le bouquet de plumes qui garnissait son casque. La troisième charge fut aussi brillante que les deux premières.

Ces passes étant terminées, Bellabre combattit contre un capitaine des Ecossais, nommé David de Fougas. Chacun d'eux rompit trois lances avec toute l'adresse et la vigueur désirables. Puis Bayart reparut pour le combat à l'épée. Du troisième coup qu'il

1. Charles VII avait pris à sa solde, en 1445, cent archers écossais auxquels il avait confié la garde de sa personne. La casaque ou *hoqueton* blanc à franges et broderies d'or était le signe distinctif de cette compagnie, qui a existé de nom jusqu'à la révolution de 1789, quoique depuis longtemps elle fût composée de Français.

donna, son arme fut brisée en deux morceaux, mais il sut si habilement se servir du tronçon, qu'il n'en fournit pas moins le nombre de coups ordonné.

Les autres chevaliers vinrent combattre ensuite, et on vit, pendant plusieurs heures, une succession de coups si habiles, de charges si vigoureuses, que tous les assistants déclarèrent « que jamais il ne fut mieux couru de lance, ni mieux combattu à l'épée ».

Après cette belle journée, un souper joyeux réunit les combattants aux dames qui avaient assisté au tournoi. Le repas fut suivi de danses et de divertissements. On se sépara tard pour aller prendre quelques heures d'un repos bien nécessaire, car l'ordonnance portait que les joûtes recommenceraient le lendemain. C'était un dimanche; on alla entendre la messe et on revint dîner[1] chez le jeune chevalier; puis, vers deux heures, ceux qui étaient du tournoi se retirèrent pour s'armer et se préparer à combattre.

Quand les juges, les seigneurs et les dames eurent pris place dans les tribunes, Bayart se présenta. Il avait pour adversaire un gentilhomme du Hainaut, nommé Hanotin de Sucker, qu'on savait fort brave. Les deux adversaires se portèrent, par-dessus la barrière, des coups terribles qui firent voler leurs lances en éclats; alors ils prirent leurs haches et se frappèrent avec tant de violence, que la bataille semblait devoir être mortelle. Ils étaient animés du même enthousiasme tenant vraiment de la fureur. La victoire flottait incertaine; il semblait impossible de prévoir quel serait le vainqueur, lorsque Bayart porta avec tant de force à son rival un coup sur l'oreille, qu'il le fit chanceler, puis tomber à genoux; d'un

1. On dînait alors à midi.

autre coup, il lui fit baiser la terre. Les juges intervinrent alors pour arrêter le combat, dont tout l'honneur restait au jeune chevalier français.

Bellabre et un gentilhomme de Gascogne entrèrent ensuite dans la lice; ils firent des merveilles. Puis ce fut le tour de Tardieu avec le capitaine David de Fougas. Après eux, tous les chevaliers combattirent successivement, oubliant l'heure et la fatigue, de sorte qu'il était tard lorsqu'on songea à la retraite.

Le soir, au banquet, chez le seigneur de Bayart, on discuta les coups de la journée, et les gentilshommes et les dames furent d'accord pour décider que « bien que chacun eût très bien fait son devoir, néanmoins, à leur jugement, des deux journées, le chevalier Bayart avait été le mieux faisant; c'est pourquoi ils remettaient à lui-même, comme étant celui qui avait gagné les prix, le soin de donner ses présents à qui bon lui semblerait. »

Le chevalier rougit et demeura un peu interdit. « Nobles dames et seigneurs, dit-il bientôt, je ne pense pas avoir mérité cet honneur: il me semble que bien d'autres l'ont mieux gagné que moi. Mais puisqu'il vous plaît que j'en sois juge, je supplie messeigneurs mes compagnons de trouver bon que je donne le prix de la première journée à monseigneur de Bellabre, et celui de la seconde au capitaine David l'Écossais. »

Ce jugement fut acclamé. Chacun loua la modestie et la bonne grâce du vaillant Bayart « lequel, ajoute la chronique, fut bientôt tant aimé en Picardie, que jamais homme ne le fut davantage, car on n'eût su trouver sur la terre de plus libéral et gracieux combattant ».

## III

### PREMIÈRE EXPÉDITION D'ITALIE

Bayart était depuis deux ans en garnison à Aire, lorsque Charles VIII entreprit sa première expédition d'Italie. La compagnie du comte de Ligny allait enfin trouver à accomplir des exploits dignes d'elle.

Charles VIII pouvait prétendre à règner sur Naples comme héritier des ducs d'Anjou, jadis souverains du royaume de Naples, dont Alphonse d'Aragon les avait dépossédés. Louis XI, sage et prudent politique, s'était bien gardé de revendiquer ces droits qui l'auraient entraîné dans de lointaines et ruineuses entreprises. Son fils les tira de l'oubli. Il rêvait une brillante et retentissante expédition, à la façon des paladins de Charlemagne, dont il se faisait lire sans cesse les fabuleux exploits. La bouillante ardeur de la noblesse, comprimée depuis trente ans à l'intérieur, la portait vers l'Italie, ce pays des merveilles, au doux climat et aux vins exquis. Elle seconda le désir du roi et entraîna tout.

L'Italie appelait d'ailleurs les Français : Ludovic Sforza, dit le More[1], qui gouvernait le duché de Milan

1. Ce surnom lui avait été donné soit à cause de son teint brun, soit à cause de la branche de mûrier qui figurait dans ses armes.



CHARLES V.

au nom de son neveu Galéas, implorait l'aide de Charles VIII contre le roi de Naples et quelques-uns de ses voisins; le marquis de Saluces, qui voulait que son fief relevât du Dauphiné, réclamait l'intervention de la France vis-à-vis du duc de Savoie; les barons napolitains indignés de la cruauté de leur roi, les cardinaux ennemis du pape Alexandre VI, acclamaient par avance l'arrivée des Français. Charles VIII crut sans peine que l'Italie tout entière lui tendait les bras et il prépara son départ.

Une belle armée se rassembla promptement au pied des Alpes, au mois d'août 1494. Elle se composait de 3 600 lances[1], 6 000 archers bretons, autant d'arbalétriers, 8 000 arquebusiers gascons, 8 000 piquiers suisses, en tout 50 000 hommes, avec 140 gros canons et une multitude de petites pièces d'artillerie. En même temps, le duc d'Orléans prenait le commandement de la flotte, débarquait à Rapallo, près de Gênes, y rencontrait les Napolitains et les défaisait dans une sanglante bataille où les Suisses, mercenaires de la France, déployèrent la plus froide cruauté.

Charles VIII franchit les Alpes au mont Genèvre, traversa le Piémont, royaume des ducs de Savoie, aussi facilement que ses propres États, et s'arrêta à Asti, où il tomba malade. Il y fut rejoint par Ludovic le More. Tous deux allèrent à Pavie visiter Galéas, prince de vingt-cinq ans, dont l'incapacité et la faiblesse prolongeaient indéfiniment la minorité, et qui devait mourir bientôt, empoisonné sans doute par son ambitieux tuteur.

A Florence, à Pise, à Rome, Charles VIII fut reçu

1. Ce qui équivalait à 21 600 cavaliers.

comme un libérateur. Il touchait au but de l'expédition, aux frontières de Naples ; elles s'effacèrent devant lui. Le roi Alphonse II, saisi de terreur, renonçait à se défendre et abdiquait en faveur de son fils Ferdinand qui, incapable de résister, était réduit à s'enfuir dans l'île d'Ischia.

Le 22 février 1495, Charles VIII entra triompha lement à Naples, à cheval, sous un poêle de dra d'or porté par quatre grands seigneurs napolitains Les comtes de Foix, de Montpensier, de Vendôme, d Ligny, de la Trémoille, les maréchaux de Gié et de Rieux, le vaillant capitaine milanais Trivulce et bien d'autres nobles chevaliers formaient autour de lui une brillante escorte. Les habitants jetaient des fleurs sous les pas des chevaux et acclamaient leurs libérateurs avec un enthousiasme indescriptible. Le royaume entier, sauf quelques forteresses, s'était donné à Charles VIII.

Malheureusement, cette belle et facile conquête se trouvait en des mains bien imprudentes. Au lieu de chercher à consolider sa victoire, Charles ne songea qu'à ses plaisirs. Le climat, le pays et les mœurs de Naples le charmaient ; il comparait cette riche contrée au paradis terrestre, et ne voulait pas voir qu'il allait en être chassé par la jalousie de l'Europe et par les puissances de l'Italie que son ambition menaçait. Une ligue formidable venait de se former contre lui à Venise, à l'effet de lui fermer la sortie de l'Italie. Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, Maximilien, empereur d'Allemagne, Henri VIII, roi d'Angleterre, la république de Venise, Ludovic le More, le pape Alexandre VI en faisaient partie.

Le danger était grand et il fallait se hâter. Enfin, Charles VIII se décida à partir pour la France, laissant

à Naples, comme vice-roi, son cousin Gilbert de Montpensier, chevalier brave mais indolent, « qui ne se levait jamais avant midi » et n'était pas homme à tenir tête à la situation difficile en face de laquelle il allait se trouver. Chassé de place en place par les troupes de Ferdinand II et enfermé par elles dans Atella, il y mourut de la peste le 5 octobre 1496. Ferdinand était mort un mois auparavant. Son oncle, Frédéric III, lui avait succédé ; ce fut lui qui renvoya en France les débris de nos garnisons.

L'armée à la tête de laquelle Charles VIII reprenait la route de la France, comptait tout au plus de 10 à 12000 hommes. Elle eut grand'peine à franchir les Apennins. Il fallut tailler le roc afin d'élargir et d'aplanir les chemins ; les Suisses s'attelèrent aux canons; les chevaliers, quittant leurs armures, mirent eux-mêmes la main à l'œuvre. Enfin, la nature fut vaincue et tous les obstacles furent surmontés avec cet entrain, cette gaieté qui distinguait les Français et étonnait l'ennemi plus encore que leur bravoure. Mais une barrière autrement difficile à franchir s'élevait entre l'armée de France et la patrie. Les coalisés, au nombre de 30 000 hommes, bien équipés et bien reposés, attendaient les Français dans le duché de Parme, près du bourg de Fornoue, et étaient bien résolus à leur couper la retraite. Il fallait les battre pour s'ouvrir un passage, ou négocier. Charles VIII envoya un parlementaire au duc de Mantoue qui commandait l'armée italienne, mais déjà on escarmouchait de tous côtés. « Il est trop tard pour parler de paix, » répondit le duc.

Le roi rejoignit le corps d'armée à la tête duquel il devait combattre. « Ils sont dix fois autant que nous, dit-il à ses troupes, mais vous valez dix fois

mieux qu'eux. Dieu aime les Français; il est avec nous et bataillera pour nous. Par son aide, je vous reconduirai en France à notre honneur. »

La bataille s'engagea aussitôt sur tous les points, elle fut très chaude. Le roi y fit des prodiges de valeur. C'était un vaillant chevalier que Charles VIII, roi imprévoyant et trop aventureux sans doute, mais, à l'heure actuelle, il n'y avait plus qu'à agir, et il le faisait en vrai soldat de France. Monté sur Savoie, son beau cheval noir, présent du duc Charles, il se portait au plus fort de la mêlée, frappant l'ennemi sans relâche, encourageant les siens par ses paroles et par son exemple. Un moment, comme il avait devancé ses hommes d'armes, il manqua être fait prisonnier par le duc de Mantoue. Serré de très près, il se défendait ardemment; enfin, les troupes royales vinrent à son aide et le délivrèrent. Ce fut là que Bayart se couvrit de gloire; il eut deux chevaux tués sous lui, prit un étendard et le présenta au roi, qui loua fort le jeune chevalier et lui fit remettre 500 écus.

Après cette heureuse journée de Fornoue, qui assurait la retraite de son armée, Charles VIII s'avança jusqu'à Verceil, ou il trouva un corps considérable de Suisses venus à son secours. Il fit lever le siège de Novare, ou Ludovic Sforza tenait assiégé le duc d'Orléans, et, après cet exploit, dans lequel se distingua tout particulièrement la noblesse dauphinoise, il rentra en France.

De retour dans ses États, il parut oublier l'Italie. De graves embarras financiers s'opposaient d'ailleurs à ce qu'il envoyât des secours aux malheureux Français abandonnés sur le territoire de Naples. Enfin, d'Aubigny, un des lieutenants de Montpensier, ramena en France les quelques hommes échappés à la



BATAILLE DE FORNOUE.

peste et à la guerre, et de cette brillante expédition, il ne resta d'autre trace qu'un trésor épuisé, un profond ressentiment chez les Italiens et le souvenir des vaillants faits d'armes accomplis par la chevalerie française.

Le 7 avril 1498, le roi était au château d'Amboise, où il faisait exécuter des travaux par des ouvriers venus de Naples. En passant sous une porte basse, il se frappa si fort et si malheureusement le front, qu'il mourut quelques heures après. Il n'avait que vingt-huit ans et ne laissait pas d'enfants. Son cousin et beau-frère, le duc d'Orléans[1], lui succéda sous le nom de Louis XII.

Louis, marié depuis vingt-deux ans à une sœur de Charles VIII, Jeanne de France, qu'il n'aimait pas, demanda au pape de prononcer son divorce. Alexandre VI l'accorda; et aussitôt après, Louis XII épousa Anne de Bretagne, veuve de son prédécesseur.

1. Louis de France, duc d'Orléans, fils de Charles V et frère de Charles VI, avait eu, de son mariage avec Valentine de Milan, deux fils : Charles et Jean. Son fils aîné, Charles, vaillant chevalier, poète et prisonnier des Anglais pendant vingt-cinq ans, était le père de Louis XII

## IV

### BAYART A MILAN

Héritier des droits de Charles VIII sur Naples, Louis tenait encore de sa grand'mère, Valentine Visconti, des prétentions sur le Milanais usurpé par les Sforza et se montrait fort disposé à prendre, par les armes, possession de ce beau patrimoine. Il s'assura des alliances en Italie, surtout avec les Vénitiens, et au mois d'août 1499, l'armée française, forte de 20 à 25 000 hommes, dont 5000 Suisses, envahit le Milanais. Elle était commandée par deux grands capitaines, Trivulce et d'Aubigny.

L'armée débuta par saccager quelques petites places, puis elle mit le siège devant Alexandrie, qui ne succomba pas sans résistance. Pavie ouvrit ses portes à Trivulce; Ludovic le More, abandonné de ses sujets, quitta sa capitale et s'enfuit dans le Tyrol. Aussitôt Milan envoya ses clefs aux Français; Gênes se soumit avec le même empressement; en vingt jours, le Milanais entier avait été conquis.

Louis XII, qui était à Lyon quand il apprit les succès de son armée, se hâta d'aller prendre possession de sa conquête et fit, le 6 octobre 1499, son entrée triomphale à Milan. Il se montra bienveillant pour ses nouveaux sujets, réduisit les impôts établis par les

Sforza, combla de faveurs les savants et les artistes, et repartit en toute sécurité pour la France, après avoir laissé à Milan Trivulce comme gouverneur.

Il s'en fallait de beaucoup cependant que cette conquête fût assurée. Trivulce devint bientôt aussi tyrannique et aussi détesté dans le Milanais que l'avait été Ludovic le More. Celui-ci, qui attendait en Allemagne une occasion favorable, rentra dans ses États à la tète d'une armée d'aventuriers suisses ou allemands et surprit Milan, où il avait conservé quelques intelligences. La citadelle seule resta au pouvoir des Français. La plupart des villes conquises par Louis XII suivirent l'exemple de la capitale et se donnèrent à Sforza.

Dès qu'il apprit ces événements, le roi déploya une grande activité. Il fit lever une nouvelle armée chez les Suisses et envoya en Italie Louis de la Trémoille, le meilleur de ses chefs de guerre, et le cardinal d'Amboise, son conseiller et son ami, qui devait traiter de la réconciliation des villes rebelles.

« Pendant le peu de temps que Ludovic occupa Milan, depuis qu'il l'eut surprise jusqu'à ce qu'il en fût chassé de nouveau, Bayart était resté en Italie après le départ du roi et avec le congé du comte de Ligny. Il ne doutait pas que la fuite de Ludovic auprès de l'empereur Maximilien ne fût une feinte et qu'il ne revînt bientôt avec des forces; qu'ainsi son retour occasionnerait plus d'affaires qu'à la première campagne, où il ne s'était passé aucune action. L'ardeur qu'il avait pour exceller dans le métier des armes, le tenait continuellement au guet pour chercher des occasions de se signaler et de servir son prince. Il était en garnison alors à vingt milles de Milan, où il passait le temps avec ses camarades dans tous les

exercices militaires. Il fut informé, un jour, qu'il y avait, dans Binasco, trois cents chevaux qu'il serait facile de défaire. Il en parla à ses compagnons, qui aimaient trop ce jeu-là pour refuser la partie; ils sortirent donc de grand matin, au nombre d'environ 50 maîtres, pour tenter l'aventure. De l'autre côté, le capitaine qui commandait dans Binasco était brave et alerte, et s'appelait Jean Bernardin Cazacchio. Il sut par ses espions qu'un parti français devait venir l'attaquer, si bien que, pour n'être pas surpris, il vint à leur rencontre à la portée d'une carabine, en deçà de ses barrières. Ce fut un plaisir pour lui de voir si peu de monde, comptant, par l'avantage du nombre, en avoir bon marché.

« Dès que les deux troupes s'aperçurent, elles fondirent l'une sur l'autre, criant d'un côté : France! France! et de l'autre : More! More! La charge fut vive, et il en fut de part et d'autre renversé à terre un grand nombre, qui eurent bien de la peine à se remonter. Mais Bayart semblait un lion furieux, il faisait voler les têtes et les bras avec une intrépidité sans pareille. Voyant qu'après une heure de combat la victoire n'était pas encore décidée en sa faveur, il s'écria : « Comment, mes compagnons, cette poignée de gens nous tiendra-t-elle ici tout le jour? Si ceux qui sont dans la place en étaient avertis, nous serions tous perdus! Courage, mes amis, redoublons nos coups, et les renversons. » Ces paroles ranimèrent sa troupe, chacun se sentit une nouvelle ardeur, et criant encore : France! France! ils tombèrent sur les ennemis avec une telle impétuosité, qu'ils leur firent quitter la place et les forcèrent à reculer, en faisant cependant toujours bonne contenance. Les Français les suivirent de cette sorte quatre ou

cinq milles vers Milan ; mais les Lombards, se voyant près de la ville, tournèrent bride et s'y sauvèrent à toutes jambes, et les Français les chassaient toujours. Quand ceux-ci furent presque à la vue des murs, un des principaux et des plus expérimentés, voyant le danger, s'écria : « Tourne, homme d'armes, tourne! » Chacun obéit, excepté Bayart, qui était trop échauffé pour l'entendre; il poursuivait les fuyards avec tant d'ardeur, qu'il entra dans Milan avec eux, et les chassa jusqu'au palais du prince. Les croix blanches qu'il portait[1] le firent bientôt reconnaître pour un Français, et tout le peuple cria après lui : *Piglia! piglia*[2]*!* Il fut environné dans un moment et fait prisonnier par Cazacchio, qui l'emmena chez lui et le fit désarmer. Il fut surpris de voir un homme de vingt-quatre ans qui avait donné des marques d'une force et d'une bravoure si extraordinaires.

« Ludovic, entendant le bruit que cette aventure faisait, en demanda la cause; on l'instruisit de la déroute du capitaine Cazacchio, et de ce qu'un Français, d'une valeur merveilleuse, quoique très jeune, avait suivi les fuyards jusque sous ses fenêtres. Il fut curieux de le voir et commanda qu'il lui fût amené. On alla aussitôt dire au capitaine Cazacchio d'amener son prisonnier. Cazacchio, qui était brave et généreux, craignant que Ludovic ne se livrât à sa

1. A cette époque, l'État ne fournissait point l'habillement aux troupes et rien ne distinguait les soldats du reste de la population. Pour se reconnaître en temps de guerre, on portait une croix ou une écharpe d'une couleur convenue. La croix blanche sur les drapeaux et les habits était le signe national français. Sous François Ier, quelques capitaines assez riches pour en faire la dépense cherchèrent à mettre un peu d'uniformité dans le costume de leurs soldats en leur faisant porter une casaque ou une manche de même couleur.

2. Pille, pille!

fureur et ne fît un mauvais parti au jeune Français, voulut le conduire lui-même au palais, après l'avoir fait revêtir d'un de ses habits et mis en état de paraître.

« Ludovic ne fut pas moins étonné de son air de jeunesse que des louanges qu'il lui avait entendu donner. « Mon gentilhomme, lui dit-il, approchez-vous, et me dites ce qui vous a amené en cette ville. » Bayart qui de sa vie ne s'était étonné de rien, lui répondit librement : « En vérité, monseigneur, je ne pensais pas y être entré seul ; je croyais y être suivi de tous mes camarades, mais ils sont plus sages et plus au fait de la guerre que moi ; sans cela, ils seraient prisonniers comme je le suis. Cependant, dans ma disgrâce, je loue le ciel de ce que je sois tombé en aussi bonnes mains que celles du capitaine à qui je me suis rendu. »

« Ludovic lui demanda de combien était l'armée française. « Monseigneur, repartit Bayart, je vous jure que je ne pense pas qu'il y ait plus de 14 ou 15000 hommes d'armes, et 16 à 18000 hommes de pied ; mais ce sont tous gens d'élite et résolus à soumettre cette fois, et pour toujours, le duché Milan au roi notre maître. Et, pour vous, monseigneur, je vous assure que vous seriez aussi bien et plus en sûreté de votre personne en Allemagne qu'ici, car vos gens ne sont pas capables de nous résister. »

« Le duc feignit de prendre plaisir à l'assurance avec laquelle Bayart parlait, mais elle ne laissa pas de lui donner à penser ; néanmoins, pour lui montrer que le retour des Français ne l'étonnait pas, il lui dit en raillant : « Ma foi, mon gentilhomme, je souhaite que l'armée du roi de France et la mienne se rencontrent, pour que le sort d'une bataille décide

entre lui et moi de la possession de ce duché, car je ne vois pas qu'il y ait autre moyen de nous accorder. » Bayart lui répondit sur le même ton : « Et moi, monseigneur, je voudrais que ce fût plutôt demain que dans trois jours, pourvu que je fusse hors de prison. — Qu'à cela ne tienne, dit le prince, je vous rends libre dès ce moment; et demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde. »

« Le chevalier, qui ne s'attendait pas à tant de générosité, mit un genou en terre pour l'en remercier. « Toute la grâce que je vous demande, dit-il, monseigneur, c'est de me faire rendre mes armes et mon cheval, et de me faire conduire à ma garnison qui est à 20 milles d'ici. Voilà le plus grand bien que vous puissiez me faire et dont je serai tellement reconnaissant que, hors du service du roi mon maître, et mon honneur sauf, je serai toujours à votre commandement. — Je vous l'accorde, reprit le prince, vous allez être content. Capitaine, ajouta-t-il en se tournant vers Cazacchio, faites-lui rendre son cheval, ses armes et tout ce qui lui appartient. — Rien n'est plus aisé, dit Cazacchio, tout est chez moi. » En même temps, il ordonna à deux ou trois de ses gens d'apporter à l'instant les armes de Bayart et d'amener son cheval; ce qui étant fait, Ludovic le fit armer en sa présence, et le chevalier, sans mettre le pied à l'étrier, se jeta en selle; ensuite il se fit donner une lance et, levant sa visière : « Je vous rends grâces de tout mon cœur, dit-il au prince, du bienfait que je reçois de vous, et je regrette d'être incapable de le reconnaître. »

« Comme cela se passait dans une cour fort spacieuse, Bayart fit faire quelques courbettes à son cheval, fournit une carrière et rompit sa lance en

cinq ou six pièces. Ludovic ne fut pas à beaucoup près réjoui de ce qu'il venait de voir ; au contraire, il ne put taire ce qu'il en pensait. « Si tous les hommes d'armes de France ressemblaient à celui-là, dit-il, j'aurais un mauvais parti. » Cependant il lui donna un trompette pour le conduire à sa garnison ; mais il n'alla pas si loin : dans ce jour-là même l'armée française s'était rapprochée de 7 à 8 milles et savait déjà que la vivacité de Bayart lui coûtait sa liberté, mais chacun excusait sa jeunesse et son ardeur.

« A peine fut-il au camp, qu'il se rendit chez le comte de Ligny, son général, qui fut bien étonné de le voir. « Eh! comment, Piquet, lui dit-il, êtes-vous sorti de prison? avez-vous payé votre rançon? J'étais prêt à envoyer un trompette pour la payer et vous ramener. — Monseigneur, répondit Bayart, je vous en remercie comme je dois. Le seigneur Ludovic vous en a épargné la peine et a fait aujourd'hui assaut de générosité avec vous ; il m'a renvoyé sans rançon. » Ensuite il lui raconta mot à mot ce qui lui était arrivé, en présence du seigneur Trivulce et d'une foule d'officiers que la joie de le revoir avait amenés. Trivulce lui demanda si, à juger de la contenance et des discours de Ludovic, il croyait qu'il risquât la bataille. « Monseigneur, répondit Bayart, il ne s'est pas expliqué jusque-là avec moi, mais il ne m'a pas paru un homme facile à étonner, et peut-être avant peu vous en saurez des nouvelles. Quant à moi, je ne puis que me louer de lui ; et tout ce que je sais, c'est que la plupart de ses gens sont dans Novare et qu'il doit les aller joindre ou bien leur ordonner de s'approcher de Milan[1]. »

1. Histoire du chevalier Bayart.

Ce fut en effet près de Novare que la nouvelle armée de France rencontra les troupes de Ludovic. Les Suisses formaient la principale force des deux armées; ils refusèrent de se battre les uns contre les autres, et ceux de Sforza livrèrent leur malheureux chef qui sortait déguisé au milieu d'eux.

Ludovic le More, conduit de prison en prison, finit ses jours dans le château de Loches, en Touraine.

Le Milanais reconquis fut traité avec douceur par le cardinal d'Amboise et par son neveu, le seigneur de Chaumont, dont la sage administration fit oublier à Milan la tyrannie de ses ancien maîtres.

## V

### BAYART DANS LE ROYAUME DE NAPLES

Louis XII préparait sa seconde grande aventure italienne, la conquête du royaume de Naples. Se défiant de ses propres forces, il commit la faute de s'allier avec le roi d'Espagne pour cette entreprise. Louis et Ferdinand convinrent de se partager le royaume après l'avoir soumis. Les troupes espagnoles devaient s'introduire en Italie sous prétexte de défendre le roi de Naples, afin de le dépouiller plus sûrement ensuite. C'était une perfidie. Louis XII qui l'avait autorisée fut pris à son propre piège.

Le roi plaça à la tête de ses troupes le seigneur d'Aubigny, celui-là même qui avait ramené de Naples les débris de l'armée française. Le comte de Ligny avait espéré obtenir ce commandement. Des intrigues de cour l'en privèrent et on crut que cette déception avait été une des causes de sa mort, qui arriva peu après. La compagnie du comte de Ligny, sous les ordres de son lieutenant, le capitaine Louis d'Ars, faisait partie de l'expédition. Quelque peine qu'éprouvât Bayart à quitter son ancien chef, il ne manqua pas de suivre ses compagnons d'armes pour retourner guerroyer en Italie.

Les débuts de la campagne furent faciles et heu-

reux. Le roi de Naples, Frédéric III, ouvrit avec confiance ses forteresses au célèbre capitaine Gonsalve de Cordoue, commandant en chef des troupes espagnoles, qu'il croyait son allié. Mais bientôt il s'aperçut qu'il était trahi et n'eut d'autre ressource que de se réfugier dans l'île d'Ischia. Ne pouvant supporter la pensée de chercher un asile chez son cousin le roi d'Espagne, il se mit en mer avec cinq cents hommes et débarqua à Marseille. Louis XII lui fit un excellent accueil et lui assura cinquante mille livres de rente sur le duché d'Anjou, à condition qu'il ne sortirait plus de France.

La conquête du royaume de Naples semblait une fois encore accomplie. Mais bientôt des contestations s'élevèrent entre d'Aubigny et Gonsalve de Cordoue au sujet du partage des provinces. On en vint aux mains.

Les Espagnols, serrés par les Français dans Barletta, petite place forte sur l'Adriatique, soutinrent pendant près d'un an un siège qui fit grand honneur à leur fermeté et à leur constance. Le vice-roi français, le duc de Nemours, manqua alors d'énergie et d'initiative; au lieu de concentrer toutes ses forces et d'enlever Barletta, il perdit un temps précieux et permit ainsi aux Espagnols de recevoir des renforts.

La chevalerie française, disséminée dans les petites places fortes de la Pouille[1], ne manquait pas une occasion d'échanger des coups de lance avec les Espagnols. Elle s'en tirait toujours à son honneur, mais ces brillantes passes d'armes, ces combats partiels, ne pouvaient amener aucun résultat décisif.

1. Province à l'est du royaume de Naples, sur les bords de l'Adriatique.

Bayart était alors en garnison à Monervine; comme depuis plusieurs semaines il n'avait pas rencontré l'ennemi, il s'ennuyait fort. Il eut l'idée d'aller avec quelques camarades, braves et audacieux comme lui, jusqu'aux avant-postes espagnols et d'appeler au combat des chevaliers ennemis. Même pensée était venue à l'esprit d'un illustre capitaine, parent de Gonsalve de Cordoue, le comte de Soto Mayor. Ce dernier était sorti d'Andria, ville proche de Monervine, et, accompagné de ses amis, comptait que le hasard lui fournirait l'occasion de quelques bons coups d'épée. Les deux troupes se rencontrèrent, et grande fut la joie de part et d'autre.

« Mes amis, s'écria Bayart, il y a ici de l'honneur à acquérir; faisons tous notre devoir, chargeons, ne leur laissons pas l'honneur de commencer. » Et, la visière baissée, la lance en avant, il s'élança sur la troupe espagnole. Le premier choc fut rude; il y eut bon nombre de cavaliers démontés, que leurs camarades eurent grand'peine à remettre en selle à cause de leurs pesantes armures. Cependant les charges se succédaient sans lasser la vigueur des combattants : pendant une demi-heure, l'affaire resta indécise. Enfin Bayart, entraînant les siens par son exemple et par ses paroles, leur communiqua une si grande ardeur qu'il détermina la victoire. Sept ennemis restèrent sur le champ de bataille, sept autres furent faits prisonniers. Le reste prit la fuite.

Le comte de Soto Mayor cherchait à rentrer dans Andria au grand galop de son cheval. Bayart le poursuivait. « Tourne, homme d'armes, tourne, lui criait-il, ne te laisse pas tuer par derrière! » Soto Mayor, sur le point d'être atteint, se retourna et fondit sur Bayart. En quelques instants et sans

relâche, ils se portèrent plus de cinquante coups d'épée. Enfin le cheval de l'Espagnol s'abattit. — « Rends-toi ou tu es mort, cria Bayart. — A qui me rendrai-je? dit Soto Mayor. — Au capitaine Bayart. » — L'Espagnol connaissait ce nom comme celui d'un des plus braves chevaliers de France; il tendit son épée et suivit son vainqueur.

De retour à Monervine, Bayart traita son prisonnier avec tous les égards que méritaient et sa naissance et la valeur qu'il avait déployée dans le combat. Comptant sur sa parole de soldat, il le laissa libre d'aller et venir dans tout le château, jusqu'au moment où sa rançon, fixée à mille écus, serait payée et lui rendrait le droit de rejoindre ses compagnons d'armes.

Cependant un jour, soit mauvaise foi, soit ennui de sa captivité, soit tristesse d'être séparé des siens, le comte de Soto Mayor projeta une évasion; il corrompit un des soldats de la garnison et, avec son aide, parvint à se procurer un cheval et à quitter le château de Monervine. Bayart, toujours vigilant, fut le premier à s'apercevoir de la fuite de son prisonnier. Il entra dans une violente colère et fit partir à cheval dix de ses soldats, leur donnant ordre de ramener Soto Mayor mort ou vif. Ces hommes, mieux montés que le fugitif, le rejoignirent bientôt et l'arrêtèrent.

Quand Bayart vit son prisonnier, il lui adressa les reproches les plus indignés, mais les plus justes. « Pouvais-je imaginer, dit-il, qu'un gentilhomme, qu'un soldat, manquerait à ses engagements? J'avais votre parole, je m'y fiais; vous l'avez violée, je ne dois plus avoir confiance en vous. » Et il le fit enfermer dans une tour, où il le retint pendant quinze

jours, sans pourtant lui faire mettre les chaînes aux pieds et sans lui faire subir d'autres rigueurs que celles d'une plus étroite captivité.

La rançon du capitaine espagnol ayant été apportée, Bayart ouvrit les portes du cachot de son prisonnier, distribua en sa présence, aux soldats de la garnison, l'argent qui lui valait la liberté, lui rendit son cheval et ses armes, et prit congé de lui avec beaucoup de courtoisie.

Il semblait que Soto Mayor dût rapporter au camp espagnol une profonde admiration pour un tel vainqueur. Il n'en fut rien; et s'il rendit justice à l'homme de guerre expérimenté et vigilant dont il avait constaté l'énergie, la générosité et le savoir-faire, il se répandit en plaintes contre le chevalier, qui avait, disait-il, traité son prisonnier avec une dureté sans pareille.

Ces reproches furent rapportés à Bayart par un de ses officiers, qui avait été prisonnier à Andria pendant quelques jours. Il s'en indigna et, appelant son secrétaire, il lui dicta la lettre suivante : « Don Alonso de Soto Mayor, j'ai appris qu'après votre départ de ma prison, vous vous êtes plaint de moi, et avez dit à vos gens que je ne vous ai pas traité en gentilhomme. Vous savez bien le contraire. Mais, comme, si cela était vrai, ce me serait un gros déshonneur, je vous ai bien voulu écrire cette lettre, pour vous prier de rhabiller autrement vos paroles devant ceux qui les ont ouïes, en confessant, comme la raison veut, le bon et honnête traitement que je vous ai fait; et, en ce faisant, ferez votre honneur et rétablirez le mien. Si vous étiez refusant de le faire, je suis décidé de vous faire dédire par combat mortel de votre personne à la mienne, soit à pied, soit à cheval,

ainsi que vous plairont les armes. Et adieu. — De Monervine, le 10 juillet. »

Le comte de Soto Mayor ayant reçu cette lettre y répondit en ces termes et sans avoir pris l'avis de personne :

« Seigneur de Bayart, j'ai vu votre lettre que votre porteur m'a laissée; et, entre autres choses, vous dites que je me suis plaint de ne pas avoir été traité en gentilhomme, moi étant votre prisonnier, et que si je ne m'en dédis, vous êtes délibéré de me combattre. Je vous déclare que oncques ne me dédis de chose que j'ai dite et n'êtes pas homme pour m'en faire dédire : par quoi du combat que me présentez de vous à moi, je l'accepte entre ci et quinze jours, à 2 milles de cette ville d'Andria ou ailleurs que bon vous semblera. »

Bayart n'eut garde de refuser ce défi et, quoique malade, ressentit une grande joie d'être appelé à venger l'injure qui lui avait été faite.

Lorsque le rendez-vous fut assigné, le comte de Soto Mayor écrivit au chevalier pour le prier d'être demandeur et de trouver bon que lui se portât comme défendeur. « Dans une bonne querelle, peu me chaut[1] d'être demandeur ou défendeur, » répondit Bayart. Et il accorda tout ce que l'Espagnol voulut; cependant, c'était le choix des armes qu'il abandonnait ainsi, et le comte de Soto Mayor ne devait pas manquer de faire son profit de cette concession.

Sachant que Bayart était invincible à cheval, il décida qu'ils combattraient « à pied, armés de toutes armes, réservé d'armes et de barrières, visage découvert, avec l'estoc et le poignard ».

1. Peu m'importe.

Au jour convenu, Bayart parut sur le lieu du combat, « vêtu de blanc, par modestie ». Il fit dresser son camp, qui consistait en quelques grosses pierres mises les unes sur les autres et, entouré de ses témoins, il se plaça à l'un des bouts de l'enclos où devait avoir lieu le duel.

Le comte de Soto Mayor s'avança. Comme Bayart, il était armé de secrète[1] et de gorgerin[2]; il tenait l'estoc[3] nu à la main droite, le poignard à la main gauche. Bayart se mit à genoux pour implorer Dieu, baisa la terre, fit le signe de la croix et marcha à son ennemi avec calme et assurance. Soto Mayor s'avançait avec la même intrépidité. « Seigneur Bayart, que me veux-tu? demanda-t-il. — Comte Alonso de Soto Mayor, je veux défendre contre toi mon honneur. » Et, en prononçant ces paroles, Bayard se précipita sur son adversaire.

Les deux combattants étaient braves, forts et agiles. L'Espagnol portait les plus rudes coups, mais Bayart parait avec une promptitude merveilleuse et, quoique affaibli par la fièvre, ne laissait pas que d'attaquer son ennemi avec vigueur. Il le blessa d'abord d'un coup d'estoc au visage; puis, usant d'adresse, il choisit le moment où Soto Mayor levait le bras pour le frapper, il leva aussi son épée et la soutint en l'air sans porter son coup; l'épée ennemie étant retombée sans l'avoir atteint, il piqua droit au gorgerin de son adversaire, avec tant de force et d'adresse, que, malgré l'épaisseur de l'armure, l'arme pénétra l'acier et la

1. Secrète : espèce de calotte d'acier que les hommes d'armes portaient sous le casque.

2. Gorgerin : sorte de hausse-col qui, dans l'armure, réunissait le casque à la cuirasse.

3. Estoc : épée longue et droite qui n'avait pas de tranchant; de là l'expression « frapper d'estoc » pour dire frapper de la pointe.

chair, entrant profondément dans la gorge de l'Espagnol.

Cette terrible blessure ne fit qu'exaspérer la rage de Soto Mayor. Il se jeta sur Bayart, cherchant à le saisir par le corps pour le terrasser. Souple et adroit, Bayart lui échappait sans cesse et semblait glisser entre ses bras ; enfin Soto Mayor parvint à étreindre son adversaire de telle façon qu'il le fit tomber et que tous les deux se débattirent à terre pendant quelques instants. Bayart ayant réussi à dégager son bras droit, frappa Soto Mayor d'un coup de poignard vigoureusement porté entre le nez et l'œil gauche. « Rendez-vous, don Alonso, ou vous êtes mort, » criait-il. Mort, il l'était en effet, le brave chevalier : l'arme avait pénétré jusqu'au cerveau, et les témoins qui s'avançaient pour le relever, ne purent que constater et déplorer son trépas. Bayart s'associa à leurs regrets, car, avec la noblesse de cœur qui le distinguait si particulièrement, il eût voulu redonner à son adversaire la vie qu'il lui avait ôtée.

Peu de temps après ce mémorable duel dont le bruit répandit au loin la renommée de Bayart, les Espagnols, inconsolables de la mort de Soto Mayor et impatients de le venger, proposèrent aux Français un autre combat à outrance. Treize chevaliers, à la tête desquels se plaça Bayart, acceptèrent le défi de treize hommes d'armes d'Espagne. Le combat fut long et acharné. Les Espagnols visaient aux chevaux ; ils en tuèrent onze. Bayart et un de ses amis, nommé d'Oroze, restèrent seuls à cheval. Le déloyal stratagème des ennemis ne leur réussit pas, et pourtant tout cavalier démonté était, par ce fait, mis hors de combat. Mais les chevaux refusant de passer sur les cadavres, Bayart et d'Oroze purent, lorsque l'attaque



BAYARD DÉFENDANT SEUL LE PONT DE GARIGLIANO.

des ennemis devenait trop pressante, se réfugier derrière les chevaux morts comme derrière un rempart. Et ainsi, attaquant lorsque l'occasion leur semblait bonne, se retirant lorsque le nombre de leurs ennemis les pouvait accabler, ils soutinrent pendant quatre heures cette lutte si disproportionnée. La nuit mit fin au combat dont tout l'honneur restait aux Français.

Pendant ce temps, les renforts espagnols arrivaient. Gonsalve était débloqué; il battait d'Aubigny à Seminara. Quelques jours après (28 avril 1503), Nemours était défait à Cerignola. Venouze et Gaëte restaient seules au pouvoir des Français, et servaient de refuge aux débris des troupes battues à Seminara et à Cerignola.

Dès que ces désastreuses nouvelles furent connues en France, Louis XII se hâta d'envoyer au delà des Alpes une armée commandée par la Trémoille, avec mission de délivrer Gaëte et de reprendre Naples. A Parme, la Trémoille tomba malade et son autorité passa entre les mains du marquis de Mantoue. Celui-ci trouva Gonsalve de Cordoue établi sur les rives du Garigliano. Les deux armées restèrent cinquante jours en face l'une de l'autre, le fleuve et ses marais entre elles, ne pouvant ni se joindre ni se combattre. Le marquis de Mantoue, dégoûté du commandement, le remit au marquis de Saluces. L'armée était découragée et s'éparpillait pour trouver des vivres et un gîte meilleur que le sol des marécages.

Instruit de cet état de choses, Gonsalve de Cordoue se décida à attaquer l'armée française en faisant jeter un pont sur le Garigliano. La déroute de nos troupes fut presque complète; l'artillerie, les bagages, un grand nombre de prisonniers restèrent entre les mains de l'ennemi. A grand peine quelques centaines

d'hommes purent se réfugier dans Gaëte, où ils demeurèrent deux jours, puis capitulèrent.

Le seul épisode glorieux de cette triste journée du Garigliano est dû à l'intrépidité de Bayart. Il sauva une partie de l'armée en défendant seul un pont contre toute une troupe espagnole. « Bayart, la lance au poing, se posta au bord du pont et, comme un lion furieux, porta de si terribles coups, qu'il renversa d'abord quatre hommes d'armes, dont deux tombèrent dans l'eau et ne reparurent plus. Les Espagnols, animés par la perte de leurs camarades, attaquent Bayart avec fureur et l'environnent. Mais lui, l'épée à la main, les contient tous et s'acculant tout à cheval à la barrière du pont, leur donne tant d'affaires qu'ils craignaient avoir un diable à combattre et non pas un homme. » Enfin, les secours arrivèrent et le pont fut gardé. Il devait assurer la triste retraite des débris de l'armée française qui cherchait un abri sous les murs de Gaëte. Le 1er janvier 1504 cette ville fut rendue aux Espagnols. Le royaume de Naples était, une fois encore, perdu pour le roi de France.

Louis d'Ars et Bayart furent les derniers à quitter le territoire napolitain. Renfermés à Venouze avec quelques hommes d'armes, ils tinrent ferme jusqu'à ce que le roi leur donnât l'ordre formel de rentrer en France. Ils le firent armet[1] en tête, enseignes déployées et la lance en arrêt.

Quand Bayart revint à la cour, le roi lui donna une place d'écuyer de son écurie, en attendant qu'il vaquât une compagnie d'hommes d'armes de ses ordonnances.

1. Armet ou casque.

## VI

### BAYART A GÊNES

Bayart ne devait pas rester longtemps inactif. Les Génois s'étant révoltés contre l'autorité du roi de France, auquel ils étaient soumis depuis huit ans, Louis XII résolut de les aller punir en personne.

Bayart était alors à Lyon, malade de la fièvre et des suites d'une ancienne blessure, mais il se serait cru déshonoré s'il n'avait pas suivi son roi dans cette nouvelle expédition. Il partit donc et, avec toute l'armée, fit telle diligence que les Génois se croyaient en grande sécurité lorsque les Français apparurent dans les environs de la ville rebelle. « Néanmoins les Génois se préparèrent à faire une belle défense, et les Français furent bien étonnés de trouver au haut de la dernière montagne, par où il leur fallait passer pour arriver à la ville, un fort nouvellement construit, avec une bonne garnison et beaucoup d'artillerie. Sur cela, le roi tint conseil de guerre, pour savoir ce qu'il y avait à faire. Les avis furent partagés. Les uns pensaient que ce fort pouvait couvrir un corps d'armée considérable, qu'ainsi il serait dangereux de s'engager, et que l'on pourrait y perdre beaucoup de monde et être forcé de reculer.

D'autres soutenaient que ces troupes ne pouvaient être que des canailles ramassées qui fuiraient au premier choc. Le roi regarda Bayart et lui demanda ce qu'il en pensait. « En vérité, sire, répondit-il, je serais bien embarrassé d'en juger, mais il n'y a qu'à aller voir ce qu'ils font là-haut; et si Votre Majesté veut m'en charger, avant qu'il soit une heure je lui en rendrai bon compte si je ne suis pris ou tué. — Je vous en prie, lui dit le roi, je ne puis en remettre la commission en meilleures mains. »

« Bayart partit aussitôt avec 100 ou 120 de ses amis, des principaux de l'armée. Le chevalier leur donna l'exemple de grimper la montagne avec les pieds et les mains, et quand ils furent en haut, la fatigue les força de s'arrêter pour prendre haleine; ensuite ils marchèrent au bastion, dont ils trouvèrent les avenues garnies de fortes avant-gardes qui leur donnèrent beaucoup d'affaires. Cependant les Génois plièrent et s'enfuirent. Les Français voulaient les poursuivre, mais Bayart les arrêta en criant : « Ne les suivons pas, camarades, allons droit au fort; il y a peut-être dedans des gens qui nous mettraient entre deux feux; voyons ce qui en est. » L'avis était trop sage pour n'être pas suivi, et l'évènement le justifia.

« Il s'y trouva 300 hommes qui firent d'abord bonne contenance et se défendirent assez bien, mais qui enfin prirent la fuite et descendirent la montagne précipitamment pour gagner la ville, laissant beaucoup des leurs sur la place. Ainsi le fort demeura à Bayart et sa prise effraya tellement les Génois, que le courage leur manqua d'abord et qu'ils se soumirent à la clémence du roi. »

Louis XII se montra sévère pour les rebelles. Il

obligea les Génois à payer tous les frais de la guerre et à construire un fort qui commandait la ville. Le doge Paul de Novi ainsi qu'un gentilhomme nommé Justiniani eurent la tête tranchée. Les habitants perdirent tous leurs privilèges et il fut ordonné que leur monnaie serait marquée aux armes de France, placées à côté de celles de Gênes.

Le roi se rendit ensuite à Savone, où il eut une entrevue avec Ferdinand le Catholique. Ce souverain fit grand accueil à Louis d'Ars et à Bayart. « Monseigneur mon frère, dit-il à Louis XII, bien est heureux le prince qui nourrit deux tels chevaliers. »

Avant de rentrer en France, le roi passa quelques jours dans son duché de Milan, où Trivulce, depuis peu maréchal de France, lui donna des fêtes splendides, « plus dignes de la magnificence d'un souverain que d'un sujet, » disent les chroniques du temps.

## VII

### BAYART A AGNADEL ET A PADOUE

La république de Venise était, à l'époque dont nous parlons, puissante, riche et indépendante. Elle possédait une magnifique marine qui la faisait maîtresse de la mer et du commerce ; grâce à l'habileté de ses hommes politiques, elle avait su, pendant les dernières guerres d'Italie, s'alliant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, tirer profit des désastres de tous. On la redoutait, mais on ne l'aimait guère. Chacun de ses voisins avait à se plaindre d'elle. Ces griefs, exagérés peut-être par la jalousie et par la perspective de riches dépouilles, formèrent contre les Vénitiens la ligue de Cambrai (1508). Le pape Jules II en fut l'âme, Louis XII, l'empereur Maximilien et le roi d'Espagne la signèrent.

Louis XII entra le premier en campagne. Au mois d'avril, il parut dans le Milanais à la tête d'une armée forte de 2300 lances, 10 à 12000 fantassins français et 6 ou 8000 Suisses. L'infanterie française était pour la première fois commandée par des capitaines de haute renommée. Jusqu'alors la cavalerie avait seule joui de ce privilège et une telle innovation atteste l'importance que Louis XII attachait au perfectionnement de l'infanterie nationale.

Bayart avait été appelé par le roi : « Vous savez, lui avait dit Louis XII, que je vais repasser les monts pour avoir raison des Vénitiens qui, à grand tort, me retiennent le comté de Crémone et autres pays. Je vous donne dès à présent la compagnie du capitaine Châtelard qu'on me dit qui est mort, dont je suis déplaisant; mais je veux en outre que, dans cette entreprise, vous ayez sous votre charge des gens de pied; votre lieutenant-capitaine Pierrepont, qui est très homme de bien, conduira vos gens d'armes. — Sire, répondit Bayart, je ferai ce qu'il vous plaira; mais combien me voulez-vous bailler[1] de gens de pied à conduire? — Mille, dit le roi, il n'y a nul homme qui en ait plus. — Sire, reprit Bayart, c'est beaucoup pour mon savoir; je vous supplie d'être content que j'en aie cinq cents; et je vous jure ma foi, sire, que je prendrai peine de les choisir tels qu'ils seront pour vous faire service; me semble que, pour un homme seul, c'est bien grosse charge quand il en veut faire son devoir. — Bien, dit le roi, allez donc vitement en Dauphiné, et faites que vous soyez en mon duché de Milan à la fin de mars. »

Bayart s'acquitta de cette mission avec zèle et succès. On va le retrouver en Italie, tenant vaillamment ses promesses.

Deux grands faits militaires marquèrent cette campagne : la bataille d'Agnadel et le siège de Padoue. Les Français eurent tous les honneurs de la première journée; ils combattirent seuls contre les Vénitiens et remportèrent une victoire complète. Moins heureux devant Padoue, où ils se trouvaient comme auxiliaires des troupes allemandes infiniment plus nombreuses que les leurs, ils accom-

1. Donner.



BATAILLE D'AGNADEL.

plirent cependant quelques brillants faits d'armes dont le succès fut presque toujours dû à Bayart.

Agnadel est un village situé dans la province de Lodi, sur les rives de l'Adda.

L'armée française, sous les ordres de Louis XII, de la Trémouille et de Trivulce, y rencontra l'armée vénitienne commandée par les généraux Pitigliano et Alviano. Ceux-ci avaient reçu de leur gouvernement l'ordre formel de ne pas livrer bataille, mais de fatiguer l'ennemi en le harcelant sans cesse. La témérité d'Alviano ne sut pas observer cette tactique prudente. Il attaqua l'avant-garde française et, en peu de temps, l'action devint générale. Pitigliano, plus soumis aux ordres de Venise, ou, d'après le dire des historiens du temps, fort jaloux de son collègue, ne prit aucune part à l'action et battit en retraite dès le commencement de la bataille.

Louis XII, afin d'encourager ses gens à bien faire, s'exposait au feu comme le dernier soldat. On le pressait de se mettre un peu à couvert pour éviter le feu de l'artillerie ennemie : « Ce n'est rien, dit-il que ceux qui ont peur se mettent derrière moi; un vrai roi de France ne meurt pas de coups de canon. »

L'infanterie vénitienne se défendit héroïquement et fut presque entièrement taillée en pièces, après trois heures d'une résistance désespérée. L'arrière-garde française, commandée par Bayart, décida du sort de la bataille en traversant les marais, dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour venir battre en flanc l'armée vénitienne.

Alviano, blessé, couvert de sang, fut pris et amené devant le roi, qui le reçut avec égards, lui promettant « bon traitement et bonne prison, s'il voulait avoir bonne patience ».

Ce succès était complet pour les Français; il leur coûtait peu de monde, tandis que du côté des Vénitiens le nombre des morts dépassait 1500.

Louis XII se remit aussitôt en marche pour ne pas laisser à l'empereur le temps de se rassurer, et entra dans toutes les villes fortes de la Vénétie sans rencontrer de résistance. Seule Peschiera, place importante à l'extrémité méridionale du lac de Garde, ferma ses portes et se défendit ; on la prit d'assaut. Les vainqueurs passèrent la garnison au fil de l'épée. Le gouverneur et son fils offrirent une grosse rançon, mais leur argent et leur dignité ne les empêchèrent pas d'être pendus au premier arbre. Ils s'étaient rendus à un gentilhomme nommé le Lorrain, officier distingué, qui avait leur parole et leur avait donné la sienne. Celui-ci eut à leur sujet de très grosses discussions avec ses chefs, mais rien ne put sauver la vie des prisonniers.

Louis XII, si humain pour son peuple, appliquait les lois de la guerre dans toute leur férocité : cette cruauté étonna et affligea la généreuse chevalerie qui entourait le roi.

La ville de Padoue qui s'était rendue à l'empereur, retomba par la faute de Maximilien entre les mains des Vénitiens. Il n'y avait laissé que huit cents lansquenets, garnison très insuffisante. Deux gentilshommes vénitiens, André Gritti et Luc Malvezzo, qui s'étaient ménagé des intelligences dans la place, imaginèrent un ingénieux stratagème pour s'y introduire avec un certain nombre de soldats. On était au mois de juillet, pendant la saison des secondes coupes de foin et alors que d'énormes voitures chargées de fourrage entraient journellement dans la ville. Les Vénitiens s'embusquèrent d'abord à un

trait d'arbalète des remparts, sous des arbres épais, puis ils se cachèrent derrière les charrettes de foin et franchirent ainsi les portes. A un signal convenu leurs partisans les rejoignirent; on se jeta sur les lansquenets qu'on massacra et on remit la place à Pitigliano, qui la fit réparer et fortifier, car il savait que la possession en était de grande importance pour Venise.

La perte de Padoue irrita extrêmement l'empereur. Il fit des efforts inouïs pour réunir enfin une grande armée, et y réussit, grâce surtout aux contingents que lui fournit chacun des alliés de la ligue de Cambrai. Le brave Chabannes la Palisse fut chargé de choisir et de commander les hommes que la France envoyait à l'empereur. En sortant de Milan, il rencontra Bayart, auquel il dit : « Mon compagnon, mon ami, voulez-vous que nous soyons de compagnie ? » Bayart ne demandait pas mieux et gracieusement répondit « qu'il était à lui pour en disposer à son plaisir ».

L'armée impériale qui se réunit sous les murs de Padoue, se trouva une des plus belles que l'on eût vues depuis longtemps. L'empereur avait amené « 106 pièces de canon sur leurs affûts et six mortiers tellement pesants, qu'on ne pouvait les monter et que, pour les tirer, il fallait les mettre à terre et les soulever plus ou moins par devant, avec des madriers pour diriger leur portée, et les arrêter solidement en arrière pour les empêcher de reculer; on ne les chargeait que de pierres, parce que des bombes à leur mesure auraient été trop pesantes; encore ne les tirait-on que quatre fois par jour. »

Maximilien avait auprès de lui plus de 120 princes, ducs, comtes ou seigneurs des premières maisons d'Allemagne; environ 12 000 chevaux, 5 à 600 lances de

Bourgogne et du Hainaut, un nombre prodigieux de lansquenets et de gens de pied. Le cardinal de Ferrare et le cardinal de Mantoue amenèrent des renforts; l'on estimait que, compris les Français, l'armée était de 100 000 combattants. Ce formidable armement devait échouer contre la résolution désespérée des assiégés, qui sentaient que la perte de Padoue entraînerait celle de Venise.

Bayart, auquel on réservait toujours les entreprises les plus périlleuses, fut chargé de faire les premières approches, c'est-à-dire d'occuper un grand chemin bordé de fossés profonds qui allait droit à l'une des portes de Padoue et sur lequel on avait établi à distances égales quatre fortes barrières garnies de soldats pour les défendre. Le feu de l'artillerie de la ville balayait de sa mitraille les approches du chemin.

Mais rien ne pouvait arrêter Bayart; il enleva ses hommes, traversa la grêle des projectiles et s'élança à l'attaque de la première barrière qui fut vaillamment défendue. Il en délogea l'ennemi qui courut à la seconde barrière. Ici l'action fut plus chaude encore; cependant, après une demi-heure de combat et malgré le feu bien nourri des arquebusades, l'obstacle fut enlevé et on poursuivit si vivement les Vénitiens qu'ils n'eurent pas le temps de se loger derrière la troisième barrière. Ils coururent chercher un refuge au delà de la quatrième qui était protégée par 1 000 ou 1 200 hommes et 3 ou 4 pièces d'artillerie.

Les Français attaquèrent avec une nouvelle vigueur, mais l'ennemi faisait bonne contenance. « Compagnons, s'écria Bayart, ceci dure trop, mettons pied à terre et forçons la barrière. » — Il fut

ainsi fait : les hommes d'armes, la visière baissée et la lance en avant, franchirent l'obstacle avec « une force et une fureur de lions en criant, France! France! Empire! Empire! » L'impulsion fut telle que les ennemis s'enfuirent. On put aussitôt amener l'artillerie impériale sur le bord des fossés de Padoue et commencer le feu, qui fut si terrible, si incessant, que les chroniqueurs du temps estiment à 20 000 les coups de canon tirés contre la place assiégée en une seule semaine.

« Pendant ces opérations devant Padoue, les Vénitiens incommodaient fréquemment le camp de l'empereur par leurs sorties; la garnison de Trévise, autre bonne place à vingt ou vingt-cinq milles de là, en faisait autant; elle était commandée par Luc Malvezzo, excellent capitaine, et par d'autres officiers. Ce commandant ne manquait pas, deux ou trois fois la semaine, de venir donner l'alerte au camp impérial, et, quand l'occasion se trouvait bonne, il en profitait; si au contraire il trouvait de la résistance, il se retirait. Il fit longtemps cette manœuvre, mais si sagement qu'il ne perdit jamais un seul des siens, en sorte qu'il s'y était rendu redoutable.

« Bayart s'en ennuya et en parla à deux de ses particuliers amis avec qui il logeait, la Cropte-Daillon et la Clayette. Ce capitaine Malvezzo, leur dit-il, nous donne trop souvent le réveille-matin et fait trop parler de lui; j'ai regret qu'il ne nous connaisse pas pour ce que nous sommes. Si vous voulez me seconder, nous irons demain au-devant de lui, et comme voilà deux jours qu'il n'a paru, j'espère que nous le rencontrerons.

« Bayart avait des espions qu'il payait si bien qu'au péril de la vie ils ne l'auraient pas trahi; l'un d'eux

l'avait instruit de la route et des forces de Malvezzo. Ayant fait son plan sur cela, et ses deux amis ayant accepté la partie, il leur dit de faire armer à deux heures après minuit chacun trente hommes d'armes des plus hardis. « Et moi, ajouta-t-il, je mènerai ma compagnie avec quelques-uns de nos bons compagnons, Bonnet, Mypont, Cossé, Brezon et autres, et nous monterons à cheval sans bruit et sans trompettes; fiez-vous à moi, j'ai un guide sur qui je compte. »

« La chose s'exécuta de point en point; à deux heures du matin, au mois de septembre, tout le monde fut à cheval et l'espion marchait devant, escorté de quatre soldats. Bayart, trop prudent pour se livrer sans précautions à de pareilles gens, lui avait promis bonne récompense s'il faisait son devoir; mais en cas de trahison les quatre soldats avaient ordre de le poignarder. Celui-ci le servit bien et mena la troupe environ dix milles. Quand le point du jour parut, ils se trouvèrent proche d'une grande et belle maison de plaisance qui avait un grand jardin et un parc entouré de murs. L'espion la montra à Bayart et l'assura que si le capitaine Malvezzo devait ce jour-là venir donner l'alarme au camp, il passerait nécessairement par là; que, ce château étant abandonné à cause de la guerre, il était aisé que la troupe s'y embusquât; qu'on le verrait passer et qu'il ne les verrait pas. L'avis fut trouvé bon; on entra dans ce château et on fut près de deux heures sans voir aucun mouvement. Enfin, ils entendirent un grand bruit de chevaux, et c'était justement ce qu'ils étaient venus chercher. »

« Bayart avait avec lui un vieux soldat nommé Monart, homme de confiance et consommé dans le mé-

tier de la guerre. Il l'avait mis en sentinelle dans le colombier de la maison pour examiner ce qui passerait et juger du nombre. Ce soldat vit de loin et reconnut le seigneur Malvezzo, avec sa troupe qu'il jugea être de 100 hommes d'armes, l'armet en tête, et environ 200 Albanais commandés par le capitaine Scanderberg, tous bien montés et ayant l'air de gens à faire un coup de main. Cette troupe ayant passé l'embuscade française d'un trait d'arc, la sentinelle descendit et fit son rapport; dont tout le monde fut content. Alors Bayart ordonna de ressangler les chevaux, ce que chacun fit soi-même, parce qu'il n'avait pas voulu qu'on amenât de valets; ensuite il dit à sa troupe : « Amis, il y a dix ans qu'il ne s'est présenté si bonne aventure, et si chacun de nous fait son devoir, le nombre ne doit pas nous étonner; ils sont deux contre un, mais c'est peu de chose que cela, et marchons. »

« Tous ayant répondu : « Allons, marchons, » la porte fut ouverte; l'on se mit au grand trot sur les traces des ennemis. Après avoir marché un mille, ils les découvrirent sur le grand chemin, et Bayart ordonna aux trompettes de sonner. Les Vénitiens, bien étonnés d'entendre la trompette, crurent que c'était des leurs qui venaient se joindre à eux; cependant ils s'arrêtèrent pour le savoir et furent bientôt détrompés. A leur surprise se joignit la frayeur de se voir enfermés entre la troupe qui venait à eux et le camp de l'empereur, et de n'avoir aucune issue pour s'échapper; mais ils se rassuraient sur le peu de gens qu'ils voyaient.

« Le capitaine Malvezzo encourageait les siens, les exhortait à bien faire, en leur remontrant qu'il fallait vaincre ou périr, qu'il ne leur restait aucun moyen

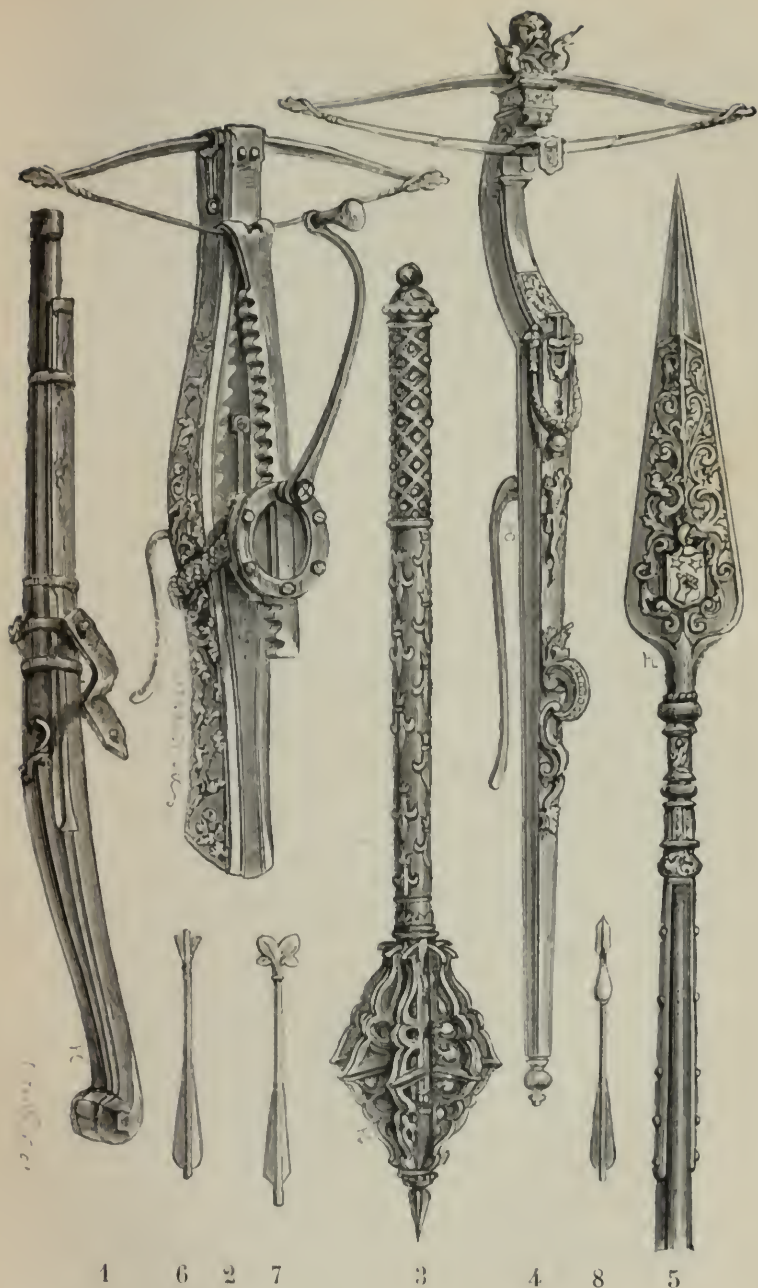
de fuir, le chemin étant bordé de fossés si larges et si profonds, que jamais cavalier ne se hasarderait à les franchir ; ensuite il fit sonner la trompette et celle des Français y répondit.

« Quand ils furent à un trait d'arc les uns des autres, ils commencèrent à se charger, criant d'une part : France ! France! Empire ! Empire ! et de l'autre : Marco ! Marco [1] ! Cette première charge fut vive ; il y en eut un grand nombre de renversés ; le capitaine Bonnet perça d'un coup de lance un homme d'armes de part en part, et des deux côtés il fut très bien combattu. Les Albanais laissèrent les gens d'armes aux prises avec les Français et, pensant les surprendre par derrière, ils s'écartèrent du grand chemin. Bayart s'en aperçut et dit à la Cropte-Daillon : « Ayez l'œil sur eux pour qu'ils ne nous enferment pas ; je me charge de ceux qui sont devant nous. » — La Cropte le fit, et quand les Albanais crurent tomber sur les Français, ils furent si bien reçus qu'il en resta une douzaine des leurs par terre et les autres prirent la fuite à toutes jambes.

« La Cropte ne les poursuivit pas ; il revint au gros de l'affaire, mais l'action était finie et les Vénitiens entièrement rompus, et déjà les vainqueurs saisissaient les prisonniers. Le capitaine Malvezzo, avec vingt ou trente des mieux montés, franchit le fossé et ils s'en retournèrent d'où ils étaient venus. On ne se mit pas à leur suite ; leurs chevaux allaient trop bien et eux-mêmes avaient bon courage à les éperonner.

« Les Français reprirent la route de leur camp avec plus de prisonniers qu'ils n'étaient d'hommes pour

1. Saint Marc est le patron des Vénitiens.




1, MOUSQUET. — 2, ARBALÈTE A CRIC. — 3, MASSE D'ARMES. — 4, ARBALÈTE DÉCORÉE. — 5, PIQUE. — 6, 7 ET 8 VIRETONS D'ARBALÈTE.

les conduire, car ils en avaient au moins 170 qu'ils désarmèrent de leurs épées et de leurs masses et les firent marcher au milieu d'eux, et, dans cet état, ils rejoignirent le camp.

« Dans ce moment-là, l'empereur se promenait avec sa cour; il aperçoit au loin un gros nuage de poussière et envoya pour savoir ce que c'était, un gentilhomme français, officier à son service, nommé Louis Peschin. Cet officier lui rendit compte de l'affaire et lui dit que c'étaient les capitaines Bayart, la Cropte et la Clayette qui venaient de faire le plus beau coup de main qui eût été fait depuis cent ans et qui avaient plus de prisonniers qu'ils n'avaient mené de monde avec eux.

« L'empereur ne put contenir la joie qu'il en ressentit; il s'avança au-devant de la troupe, à laquelle il en fit des compliments en général; ensuite il félicita chaque capitaine en particulier sur le succès d'une si belle journée, puis il s'adressa à Bayart et lui dit : « Chevalier, le roi mon frère et votre maître est bien heureux d'avoir un homme comme vous à son service; je voudrais avoir une douzaine de vos pareils et qu'il m'en coûtât cent mille florins par an. »

« Jamais expédition ne fit tant de bruit que celle-là, ni tant d'honneur à un capitaine qu'elle en fit à Bayart; mais, avec sa modestie ordinaire, il en attribuait la gloire à ses amis et à la troupe, et jamais à lui-même[1]. »

L'artillerie allemande réussit enfin à pratiquer aux murs de la ville trois brèches, qu'on réunit bientôt en une seule, large de 500 pas.

1. Guyard de Berville, histoire du chevalier Bayart.

« Un matin, dit le loyal serviteur de Bayart, l'empereur Maximilien, accompagné de ses princes et seigneurs d'Allemagne, alla y voir ; il s'émerveilla et se donnait grande honte, au nombre de gens qu'il avait, que plus tôt il n'eut fait donner l'assaut. Revenu en son logis, il appela un sien secrétaire français auquel il fit écrire, au seigneur de la Palisse, une lettre qui était en cette substance : « Mon cousin, j'ai ce matin été voir la brèche de la ville, que je trouve plus que raisonnable pour qui voudra faire son devoir. J'ai advisé y faire aujourd'hui donner l'assaut. Je vous prie qu'incontinent que mon grand tambourin sonnera, ce qui sera sur le midi, vous faites tenir prêts tous les gentilshommes français qui sont sous votre charge à mon service par le commandement de mon frère le roi de France, pour aller audit assaut avec mes piétons ; et j'espère, avec l'aide de Dieu, que nous l'emporterons. »

« Le seigneur de la Palisse trouva assez étrange cette manière de procéder ; toutefois il en dissimula et dit au secrétaire : « Je m'ébahis que l'empereur n'ait pas mandé mes compagnons et moi pour plus assurément délibérer de cette affaire : toutefois vous lui direz que je les vais envoyer querir, et, eux venus, je leur montrerai la lettre. Je crois qu'il n'y en aura nul qui ne soit obéissant à ce que l'empereur voudra commander. »

« Quand les capitaines français furent arrivés au logis du seigneur de la Palisse, il leur dit : « Messeigneurs, il faut dîner, car j'ai à vous dire quelque chose que, si je vous disais auparavant, peut-être ne feriez-vous pas bonne chère. » Durant le dîner, ils ne firent que se gaudir les uns des autres. Après le dîner, on fit sortir tout le monde de la chambre,

excepté les capitaines, à qui le seigneur de la Palisse communiqua la lettre de l'empereur, qui fut lue deux fois pour mieux l'entendre; chacun se regardait l'un l'autre en riant, pour voir qui commencerait la parole. Si dit le seigneur d'Ymbercourt au seigneur de la Palisse : « Il ne faut point tant songer, monseigneur; mandez à l'empereur que nous sommes tous prêts; il m'ennuie déjà aux champs, car les nuits sont froides; et puis les bons vins commencent à nous faillir; » dont chacun se prit à rire. Tous s'accordaient au propos du seigneur d'Ymbercourt. Le seigneur de la Palisse regarda le bon chevalier Bayart et vit qu'il faisait semblant de se curer les dents comme s'il n'avait pas entendu ce que ses compagnons avaient proposé. « Eh bien, vous, lui dit-il, qu'en dites-vous? Il n'est pas temps de se curer les dents; il faut à cette heure répondre promptement à l'empereur. » Le bon chevalier joyeusement répondit : « Si nous voulons tous croire monseigneur d'Ymbercourt, il ne faut qu'aller droit à la brèche. C'est un passe-temps assez fâcheux pour des hommes d'armes que d'aller à pied et je m'en excuserais volontiers. Toutefois, puisqu'il faut que j'en dise mon opinion, je le ferai. L'empereur mande en sa lettre que vous fassiez mettre tous les gentilshommes français à pied pour donner l'assaut avec ses lansquenets. Mon avis est que vous, monseigneur, devez rendre à l'empereur réponse qui sera telle : c'est que vous avez fait assembler vos capitaines qui sont très délibérés de faire son commandement, selon la charge qu'ils ont du roi leur maître; mais de les mêler parmi des gens de pied qui sont de petite condition, ce serait faire d'eux peu d'estime; l'empereur a force comtes, seigneurs et gentilshommes d'Allemagne : qu'il les fasse mettre à

pied avec les gens d'armes de France qui volontiers leur montreront le chemin; et puis les lansquenets les suivront, s'ils connaissent qu'il y fasse bon. »

« Quand le bon chevalier eut ainsi dit, son conseil fut tenu vertueux et raisonnable. A l'empereur fut rendue cette réponse qu'il trouva très honnête. Il fit incontinent sonner ses trompettes et tambourins pour assembler tous les princes, seigneurs et capitaines tant d'Allemagne et Bourgogne que Hainaut; lors l'empereur leur déclara qu'il était délibéré d'aller, dedans une heure, donner assaut à la ville, ce dont il avait averti les seigneurs de France qui tous étaient fort désirants d'y très bien faire leur devoir, et qu'ils le priaient qu'avec eux allassent les gentilshommes d'Allemagne, auxquels volontiers ils montreraient le chemin. « Par quoi, mes seigneurs, dit l'empereur, je vous prie, tant que je puis, de les y vouloir accompagner et vous mettre à pied avec eux; et j'espère, avec l'aide de Dieu, que du premier assaut, nous emporterons nos ennemis. » — Quand l'empereur eut achevé son parler, soudain s'élève parmi les Allemands un bruit fort merveilleux et étrange qui dura une demi-heure avant qu'il fût apaisé; puis, l'un d'entre eux, chargé de répondre pour tous, dit qu'ils n'étaient point gens pour eux mettre à pied ni aller ainsi à une brèche, et que leur état était de combattre en gentilshommes, à cheval. Autre réponse n'en put avoir l'empereur; mais bien qu'elle ne fût pas selon son désir et ne lui plût guère, il ne sonna mot, sinon qu'il dit : « Bien, mes seigneurs, il faudra donc aviser comment nous ferons pour le mieux. » Puis, sur l'heure, il appela un sien gentilhomme qui d'heure en autre venait parmi les Français comme ambassadeur, auquel il

dit : « Allez au logis de mon cousin, le seigneur de la Palisse; recommandez-moi à lui et à tous mes seigneurs les capitaines français que trouverez avec lui, et leur dites que pour ce jourd'hui ne se donnera pas l'assaut. » Je ne sais, ajoute le chroniqueur, comment ce fut ni qui en donna le conseil, mais la nuit après ce propos tenu, l'empereur s'en alla tout d'une traite à plus de quarante milles du camp, et de ce logis-là il manda à ses gens qu'on levât le siège, ce qui fut fait. »

Les Allemands reprirent la route de leur pays; l'armée française se retira dans le Milanais et Bayart resta en garnison à Vérone. Venise était sauvée et redevenait toute-puissante.

## VIII

### BAYART DANS LE DUCHÉ DE FERRARE

Bientôt une heureuse diversion s'opéra en faveur de la république de Venise. Le pape Jules II, qui détestait les Français et redoutait leur puissance, songea à les expulser d'Italie. A cet effet, il se rapprocha des Vénitiens; par ses intrigues, il détacha de l'alliance française le roi d'Espagne, l'empereur Maximilien et les Suisses, et gagna à sa cause le roi d'Angleterre, Henri VIII. Cette coalition prit le nom de sainte ligue. Vers la même époque, le cardinal d'Amboise mourait et Louis XII perdait en lui, non seulement un fidèle ami, mais un excellent conseiller.

Au moment d'entrer en lutte avec le saint-siège, le roi se fit scrupule de soutenir une guerre contre le chef de la chrétienté. Il rassembla à Tours un concile auquel il soumit ce cas de conscience. Le clergé français, bien loin de partager les hésitations du roi, lui accorda sur ses biens un subside de 300 000 francs, et établit que, dans cette question toute politique, la guerre n'était pas faite au pontife, mais au souverain des États romains.

Les hostilités reprirent donc en Italie. De tous ses anciens alliés, le roi de France ne conservait que le duc de Ferrare et quelques Suisses mercenaires.

Le pape commença par s'attaquer au duc de Ferrare, dont il envahit les États. Jules II faisait la guerre en personne, vivant au milieu des soldats, assiégeant les villes et faisant donner l'assaut sous




LE PAPE JULES II.

ses yeux. Il établit son camp à Saint-Félix, presque sous les murs de la Mirandole, place forte appartenant à la comtesse de la Mirandole, veuve du seigneur de ce nom et fille du maréchal de Trivulce. Le pape demanda avec hauteur à la comtesse de lui

remettre sa ville, qui était nécessaire pour assurer ses opérations contre Ferrare. La comtesse répondit qu'elle ne livrerait ses États à quelque prix que ce fût, que Dieu l'en avait rendue dame et maîtresse et qu'elle saurait bien les garder contre quiconque s'en voudrait emparer. Cette fière réponse irrita le pape, qui fit aussitôt commencer les travaux de siège contre la Mirandole.

La comtesse ne disposait que d'une faible garnison; elle envoya en toute hâte un émissaire au duc de Ferrare pour lui demander des secours. Le duc, ainsi que les Français commandés par Bayart, qui étaient venus lui prêter main-forte, campaient à quelques lieues de là, sur les confins du territoire de Ferrare qu'ils s'apprêtaient à défendre. Une vaillante petite troupe de cent hommes, dirigée par deux braves chevaliers français, courut à la Mirandole. A leur départ, Bayart les exhorta à se signaler et faire parler d'eux. « La place où vous allez, leur dit-il, est bonne et forte, et vous combattrez pour le service d'une dame. Vous devez vous rendre dignes de ses bonnes grâces et, si la ville est assiégée, vous aurez de l'honneur à la lui conserver. » Trois jours après, la Mirandole était investie et le canon faisait rage contre la forteresse et ses héroïques défenseurs.

Pendant que le siège se poursuivait, Bayart apprit par un espion que le pape devait quitter le camp de Saint-Félix pour venir s'établir sous les murs mêmes de la Mirandole. Instruit de l'itinéraire exact que suivrait le belliqueux pontife, Bayart pensa qu'il aurait là une occasion excellente d'enlever Jules II et sa cour. Il prépara toutes choses pour cet audacieux coup de main; escorté par cent hommes d'élite, il marcha pendant la nuit et s'embusqua au petit iour dans une

habitation abandonnée, située à deux milles de Saint-Félix. Le pape devait passer devant cette maison; Bayart attaquerait son escorte, s'emparerait de sa personne et « ce n'étaient pas les évêques, les cardinaux et les protonotaires, ni même les cent hommes de sa garde qui empêcheraient le saint-père de tomber entre les mains du hardi chevalier. »

Le pape, qui se levait de grand matin, dit la chronique, monta en litière au point du jour. Il n'avait pas fait cent pas hors de Saint-Félix que la neige commença à tomber en telle abondance, qu'il lui fallut suivre le conseil de son premier ministre et rentrer au camp. Les officiers de sa maison l'avaient précédé; ils s'en allaient, chevauchant en toute sécurité, lorsqu'ils furent chargés par Bayart, qui pensait que la litière du saint-père faisait partie de ce cortège. Toute l'escorte rebroussa chemin au grand galop des chevaux. Le pape entendit ses hommes arriver et comprit à leurs cris, à leur désordre que l'ennemi les suivait de près. Tout ému de ce danger, il sauta à bas de sa litière sans attendre qu'on lui donnât la main et lui-même aida à lever le pont-levis. Il n'était que temps : un instant de plus, et Jules II était prisonnier de Bayart.

Le château de Saint-Félix pouvait facilement être emporté d'assaut, mais l'artillerie manquait pour le battre en brèche et, du reste, le bruit du canon aurait pu amener les troupes du pape occupées devant la Mirandole. Bayart se retira donc, très mortifié d'avoir manqué une entreprise si bien concertée et ramenant à Ferrare bon nombre de prisonniers et de mulets de charge dont ses hommes d'armes profitèrent.

Deux jours après, le pape reprenait le chemin de

la Mirandole, mais si bien accompagné qu'une surprise n'était plus possible. Il fit pousser le siège avec une activité nouvelle et, la ville ayant été obligée de se rendre, il ne voulut pas entrer dans la place par la porte : il fit jeter un pont sur le fossé et pénétra par la brèche.

Le duc de Ferrare se sentait menacé; il l'était en effet, car, à peine maître de la Mirandole, Jules II se prépara à aller mettre le siège devant la capitale de la maison d'Este. Située sur les rives du Pô, la ville pouvait être ravitaillée par le fleuve, ainsi que par les communications avec une riche partie de la province appelée la Polésine de Saint-Georges et que défendait une forte place de guerre nommée la Bastide. Pour affamer Ferrare, il fallait posséder la Bastide. Jules II se dirigea donc tout d'abord vers ce point important.

Le gouverneur de la forteresse ne disposait que d'une faible garnison; il était décidé à se défendre, mais le petit nombre de ses soldats ne lui permettait pas de repousser un assaut. Il fit demander des secours au duc Alphonse.

« Pour que votre aide soit efficace, écrivait le gouverneur, il faut que vos troupes soient ici dans vingt-quatre heures. » La perplexité du duc fut grande. La Bastide était située à 25 milles de Ferrare et l'émissaire avait mis six heures pour franchir cette distance. Serait-il possible d'arriver à temps pour sauver la poignée de soldats résolus qui appelaient à l'aide? Bayart fut mandé aussitôt. Il était homme de bon conseil, car il possédait trois qualités précieuses : un admirable sang-froid, un esprit inventif et audacieux et une parfaite connaissance géographique de tout le pays dans lequel il était appelé à guerroyer.

Cette fois encore, il se montra digne de sa haute réputation. « Monseigneur, dit-il, aux grands maux les grands remèdes. Vos ennemis se croient en sûreté devant la Bastide, parce qu'ils s'imaginent que l'armée du pape, qui n'est pas loin d'ici, nous empêchera d'aller leur rendre visite. Il me vient une pensée qu'il ne sera pas, je crois, difficile d'exécuter. Vous avez dans cette ville 4 à 5000 hommes de bonnes troupes bien aguerries. Prenez-en 2000 avec les 800 Suisses commandés par le capitaine Zemberg, et faites-les embarquer cette nuit. Vous êtes encore maître du Pô jusqu'à Argente; ordonnez à vos soldats d'y débarquer et d'aller nous attendre vers certain mauvais passage situé à 3 milles de la Bastide et grâce auquel, avec 20 hommes, on en arrêterait 10 000. Les gens d'armes marcheront toute la nuit et nous ferons en sorte d'être avec eux, demain, au lever du soleil, à l'endroit indiqué, pour nous joindre à l'infanterie. Jamais les ennemis ne se défieront de notre marche. Sans leur donner le temps de se ranger en bataille, nous fondrons sur eux et j'ai bonne opinion du succès. »

Tout l'or du monde n'aurait pas fait tant de plaisir au duc que l'avis que Bayart venait de lui donner. « Monseigneur de Bayart, s'écria-t-il transporté de joie, il n'y a rien de difficile pour vous, et je ne doute point que si tous les seigneurs français qui sont ici veulent en être, nous ne détruisions l'armée du pape; et, ajouta-t-il, en mettant le bonnet à la main, je les en supplie de tout mon cœur. — Vous n'avez point à prier, monseigneur, repartirent les capitaines; ordonnez et vous serez obéi, car le roi notre maître nous l'a ainsi prescrit. »

Le duc fit donc préparer secrètement quantité

de bateaux, dans lesquelles il fit embarquer tous les gens de pied avec de bons et sûrs mariniers. Les cavaliers partirent à l'entrée de la nuit, le duc en tête, menés par de bons guides qui les conduisirent si heureusement que, malgré le mauvais temps qu'il faisait, ils furent rendus avant le lever du soleil au passage où était le rendez-vous. Au point du jour, les barques qui portaient les gens de pied arrivèrent aussi. — Quand tout le monde fut réuni, on marcha sans bruit vers ce mauvais passage qui était un petit pont étroit, suspendu sur une espèce de torrent fort profond, entre le Pô et la Bastide. Il fallut une heure pour faire défiler toute la troupe. Il était alors grand jour, ce qui donna au duc mauvaise opinion du succès, d'autant plus que, n'entendant point tirer de canon, il commençait à croire que la place s'était rendue. Mais pendant qu'il discourait avec les capitaines français, il entendit trois coups de canon qui lui firent un plaisir inexprimable.

On se trouvait alors à un mille de l'armée ennemie et Bayart, s'adressant au duc, lui dit : « Monseigneur, j'ai toujours ouï dire que c'est n'être pas sage que de ne pas estimer son ennemi; nous sommes fort proches des nôtres et, s'ils avaient la moindre connaissance de notre marche, ils nous donneraient bien des affaires, car ils sont trois contre un; ils ont de l'artillerie et nous n'en avons point. D'ailleurs, le pape a envoyé ici l'élite de ses troupes; ainsi il faut faire notre possible pour les surprendre. Mon avis est que le seigneur du Fay, mon guidon[1], homme entendu aux escarmouches, aille leur donner l'alarme du côté par où ils sont venus, avec seulement quinze ou

1. Officier porte-étendard

vingt chevaux, et le capitaine Pierrepont, avec cent hommes d'armes, le suivra à un jet d'arc pour le soutenir et, à pareille distance, le capitaine Zemberg marchera avec ses Suisses. Vous, monseigneur, et tout ce que nous sommes de capitaines français, nous marcherons droit au siège, et j'irai quelque peu devant donner la première alarme. Si du Fay attaque avant nous et que les ennemis tournent de son côté, nous les mettrons entre lui et nous; si, au contraire, nous attaquons avant lui, Pierrepont et les Suisses feront la même chose. Moyennant cela, ils seront étonnés et ils nous croiront trois fois plus de monde que nous ne sommes, et surtout il faut que nos trompettes fassent le plus grand bruit qu'elles pourront. »

Cet arrangement fut approuvé de tout le monde; on s'accorda à le suivre; en conséquence, on marcha par les deux côtés et le détachement du prince s'approcha de la place à une portée de canon, sans que ni les uns ni les autres fussent découverts.

Du Fay commença par donner une chaude alarme qui surprit tout le camp des ennemis. Aussitôt ceux-ci se mirent sous les armes et montèrent à cheval pour aller droit aux assaillants, pendant que les gens de pied se rangeaient en bataille; mais, par un grand bonheur pour le duc de Ferrare, à peine ceux qui repoussaient du Fay eurent-ils fait deux cents pas, que Pierrepont les prit de côté et les rompit; aussitôt les Suisses fondirent sur les gens de pied qui étaient 5 à 6000; ils eurent d'abord le dessous et sans doute eussent été forcés de céder au nombre, sans la cavalerie qui les soutint et qui prit l'infanterie en flanc. Alors le duc, à la tête des hommes d'armes français et avec 2000 hommes de pied, atta-

qua les ennemis par derrière et les défit entièrement.

Sur ces entrefaites, le seigneur de Fontrailles et Bayart, apercevant un corps de 300 Albanais qui essayaient de se rallier, appelèrent promptement leurs cavaliers, lesquels, sans donner le temps aux ennemis de se reconnaître, chargèrent en criant : France, France! Duc, Duc! et les renversèrent pour la plupart. Le reste de leur armée soutint le choc près d'une heure, malgré le carnage; mais enfin sa défaite fut si complète qu'à peine échappa-t-il quelques soldats. Il resta sur la place près de 5000 hommes de pied et plus de 60 hommes d'armes; tout le bagage, toute l'artillerie et plus de 300 chevaux demeurèrent aux vainqueurs, avec tant de butin qu'ils en étaient embarrassés. »

La délivrance de la Bastide fut le salut de la capitale, mais elle exaspéra tellement Jules II que, ne pouvant plus réduire Ferrare par les armes, il voulut l'avoir par l'intrigue. Un émissaire fut chargé de sonder le duc et d'obtenir de lui, au prix de grandes concessions, qu'il consentît à livrer les Français. Le duc repoussa avec mépris une telle offre et, en revanche, gagna à sa cause le négociateur. Cet homme, peu scrupuleux, proposa à Alphonse d'Este d'empoisonner le saint-père. Quand Bayart entendit parler de ce projet criminel, il le rejeta avec toute l'indignation d'une âme honnête et chevaleresque. « Hé, monseigneur, dit-il au duc, je ne croirais jamais qu'un si gentil prince comme vous eût consenti à si grande trahison. Si vous n'abandonnez votre projet, je vous jure mon âme que devant qu'il soit nuit j'en avertirai le pape. — Comment! dit le duc, il en a bien voulu faire autant de vous et de moi! — Il ne m'en

chaut[1], dit le bon chevalier, il est le lieutenant de Dieu en terre, et le faire mourir de telle sorte, jamais je n'y consentirai. » Le duc haussa les épaules et, en crachant contre terre, dit ces paroles : « Par le corps de Dieu, monseigneur, je voudrais avoir tué tous mes ennemis en faisant ainsi; mais puisque vous ne le trouvez pas bon, la chose demeurera, ce dont, si Dieu n'y met remède, vous et moi nous nous repentirons. »

L'expédient proposé par le duc était malheureusement trop conforme aux habitudes de violence et de barbarie de cette époque terrible; de plus, il résolvait d'un seul coup de grandes difficultés; tout endurer, plutôt que de forfaire à l'honneur, c'était la devise du chevalier sans peur et sans reproche. Viennent les dangers et les épreuves, il les affrontera avec son héroïsme habituel, mais jamais il ne se repentira d'avoir rejeté avec une généreuse indignation une proposition criminelle. C'était un soldat, et c'est par l'épée, en combat loyal et au grand jour, qu'il se faisait justice.

1. Peu m'importe

## IX

### BAYART BLESSÉ A BRESCIA

La guerre se poursuivait ainsi en Italie, sans grands résultats, quand Gaston de Foix, duc de Nemours [1], vint prendre le commandement de l'armée. C'était un jeune et héroïque général, neveu du roi et digne de la confiance que Louis XII lui témoignait.

Il eut d'abord à repousser une invasion des Suisses dans le Milanais. — Dans ces circonstances difficiles, il montra une sage prudence qui contrastait avec son impétueux courage. Les Suisses s'étant avancés jusqu'aux faubourgs de Milan, Gaston s'enferma dans la ville. Les soldats des cantons manquaient de vivres et d'artillerie de siège; ils se détournèrent brusquement pour marcher sur l'Adda, où ils espéraient trouver les Vénitiens. L'armée vénitienne n'étant point arrivée encore et Gaston de Foix ayant su probablement négocier et acheter la retraite des Suisses, ceux-ci reprirent le chemin de leurs montagnes.

Les Espagnols s'étaient montrés en même temps que les Suisses. Conduits par don Ramon de Cordona, vice-roi de Naples, ils s'étaient joints aux troupes du pape et s'étaient avancés jusqu'à Bologne, dont ils entreprirent le siège (26 janvier 1512). Gaston de Foix

1. Gaston était fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII.



PORTRAIT DE GASTON DE FOIX.

tomba sur eux comme la foudre et, malgré un temps affreux, à travers des tourbillons de neige, il dégagea la place. Puis, apprenant que Brescia, grâce à la connivence de ses habitants, était retombée au pouvoir des Vénitiens, il se dirigea vers cette ville, sans se laisser arrêter par les chemins rompus, par les rivières débordées, ni par les combats à livrer en route. Le neuvième jour après son départ de Bologne, il paraissait devant Brescia, dont il sommait les habitants de se rendre. La ville était très bien fortifiée et contenait une garnison de 20 000 hommes fort résolus à se défendre. Gaston n'avait avec lui que 12 000 hommes, mais c'étaient des soldats d'élite, remplis d'ardeur et pleins de confiance en leur jeune général.

L'assaut fut ordonné pour neuf heures du matin, le jour suivant. « Il fut décidé que le seigneur de Molard conduirait la première attaque, que le capitaine Hérigoye avec ses gens de pied commencerait à escarmoucher, ensuite le capitaine Jacob d'Empser avec les 2000 lansquenets qu'il commandait et, après lui, Bonnet, Maugiron, le seigneur de Clèves et autres avec leurs gens, montant à 7000 hommes; que le duc, avec les gentilshommes aux ordres du sénéchal de Normandie et la plus grande partie des hommes d'armes, tous à pied, l'armet en tête et la cuirasse sur le dos, marcheraient à côté des 7000 hommes ci-dessus, qu'enfin d'Alègre, avec 300 chevaux, se rendrait à la porte Saint-Jean, la seule qui fût ouverte, toutes les autres étant murées, et sa commission était d'empêcher que personne ne sortît. Chabannes ne put s'y trouver, ayant été la veille blessé à la tête, d'une pierre éclatée par un coup de canon tiré de la ville contre le château.

« Cette ordonnance, agréée de tout le monde, ne le

fut pas entièrement de Bayart; il en dit son avis, auquel tous se rangèrent. Ce fut qu'il estimait que le seigneur de Molard, chargé de la première attaque, pouvait se trouver en tête de l'élite des ennemis et, comme en cette situation il ne faut pas reculer « comme, ajouta-t-il, je suis bien sûr qu'il ne reculera pas, mon avis serait qu'on lui donnât 150 hommes d'armes pour soutenir ses gens de pied. — Vous pensez très juste, lui dit le duc de Nemours; mais quel capitaine voudra s'aller mettre à la merci des arquebuses? — Ce sera moi, reprit Bayart, si vous le trouvez bon, et je réponds que la compagnie que je commande fera tel honneur et service au roi, que vous vous en apercevrez. » Tous se regardèrent les uns les autres, étonnés de la proposition et du danger; cependant Bayart insista et la commission ne lui fut disputée par personne.

« Toutes choses ainsi réglées, le duc de Nemours, sensiblement touché du sort des pauvres habitants qui allaient être saccagés et massacrés, remontra qu'il faudrait encore faire une tentative pour sauver la ville des maux qu'elle allait éprouver et savoir si elle voulait se rendre à composition. Cet avis fut approuvé et on convint qu'avant l'attaque du lendemain on enverrait un trompette pour la sommer; ce qui fut fait. Le trompette commença à sonner dès la porte du château et descendit ainsi jusqu'au rempart, où il trouva le provéditeur[1] Gritti et tous les capitaines, lesquels, sans lui permettre d'entrer dans la ville, reçurent son message qui était de rendre la ville, qu'on les en laisserait sortir la vie sauve, qu'autrement et s'ils soutenaient l'assaut, ils devaient s'attendre à y mourir tous. La réponse fut que la

1. Provéditeur, intendant de la province.




GRAND SEIGNEUR SOUS LOUIS XII.

ville appartenait à la seigneurie de Venise, qu'elle lui demeurait et que tant qu'ils l'auraient en garde, jamais Français n'y mettrait le pied. Les habitants pensaient bien autrement et se seraient volontiers rendus, mais ils ne furent pas consultés. Le trompette remonta au château avec cette réponse. Le duc de Nemours, qui dans l'intervalle avait disposé tout son ordre de bataille, s'écria : « Allons donc, mes amis, mes compagnons, au nom de Dieu et de saint Denis, allons leur montrer ce que nous savons faire. » A l'instant, le bruit des clairons, trompettes et tambours se fit entendre si terrible que les cheveux dressaient à la tête aux plus hardis. Les ennemis l'entendant envoyèrent au corps de bataille plusieurs volées de canon, dont une donna droit dans la troupe du duc de Nemours, sans tuer ni blesser personne.

« La marche commença comme il avait été réglé, par les capitaines Molard et Hérigoye avec leurs gens; aux deux ailes marchait Bayart avec ses hommes d'armes, tous hommes de choix dont la plupart avaient commandé et préféraient à l'honneur de commander encore celui de servir sous lui. Ces troupes abordèrent le premier rempart, derrière lequel étaient les ennemis qui en défendaient l'approche avec leur artillerie et à coups d'arquebuse drus comme la grêle. On combattit de part et d'autre comme des lions, en criant du côté des Français : France, France! Bayart, Bayart! et du côté de la ville Marco, Marco! avec tant de bruit que celui du canon ne s'entendait plus. Le provéditeur Gritti, pour encourager ses gens, leur disait : « Tenons bon, camarades, les Français n'ont que la première pointe; ils seront las tout à l'heure, et si ce Bayart était défait, le cœur manquerait d'abord aux autres. » Cependant

l'attaque devenait toujours plus furieuse des deux côtés; les Français commencèrent à pousser les Vénitiens et les firent un peu reculer. Bayart, s'en apercevant, s'écria : « Courage, compagnons, entrons, ils sont à nous! » et lui-même, le premier, franchit le rempart et fut bientôt suivi de toute sa troupe, au nombre de plus de 1000 qui gagnèrent le premier fort; mais il en coûta du sang aux deux partis, bien moins cependant aux Français qu'aux Vénitiens. Bayart surtout paya cher l'honneur qu'il y acquit : en sautant le rempart, il reçut un si terrible coup de pique dans le haut de la cuisse, que le fer y resta avec le tronçon rompu. La douleur qu'il ressentit fut telle qu'il se crut mort : « Capitaine Molard, dit-il, commande les gens, la ville est gagnée; mais je n'y entrerai pas, je suis blessé à mort. » Le sang sortant à gros bouillons, deux de ses hommes déchirèrent leurs chemises pour l'étancher et l'emportèrent hors de la mêlée le plus doucement qu'ils purent. Le seigneur de Molard, furieux de la perte de son bon ami et voisin et les larmes aux yeux, jura de le venger, ainsi que toute sa troupe et ils fondirent comme des tigres sur les ennemis, renversant tout ce qui se présentait. Le duc de Nemours, apprenant la prise du premier fort, mais que Bayart était blessé à mort, ressentit autant de douleur que si lui-même eût reçu le coup : « Allons, camarades, mes amis, s'écria-t-il, allons venger la mort du plus accompli chevalier qui fut jamais; suivez-moi. »

« A son arrivée, les Vénitiens, déjà repoussés, abandonnèrent le rempart et feignant de rentrer dans la ville, tentèrent de lever le pont, ce qui eût beaucoup retardé les Français; mais ceux-ci les poursuivirent si vivement qu'ils ne leur en laissèrent pas le

loisir et entrèrent pêle-mêle avec eux jusque sur la grande place, où ils trouvèrent toute la cavalerie et l'infanterie rangées en bataille. Alors les lansquenets et les gens de pied français firent des prodiges de valeur. Le capitaine Sormet commença l'attaque qui fut furieuse et où les Français eurent beaucoup à souffrir de la part des femmes de la ville qui, par les fenêtres, les accablaient de pierres, de carreaux, d'eau bouillante et de meubles. Le combat ne dura guère qu'une demi-heure, sans que les Vénitiens fussent totalement défaits. Il en resta sept à huit mille sur la place ; le reste chercha son salut dans la fuite ; mais de rue en rue ils rencontraient des gens de guerre qui ne leur faisaient aucun quartier. Le provéditeur, le comte Avogara, et tous les capitaines, voyant la déroute devenue générale, coururent vers la porte Saint-Jean en criant : Marco ! et firent abaisser le pont, mais furent renfoncés dans la ville par d'Alègre et ses trois cents hommes d'armes qui les chargèrent vivement et les mirent presque tous par terre. On ne vit de longtemps un carnage si terrible et si complet. On estime les morts, tant des gens de guerre que de la ville, au delà de vingt mille hommes et les Français n'en perdirent pas cinquante. On se mit au pillage, mais ce fut un très grand malheur que la richesse du butin pour les Français, car les soldats enrichis quittèrent l'armée par bandes et s'en retournèrent dans leur pays, de sorte qu'elle s'en trouva fort affaiblie, ce qui entraîna bientôt la perte de ce que les Français tenaient en Italie[1]. »

Bayart, grièvement blessé, avait été porté par deux de ses soldats dans une maison de belle apparence ;

1. Le pillage, en enrichissant les soldats, causait de continuelles désertions. Les lansquenets retournaient par troupes en Allemagne,

« c'était le logis d'un riche gentilhomme qui s'était enfui dans un monastère et sa femme était demeurée au logis en la garde de Notre-Seigneur, avec deux belles filles qu'elle avait, lesquelles étaient cachées en un grenier sous du foin. Quand on vint heurter à sa porte, elle vit le bon chevalier qu'on apportait ainsi blessé, lequel fit aussitôt fermer la porte et mit les deux archers à l'huys[1], auxquels il dit : « Gardez sur votre vie que personne n'entre céans si ce ne sont de mes gens; je suis assuré que quand on saura que c'est mon logis, personne ne s'efforcera d'y entrer; et si, pour me secourir, je suis cause que vous perdiez à gagner quelque chose, ne vous souciez : vous ne perdrez rien.

« Les archers firent son commandement, et il fut porté en une fort belle chambre en laquelle la dame du logis le mena elle-même et, se jetant à genoux devant lui, elle parla en cette manière, rapportant son langage en français : « Noble seigneur, je vous présente cette maison et tout ce qui est dedans; car je sais bien qu'elle est vôtre par le devoir de la guerre; mais que votre plaisir soit de nous sauver, moi et deux jeunes filles que j'ai, qui sont prêtes à marier. » Le bon chevalier, qui oncques[2] ne pensa méchanceté, lui répondit : « Madame, je ne sais si je pourrai échapper de la plaie que j'ai, mais tant que je vivrai, à vous ni à vos filles ne sera fait déplaisir, non plus qu'à ma personne. Gardez-les seulement en vos chambres; qu'on ne les voie point. »

« Quand la bonne dame l'ouït si vertueusement

emportant le fruit de leurs larcins et surtout des bestiaux dérobés aux paysans.

1. A la porte.
2. Jamais.



parler, elle fut tout assurée. Après, il la pria qu'elle enseignât quelque bon chirurgien qui pût hâtivement le venir soigner; ce qu'elle fit. Lui, arrivé, visita la plaie qui était large et profonde: toutefois il l'assura qu'il n'y avait nul danger de mort. Au second appareil, le vint voir le chirurgien du duc de Nemours, appelé maître Claude, qui depuis le pansa et en fit très bien son devoir, de sorte qu'en moins d'un mois il fut prêt à monter à cheval. Le bon chevalier guéri demanda à son hôtesse où était son mari; la pauvre dame tout éplorée lui dit : « Sur ma foi, monseigneur, je ne sais s'il est mort ou vif; bien me doute, s'il est en vie, qu'il sera dedans un gros monastère où il a grosse connaissance. — Dame, dit le bon chevalier, faites-le chercher, et je l'enverrai querir en sorte qu'il n'aura point de mal. »

« Elle se fit enquérir où il était et le trouva; puis il fut envoyé querir par le maître d'hôtel du bon chevalier et par deux archers qui l'amenèrent sûrement et, à son arrivée, il eut de son hôte, le bon chevalier, joyeuse chère, lequel lui dit qu'il ne se donnât point de mélancolie et qu'il n'avait logé que de ses amis.

« Environ un mois ou six semaines fut malade le bon chevalier, de sa plaie, sans sortir du lit. Si[1] se voulut lever un jour et marcher parmi la chambre, sans savoir s'il se pourrait soutenir; un peu se trouva faible, mais le grand cœur qu'il avait ne lui donnait pas le loisir d'y longuement songer. Il envoya querir le chirurgien qui le pansait et lui dit : « Mon ami, s'il vous plaît, dites-moi s'il n'y a point de danger de me mettre en chemin; il me semble que je suis guéri ou

1. Pourtant.

peu s'en faut et vous promets ma foi que, à mon jugement, le demeurer dorénavant me pourra plus nuire qu'amender, car je me fâche merveilleusement. »

« Les serviteurs du bon chevalier avaient déjà dit au chirurgien le grand désir qu'il avait d'être à la bataille, car chacun jour il avait nouvelles du camp des Français, comment ils approchaient des Espagnols et l'on espérait de jour en jour la bataille qui, à son grand regret, eût été donnée sans lui. Ce que sachant, le chirurgien lui dit en son langage : « Monseigneur, votre plaie n'est pas encore close, toutefois par dedans elle est toute guérie. Votre barbier vous verra panser encore cette fois et, moyennant que tous les jours, au matin et au soir, il y mette une petite tente[1] et un emplâtre dont je lui baillerai l'oignement[2], il ne vous empirera point et il n'y a nul danger, car le grand mal de la plaie est au-dessus, et ne touchera point à la selle de votre cheval. » Qui eût donné dix mille écus au bon chevalier, il n'eût pas été si aise. Il se délibéra de partir dans deux jours, commandant à ses gens qu'ils missent en ordre tout son cas[3].

« La dame de son logis qui se tenait toujours pour sa prisonnière, ainsi que son mari et ses enfants, eut plusieurs imaginations; considérant en soi que si son hôte la voulait traîter à la rigueur et son mari, il en tirerait 10 ou 12 000 écus, car ils en avaient 2 000 de rente, elle se délibéra de lui faire quelque honnête présent, et elle l'avait connu si homme de bien et de si gentil cœur, que, à son opinion, il s'en contenterait

1. Mèche en charpie.
2. La substance pour oindre l'emplâtre.
3. Équipage.

gracieusement. Le matin du jour où le bon chevalier devait déloger après dîner, son hôtesse, avec un de ses serviteurs portant une petite boîte d'acier, entra dans sa chambre, où elle trouva qu'il se reposait en une chaise après s'être fort promené pour toujours peu à peu essayer sa jambe. Elle se jeta à deux genoux, mais incontinent il la releva et ne voulut jamais souffrir qu'elle dît une parole que d'abord elle ne fût assise auprès de lui.

« Elle commença son propos en cette manière : « Monseigneur, la grâce que Dieu me fit, à la prise de cette ville, de vous adresser en cette maison, ne me fut pas moindre que d'avoir sauvé la vie à mon mari, la mienne et de mes deux filles. Et davantage, depuis que vous y arrivâtes, ne m'a été fait, ni au moindre de mes gens, une seule injure, mais toute courtoisie; et n'ont pris vos gens, des biens qu'ils y ont trouvé, la valeur d'un quatrin[1] sans payer. Monseigneur, je suis assez avertie que mon mari, moi, mes enfants et tous ceux de la maison sommes vos prisonniers, pour en faire et disposer à votre bon plaisir; mais, connaissant la noblesse de votre cœur, je suis venue pour vous supplier très humblement qu'il vous plaise avoir pitié de nous en élargissant votre accoutumée libéralité. Voici un petit présent que nous vous faisons; il vous plaira de le prendre en gré. » Alors elle prit la boîte que le serviteur tenait et l'ouvrit devant le bon chevalier, qui la vit pleine de beaux ducats. Le gentil seigneur, qui oncques de sa vie ne fit cas d'argent, se prit à rire et dit : « Madame, combien de ducats y a-t-il en cette boîte? » La pauvre femme eut peur, qu'il ne fût courroucé d'en voir si

1. Quatrin (en italien *quattrino*), 4e partie du denier.

peu et lui dit : « Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq cents ducats; mais si vous n'êtes content, nous vous en trouverons plus largement. » Alors il dit : « Par ma foi, madame, quand vous me donneriez 100000 écus, vous ne m'auriez pas fait tant de bien que par la bonne chère que j'ai eue céans et la bonne visitation que vous m'avez faite; en quelque lieu que je me trouve, vous aurez, tant que Dieu me donnera vie, un gentil homme à votre commandement. De vos ducats, je n'en veux point et vous remercie; reprenez-les; toute ma vie, j'ai toujours plus aimé beaucoup les gens que les écus. »

« La bonne dame fut bien étonnée de se voir éconduite. « Monseigneur, dit-elle, je me sentirais à jamais la plus malheureuse personne du monde si vous n'emportiez si petit présent que je vous fais. » Quand le chevalier la vit si ferme, il lui dit : « Bien donc, madame, je le prends pour l'amour de vous; mais allez-moi querir vos deux filles, car je leur veux dire adieu. »

« La pauvre femme qui croyait être en paradis de ce que son présent avait enfin été accepté, alla querir ses filles, lesquelles étaient fort belles, bonnes et bien enseignées, et avaient beaucoup donné de passe-temps au bon chevalier durant sa maladie parce qu'elles savaient fort bien chanter, jouer du luth et de l'épinette et fort bien besogner à l'aiguille. Elles furent amenées devant le bon chevalier qui, pendant qu'elles s'accoutraient, avait fait mettre les ducats en trois parties, en deux à chacune mille ducats et à l'autre cinq cents. Elles arrivées, se vont jeter à genoux, mais furent incontinent relevées, et la plus aînée des deux commença à dire : « Monseigneur, ces deux pauvres filles à qui vous avez fait tant d'honneur que



LES JEUNES FILLES DE BRESCIA.

de les si bien garder, viennent prendre congé de vous, en remerciant humblement votre seigneurie de la grâce qu'elles ont reçue dont à jamais, n'ayant point d'autre puissance, elles seront tenues à prier Dieu pour vous. » Le bon chevalier, quasi larmoyant de voir tant de douceur et d'humilité en ces deux belles filles, répondit : « Mesdemoiselles, vous faites ce que je devrais faire ; c'est de vous remercier de la bonne compagnie que vous m'avez faite et dont je me sens tenu et obligé. Vous savez que gens de guerre ne sont pas volontiers chargés de belles besognes pour présenter aux dames ; de ma part, il me déplaît fort que je n'en suis nullement bien garni pour vous en faire présent comme je suis tenu. Voici votre dame de mère qui m'a donné 2500 ducats que vous voyez sur cette table. Je vous en donne à chacune mille pour aider à vous marier ; et, pour ma récompense, vous prierez, s'il vous plaît, Dieu pour moi. » Il leur mit les ducats en leurs tabliers, qu'elles voulussent ou non ; puis s'adressant à son hôtesse, il lui dit : « Madame, je prendrai ces 500 ducats à mon profit pour les départir aux pauvres religions de dames[1] qui ont été pillées et vous en donne la charge, car mieux vous entendez où sera la nécessité que toute autre, et sur cela je prends congé de vous. » Puis leur toucha à toutes en la main, à la mode d'Italie, et elles se mirent à genoux, pleurant si fort qu'il semblait qu'on les voulût mener à la mort. Après elles se retirèrent en leurs chambres et il fut temps de dîner.

« Après le dîner, le bon chevalier demanda ses chevaux ; il lui tardait fort de partir, ayant belle peur que la bataille ne se donnât sans lui. Comme il sortait

1. Couvents.

de sa chambre pour monter à cheval, les deux belles filles du logis descendirent et lui firent chacune un présent qu'elles avaient ouvré durant sa maladie : l'un était deux jolis et mignons bracelets, faits de beaux cheveux de fil d'or et d'argent, tant proprement que merveille ; l'autre était une bourse sur satin cramoisi, ouvrée moult subtilement.

« Grandement il les remercia, disant que le présent venait de si bonne main qu'il l'estimait dix mille écus ; et pour plus les honorer, il se fit mettre les bracelets au bras et mit la bourse en sa manche, les assurant que, tant qu'ils dureraient, il les porterait pour l'amour d'elles. »

En quittant Brescia, Bayart alla retrouver l'armée du duc de Nemours non loin des murs de Ravenne. Depuis trois ou quatre semaines, elle y campait, séparée par quelques milles de l'armée espagnole. De part et d'autre on s'en était tenu jusqu'alors aux escarmouches, mais un engagement général était inévitable.

# X

## BATAILLE DE RAVENNE. MORT DE GASTON DE FOIX

Les succès des Français devant Bologne et devant Brescia n'avaient fait que resserrer les liens de la coalition. Le roi d'Angleterre venait d'obtenir de son parlement des subsides pour entrer en campagne et l'attitude des Suisses restait inquiétante. Louis XII, menacé d'être attaqué sur son territoire, désirait la paix avec le saint-siège, mais il sentait bien que, l'armée espagnole étant intacte, le pape ne consentirait à traiter qu'après une défaite. Il expédia donc des renforts en Italie et pressa son neveu d'engager la bataille pour anéantir les forces de Jules II.

Gaston de Foix ne demandait pas mieux que d'agir vivement. Le 9 avril, un assaut terrible fut donné à Ravenne et repoussé. Cette attaque ayant échoué, on décida la bataille pour le surlendemain, qui était le jour de Pâques (11 avril 1512).

Dès le matin de cette grande journée, le duc de Nemours, armé de toutes pièces et couvert d'un « magnifique ajustement » aux armes de Foix et de Navarre, étant sorti de chez lui, remarqua que le soleil se levait rouge comme du sang. Il le fit observer à ceux qui l'accompagnaient, parmi lesquels se trouvait un gentilhomme très familier avec lui, nom-

mé Hautbourdin, « homme à bons mots, » qui lui dit : « Savez-vous, monseigneur, quel signe c'est là? C'est qu'il mourra aujourd'hui quelque grand prince ou capitaine. Il faut que ce soit vous ou le vice-roi de Naples. » Le duc rit de ce propos et s'avança pour voir défiler son armée, qui faisait grande diligence.

Comme il s'entretenait avec Bayart et quelques seigneurs qui étaient venus le trouver, il aperçut, non loin d'eux, une troupe de 20 ou 30 gentilshommes espagnols, parmi lesquels était le général de la cavalerie, don Pedro de Paz. Bayart s'avança à quelques pas, salua les Espagnols et leur dit : « Messeigneurs, vous vous promenez comme nous en attendant que la partie commence; je vous prie qu'il ne soit point tiré d'arquebusades de votre côté, et je vous promets qu'il n'en sera point tiré du nôtre. » Ce fut accordé. Ensuite don Pedro de Paz pria Bayart de se nommer, et celui-ci l'ayant fait, le général espagnol, instruit de la gloire que le chevalier avait acquise dans le royaume de Naples, lui dit de fort bonne grâce : « Seigneur de Bayart, encore que votre arrivée au camp des Français ne soit pas pour nous un sujet de joie, et qu'au contraire nous l'estimions renforcé autant que de 2000 hommes, je n'en suis pas moins ravi de vous voir et plût à Dieu qu'il y eût une bonne paix entre nos rois : je vous ferais connaître l'estime que je fais de vous, et combien je voudrais être de vos amis. » Après quoi don Pedro demanda qui était ce seigneur si magnifiquement armé, à qui tout le monde témoignait tant de respect. « C'est, répondit Bayart, notre général, le duc de Nemours, frère de votre reine[1]. » — Aussitôt tous les Espa-

1. Ferdinand le Catholique, veuf d'Isabelle de Castille, avait épousé en 1505 Germaine de Foix, sœur de Gaston.

gnols s'avancèrent vers le duc, mirent pied à terre et lui présentèrent leurs hommages, « l'assurant que, sauf le service du roi leur maître, ils feraient toute leur vie profession d'être ses serviteurs. » Le duc reçut ces compliments avec beaucoup de courtoisie, puis on se sépara, et chacun alla à son devoir.

La bataille débuta par une épouvantable canonnade qui dura trois heures sans interruption. L'infanterie espagnole s'était préservée des projectiles en se couchant à plat ventre, mais la cavalerie était abîmée; « on voyait incessamment voler têtes et bras, rouler à terre hommes et chevaux. » Les gens de pied du duc de Nemours mettaient un certain point d'honneur à rester exposés au feu et à ne pas imiter la prudente manœuvre des Espagnols. Ils perdirent nombre d'hommes et leurs meilleurs capitaines. Enfin, lassés d'être ainsi décimés sans combattre, ils coururent à l'ennemi, appuyés par les gens d'armes français. Gaston fut le premier qui rompit sa lance; il perça de part en part un cavalier italien. La mêlée fut courte, mais terrible; le choc impétueux de la cavalerie française culbuta l'ennemi. Pendant ce temps, l'infanterie était repoussée par les Espagnols avec grand carnage, mais elle revint héroïquement à la charge. « Depuis que Dieu créa ciel et terre, dit le Loyal Serviteur, ne fut vu un plus cruel ni plus dur combat que celui que Français et Espagnols se livrèrent. Ils se reposaient les uns devant les autres pour reprendre leur haleine, puis ils recommençaient de plus belle criant : France et Espagne! le plus impérieusement du monde. » L'infanterie espagnole fut enfin entamée, rompue, dispersée et, en grande partie, massacrée.

Comme la journée finissait, Bayart se trouva aux

côtés du duc de Nemours. « Monseigneur, êtes-vous blessé, lui dit-il, en remarquant que le duc était couvert de sang. — Non, répondit Gaston, mais j'en ai blessé bien d'autres. — Or, Dieu soit loué, dit Bayart, vous avez gagné la bataille et demeurez aujourd'hui le plus honoré prince du monde. Mais ne marchez plus en avant; rassemblez vos hommes d'armes en ce lieu. Qu'on ne se mette point au pillage encore, car il n'est pas temps. Le capitaine Louis d'Ars et moi allons après les fuyards; mais, pour homme vivant, ne départez pas d'ici que le capitaine Louis d'Ars ou moi nous vous venions querir. » Le duc le promit, mais, apercevant bientôt des soldats qui fuyaient devant les Espagnols, il crut son infanterie en déroute et, suivi seulement de quelques gentilshommes, il s'élança en avant pour la rallier.

Le chemin sur lequel il s'engageait était une chaussée étroite bordée d'un côté par le canal, de l'autre par un fossé profond. Les Espagnols, le voyant si peu accompagné, déchargèrent contre lui quelques arquebuses, puis fondirent sur la vaillante petite troupe. Les Français, sur cette route étroite, ne pouvaient ni faire manœuvrer leurs chevaux, ni se défendre. En un instant, ils furent entourés, tués ou jetés dans le canal. Le cheval de Gaston de Foix avait eu les jarrets coupés et s'était abattu; mais lui, se relevant, combattit à pied, l'épée au poing, comme « Roland à Roncevaux ». — « Ne le tuez pas, c'est notre général, c'est le frère de votre reine, » criait Lautrec aux Espagnols. Gaston ne demandait pas merci : il frappa, tant que son bras put frapper; enfin il tomba, percé de vingt coups de pique et d'épée; « et avec lui, dit un historien du temps, périt toute la vigueur de l'armée française. »

Comme épouvantés du massacre qu'ils venaient d'accomplir et craignant un retour offensif des Français dès que la mort de leur chef aimé leur serait connue, les Espagnols se sauvèrent le long de la chaussée. Ils y rencontrèrent Bayart, revenant de la poursuite des fuyards avec une poignée d'hommes harassés de fatigue, et qui néanmoins, se disposa à les charger. Un des chefs espagnols s'avança hors des rangs. « Que voulez-vous faire, seigneur, dit-il à Bayart, vous n'êtes pas assez nombreux pour nous combattre? Vous avez gagné la bataille; que l'honneur vous en suffise. Laissez-nous aller la vie sauve, puisque, par la volonté de Dieu, nous sommes échappés. » Bayart y consentit et passa au milieu des ennemis qui écartèrent leurs rangs afin qu'il pût continuer sa route. « Las ! il ne savait pas que le bon duc de Nemours fût mort, ni que ce fussent là ceux qui l'avaient tué. Il fût mort de dix mille morts plutôt que de ne pas le venger, s'il l'eût su. »

La journée de Ravenne aurait eu de grandes conséquences si le duc de Nemours avait survécu. « Plût à Dieu que j'eusse perdu l'Italie, s'écria Louis XII en apprenant la mort de son neveu, et que Gaston et les autres qui sont morts à Ravenne vécussent encore! » Cette douleur n'était que trop justifiée. Une affection presque paternelle attachait l'oncle à un neveu doué de tant de nobles qualités, et le roi avait placé en ce jeune et vaillant capitaine l'espoir, le salut de la France menacée.

Chabannes la Palisse prit le commandement de l'armée. Malgré sa grande intrépidité, il ne remplaçait que bien imparfaitement son prédécesseur. Au lieu de marcher sur Rome, après la prise de Ravenne, il revint dans le Milanais, où les Suisses se

préparaient à descendre et allaient, aidés par les Vénitiens et les troupes du pape, remettre sur le trône Maximilien Sforza, fils de Ludovic le More.

L'armée française était bien fatiguée et bien diminuée. Après avoir disputé quelques passages aux Suisses, elle se retira dans Pavie, où elle espérait se maintenir. Mais les soldats des cantons y entrèrent et un furieux combat se livra dans les rues de la ville. Bayart s'y surpassa; il eut deux chevaux tués sous lui. Sa vaillance ne put empêcher que la retraite devînt nécessaire. Elle se fit en assez bon ordre, grâce à un pont de bateaux que le chevalier avait fait construire, pensant bien qu'en cas de retraite le pont de pierres serait occupé par l'ennemi : cette sage précaution sauva les débris de l'armée. Bayart assistait au défilé de ses troupes sur le pont, lorsqu'il reçut dans l'épaule un coup de fauconneau[1] tiré de la ville. On le crut mort, on l'emporta et, comme il ne se trouvait pas là de chirurgien, ses gens le pansèrent avec de la mousse d'arbre et des morceaux de leurs chemises qu'ils déchirèrent. Enfin on réussit à arrêter le sang, et le bon chevalier put suivre la triste marche de l'armée qui, se retirant de place en place, gagna le Piémont, puis repassa les Alpes. Moins de trois mois après la victoire de Ravenne, l'Italie avait encore une fois échappé à la domination française.

Bayart, blessé, fut transporté en Dauphiné chez son oncle, l'évêque de Grenoble, qui l'avait fait admettre au nombre des pages du duc de Savoie et qu'il n'avait pas vu depuis lors. Malgré les soins les plus éclairés et les plus affectueux, il devint fort malade ; on trembla pour sa vie. Quant à lui, son regret

1. Sorte de petit canon.

n'était pas de mourir, mais de mourir dans un lit. « Hélas, mon Dieu, disait-il, si c'était votre volonté de me retirer à vous, que ne m'avez-vous fait la grâce de permettre que je mourusse aux pieds de cet incomparable duc de Nemours, avec mes braves compagnons? Pourquoi ne l'avez-vous pas permis quand je fus blessé si grièvement à l'assaut de Brescia? J'aurais accepté la mort avec joie à l'exemple de tous mes ancêtres, qui sont morts sur le champ de bataille. N'ai-je échappé à tant de dangers que pour venir ici mourir dans un lit, comme une femme? Cependant, mon Dieu, que votre volonté soit accomplie. J'espère que vous me pardonnerez mes fautes et que vous accepterez le sacrifice de ma vie en expiation. »

Le vaillant chevalier devait être exaucé; il se rétablit et, pendant les deux mois de convalescence qu'il passa à Grenoble, il reçut de toute la province, accourue pour le saluer, mille témoignages d'estime et d'admiration.

## XI

### BAYART EN NAVARRE

Louis XII allait avoir à défendre son propre royaume, car la guerre devait bientôt éclater sur trois vastes champs de bataille. Les Espagnols, s'autorisant des droits de leur reine Germaine de Foix, sœur et héritière de Gaston de Foix, sur le royaume de Navarre, occupaient la partie espagnole de cette province, et de là menaçaient la Gascogne ; le roi d'Angleterre se préparait à débarquer près de Calais et les Suisses envahissaient la Bourgogne. Bayart rejoignit tout d'abord en Guyenne l'armée que le roi y formait sous les ordres de Chabannes et du duc de Longueville, et marcha contre Ferdinand.

Cette entreprise ne fut pas heureuse. Après avoir guerroyé sans succès pendant plusieurs mois en Navarre, l'armée française fut obligée de battre en retraite. Chemin faisant elle s'empara de plusieurs petites forteresses et vint mettre le siège devant Pampelune. A quatre lieues de cette ville était un château dont la prise avait une certaine importance, parce qu'il pouvait contenir une garnison assez forte pour secourir Pampelune ou tout au moins pour inquiéter les assiégeants. Bayart fut chargé de s'assurer de cette place. Il prit avec lui les hommes de deux com-

pagnies, quelques aventuriers et 800 lansquenets, et alla en plein jour droit au château, qu'il somma de se rendre. La garnison était composée de bons et fiers soldats; ils répondirent qu'ils étaient là par ordre du roi Ferdinand leur maître et qu'ils garderaient jusqu'à la mort le poste qui leur avait été confié. Aussitôt Bayart fit dresser ses canons et battre la place en brèche, sans relâche. Au bout d'une heure, la brèche était ouverte, mais de très difficile accès, à cause de la profondeur des fossés. Cependant on sonna l'assaut et il fut ordonné aux lansquenets de marcher en avant et de faire leur devoir. Au lieu de s'ébranler, ces mercenaires allemands envoyèrent leur interprète à Bayart pour lui dire que, suivant leur traité, ils devaient avoir double paye quand une place était prise d'assaut. Bayart répondit qu'il accédait à cette réclamation et qu'ils eussent à marcher. Les lansquenets restèrent immobiles, l'arme au bras, entendant sans doute recevoir d'avance la solde supplémentaire. Seuls les aventuriers coururent à la brèche. Par trois fois ils tentèrent de pénétrer dans la place; ils furent repoussés. Bayart fit sonner la retraite et recommencer le feu de l'artillerie. Cette manœuvre avait pour but de donner le change à l'ennemi en lui faisant croire que les Français ne songeaient qu'à agrandir la brèche pour tenter un nouvel assaut. Et tandis que toute l'attention des Espagnols était attirée sur ce point, Bayart appela un de ses meilleurs lieutenants, nommé la Vergne : « Compagnon, lui dit-il, vous voyez cette grosse tour qui fait l'encognure du château par derrière? Il faut que vous preniez avec vous 30 ou 40 braves soldats et, pendant que je vais occuper les ennemis à la brèche, vous conduirez vos hommes munis d'échelles pour entrer dans la tour.

Je suis sûr que vous n'y trouverez personne et vous saurez ce qui vous restera à faire. »

La Vergne était un hardi soldat ; il exécuta à merveille les ordres qu'il venait de recevoir, et les assiégés furent étrangement surpris d'entendre crier derrière eux : France ! France ! Navarre ! Navarre ! alors qu'ils avaient déjà fort à faire pour repousser l'assaut que Bayart donnait en ce moment. Grâce à cette habile diversion, les Français entrèrent dans la place, qui selon les tristes coutumes militaires de cette époque, fut pillée et saccagée.

Comme Bayart se disposait à retourner au camp établi sous Pampelune, les lansquenets, qui n'avaient pris aucune part à l'action, eurent l'impudence de réclamer la double paye promise. « Dites à vos coquins de lansquenets, répondit Bayart à leur interprète, que je leur ferai donner plutôt à chacun un licou pour les pendre. Les lâches n'ont pas voulu marcher à la brèche ; j'aurai soin d'en instruire leur commandant et le seigneur de Chabannes pour les faire congédier. »

Les Allemands murmurèrent lorsqu'on leur communiqua cette énergique réponse et firent mine de se révolter. Bayart, très résolu à exterminer tous ceux qui ne rentreraient pas dans le devoir, fit sonner à l'étendard pour assembler autour de lui ses aventuriers et ses gens d'armes. Devant une telle attitude, les lansquenets hésitèrent et prirent enfin le sage parti de se taire. Mais on eut bientôt la preuve que leur mécontentement n'était pas complètement calmé. En effet, le lendemain du retour de Bayart au camp français, et alors qu'il offrait à souper au seigneur de Chabannes et à plusieurs officiers, on vint l'avertir qu'il y avait là un lansquenet ivre



LOUIS XII.

qui le cherchait pour le tuer. Le chevalier sortit de table en riant, mit l'épée à la main, et s'adressant au lansquenet : « Eh bien, camarade, tu cherches le capitaine Bayart pour le tuer. Le voilà. Défends-toi. » L'ivrogne eut une terrible peur et répondit tout tremblant en baragouinant le français : « Ce n'est pas moi seul qui veux le tuer, ce sont tous les lansquenets ensemble. — Miséricorde, s'écria Bayart, tous les lansquenets! Quartier, mon camarade; je ne me sens pas capable de me battre contre six ou sept mille hommes. »

Les assistants riaient fort de l'aventure. Pour les divertir, Bayart fit entrer le lansquenet dans la salle du repas et lui versa de fréquentes et copieuses rasades. Le soldat, gris et enchanté, jura que le vin était trop bon pour que le chevalier ne fût pas honnête homme, qu'il le servirait et le défendrait contre tous les lansquenets du monde. Cette scène plaisante termina une aventure qui, au début, sans l'énergie et le sang-froid de Bayart, aurait pu avoir de sanglantes conséquences.

Pampelune fut battue en brèche; on tenta un assaut, mais sans succès, et les Français durent se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. Les suites de la campagne furent désastreuses. En entrant en Navarre quelques mois auparavant, les troupes de Chabannes avaient ravagé les récoltes, éparpillé le blé des greniers et brisé les meules des moulins. Ces actes barbares, cette coupable imprévoyance, devaient leur coûter cher : les soldats manquèrent de tout pendant leur retraite et grand nombre d'entre eux moururent de faim. Les troupes étaient nu-pieds, à peine vêtues, sans cesse harcelées par l'ennemi.

Bayart, toujours à l'arrière-garde, repoussait ces attaques et souvent les Espagnols eurent à se repentir de leur hardiesse. C'est grâce à lui que les Français purent regagner Bayonne et que cette triste retraite ne fut pas absolument un désastre.

Le roi d'Espagne garda la haute Navarre et signa une trêve d'un an avec la France.

Cette paix momentanée rendait l'armée disponible et Louis XII allait s'en servir pour reprendre ses projets sur le Milanais.

Un grand évènement venait de s'accomplir en Italie. Le pape Jules II était mort (21 février 1513). Le roi espérait trouver en son successeur, Léon X, un adversaire moins acharné; puis il savait que les Vénitiens étaient mécontents de leurs alliés et que le peuple milanais, écrasé de contributions par le duc Maximilien, regrettait les Français.

Ces circonstances lui parurent favorables; il fit passer les Alpes à une armée commandée par la Trémoille et par le maréchal Trivulce. Sept ou huit mille Suisses, accourus de Milan, ne purent arrêter la marche des Français et se replièrent sur Novare. Maximilien Sforza n'eût bientôt plus d'autre asile que le camp des Suisses. Partout la révolte éclatait autour de lui, non par haine de sa personne, mais par exécration pour l'arrogance avide et brutale de ses protecteurs, les Suisses et les Espagnols.

La Trémoille et Trivulce s'étaient portés sur Novare. Les remparts furent battus en brèche et on allait donner l'assaut, lorsqu'on apprit qu'un corps de Suisses s'avançait pour entrer dans la place. Les généraux décidèrent qu'il fallait se retirer à trois milles de là et s'y tenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée des renforts de France; mais, au matin, un

peu avant le jour, les Suisses attaquèrent à l'improviste le camp français; ils pénétrèrent jusqu'à l'artillerie, s'en emparèrent et la tournèrent contre leurs ennemis. L'infanterie française et gasconne lâcha pied; les gens d'armes, peu à leur aise sur un terrain marécageux, coupé par des canaux, se mirent en plein désarroi.

Un corps de trois cents lances, rallié par Robert de la Mark, duc de Bouillon, chargea héroïquement. Ce seigneur, informé que ses deux fils qui commandaient les lansquenets étaient enveloppés et décimés par l'ennemi, se jeta en désespéré sur les Suisses, pénétra, à travers leurs rangs, jusqu'à un fossé où ses enfants étaient couchés parmi les morts. Il en mit un en travers devant lui sur son cheval; son écuyer se chargea de l'autre, et ils les ramenèrent ainsi au camp, criblés de blessures, mais respirant encore. Leur père eut le bonheur de les voir revenir à la vie.

Mais cet effort partiel ne pouvait pas rétablir le combat : la déroute était complète[1]. La Trémoille et Trivulce, la rage dans le cœur, furent obligés de suivre les fuyards et de battre en retraite, d'abord sur Verceil, ville du Piémont, puis en France même. Louis XII ne possédait plus rien au delà des Alpes. L'Italie était définitivement perdue pour lui.

1. Les chroniqueurs rapportent un trait singulier de la bataille de Novare. La veille du jour où elle se donna, tous les chiens qui étaient dans l'armée française, après avoir hurlé longuement, passèrent tout à coup en bande dans le camp des Suisses, comme s'ils avaient pressenti qu'ils étaient près de changer de maîtres.

# XII

## BAYART EN ARTOIS

Tandis que ces évènements s'accomplissaient en Italie, le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne menaçaient le nord de la France.

Dès 1512, les hostilités avaient commencé sur mer entre les marines anglaise et française.

Les deux escadres se rencontrèrent à la hauteur des îles d'Ouessant. Un brave Breton, l'amiral Hervé de Primoguet, monté sur le vaisseau *Belle Cordelière*, qu'Anne de Bretagne avait fait construire, commandait la flotte française. Avec audace, il engagea le combat contre un ennemi bien supérieur en nombre.

Il fut entouré par dix vaisseaux.

Il fallait se rendre ou mourir. Transporté d'un désespoir sublime, Primoguet se dirigea vers le vaisseau amiral des Anglais, s'y accrocha avec des grappins d'abordage et mit le feu aux deux navires à la fois; une double explosion couvrit la mer de morts et de débris. La flotte anglaise, reprit bien vite le large, et le reste de l'escadre française put regagner la rade de Brest.

Mais les combats maritimes n'avaient alors qu'une importance secondaire; c'était sur terre que les



HENRI VIII.

grandes questions allaient se décider et, malheureusement, la France devait sortir meurtrie de cette guerre faite sur son propre territoire.

Louis XII avait envoyé dans le nord un nombre assez considérable de troupes, placées sous les ordres du sire de Piennes, gouverneur de la Picardie, et commandées par les plus vaillants capitaines du royaume, au nombre desquels se trouvait Bayart.

Une armée anglaise partie de Calais vint bloquer, au mois de juin 1513, la place de Thérouanne, en Artois. Le roi d'Angleterre, retenu à Calais par des fêtes et des tournois, rejoignit ses troupes quelques semaines plus tard et manqua d'être fait prisonnier par Bayart qui le rencontra sur la route, non loin de Tournehem. Henri VIII avait avec lui près de 12 000 hommes de pied, mais pas un homme à cheval; Bayart commandait un détachement de 1200 hommes d'armes, tous bien délibérés et disposés, si leur capitaine leur en donnait l'ordre, à s'emparer du roi d'Angleterre. Henri VIII, voyant cela, mit pied à terre et se fit environner par ses lansquenets. Bayart, voulant absolument attaquer avec ses gens d'armes, disait au seigneur de Piennes : « Chargeons-les; si nous les rompons, nous aurons leur roi; s'ils nous repoussent, nos chevaux nous tireront de leurs mains sans grande perte. » Piennes répondit : « Faites ce que vous voudrez, mais ce sera sans mon consentement. J'ai ordre du roi de ne rien hasarder, mais de garder seulement le pays. »

Bayart se soumit et on perdit ainsi l'occasion de terminer la guerre par une glorieuse capture.

Henri VIII rejoignit donc tranquillement, devant Thérouanne, l'armée qui était forte de 40 000 hommes

depuis que Maximilien avait amené son contingent d'Allemands et de troupes des Pays-Bas.

La garnison de la place se défendait avec vigueur, mais elle commençait à souffrir du manque de vivres. Louis XII, qui s'était avancé, quoique malade, jusqu'à Amiens, pressait ses généraux, campés à Blangi, de ravitailler la ville, à quelque prix que ce fût. La chose était difficile, à cause du nombre des troupes qui investissaient la place. Cependant il fut résolu que la cavalerie ferait une fausse attaque du côté de Guinegate pour y attirer l'attention des Anglais, tandis que 800 estradiots[1] au service de la France fondraient sur les lignes ennemies, les traverseraient au galop, gagneraient les fossés de la place et y jetteraient les provisions et les munitions attachées au cou de leurs chevaux. L'excellente cavalerie albanaise s'acquitta heureusement de sa mission, et il semblait que ce hardi coup de main dût pleinement réussir.

Les hommes d'armes français, après avoir escarmouché contre les troupes d'Henri VIII et de Maximilien, commençaient à battre en retraite un peu trop négligemment, lorsqu'ils aperçurent, au haut de la colline de Guinegate, un corps d'infanterie et d'artillerie anglaises qui se préparait à leur barrer le passage. A l'apparition imprévue de ce danger redoutable, ils furent saisis de panique et mirent leurs chevaux au galop pour regagner le camp. Cette retraite précipitée se changea bientôt en déroute. En vain le duc de Longueville, Chabannes, Bayart, cherchaient-ils à rallier les fuyards. « Tournez, hommes d'armes, tournez, leur criaient-ils, ce n'est qu'une

1. On appelait *estradiots* la cavalerie légère, composée en général d'Albanais. Le mot *estradiote* désignait également le sabre ou cimeterre dont ces cavaliers étaient armés.

fausse alarme. » — On ne les écoutait plus, tout fuyait à bride abattue; c'était un pèle-mêle, un désordre indescriptibles, et les plus braves se trouvaient enveloppés, entraînés dans cette course folle qui ne s'arrêta qu'au camp.

Les historiens ont donné à cette triste aventure le nom « de journée des Éperons », parce que les éperons y servirent plus que l'épée.

« Bayart, forcé de se retirer comme les autres et à son grand regret, faisait souvent volte-face avec une quinzaine d'hommes de sa compagnie et repoussait les ennemis. Il trouva un petit pont sur un courant d'eau très profond qui traversait la plaine, et ce pont était si étroit qu'il n'y pouvait passer que deux hommes de front. « Mes amis, s'écria-t-il, arrêtons-nous ici et gardons ce pont, je vous promets que d'une heure les ennemis ne le gagneront sur nous. » Il envoya en toute diligence un homme de sa troupe vers Chabannes lui donner avis du poste où il était et qui arrêterait les ennemis assez de temps pour qu'il lui amenât du secours, et que dans le désordre où ils étaient, ils seraient aisés à défaire.

« Les Bourguignons et ceux du Hainaut y furent bientôt et, surpris de se voir arrêter par si peu d'hommes, les chargèrent de toutes leurs forces; mais Bayart fit des prodiges à son ordinaire et semblait devoir donner aux Français le temps de se rallier et de venir à lui; malheureusement une troupe de deux cents chevaux gagnèrent le dessous du courant et le passèrent auprès d'un moulin. Alors, se voyant enfermé devant et derrière, sans moyen d'échapper, il dit à ses camarades : « Rendons-nous, voici de trop grandes forces et nous sommes trop peu; ils sont au moins dix contre un et toute notre prouesse ne nous

servirait de rien, car nos chevaux sont rendus de lassitude; nos gens sont trop loin pour nous secourir, et si ces archers nous gagnent, ils nous mettront en pièces. » Son avis fut suivi et chacun se rendit aux plus apparents de la troupe ennemie. Bayart, que la présence d'esprit n'abandonnait jamais, aperçut un officier bien équipé qui s'était retiré sous des arbres pour se reposer et se rafraîchir; il s'était désarmé et son épée était à côté de lui. Notre chevalier courut à lui à pointe de cheval et, lui portant son épée à la gorge, lui dit: « Rends-toi, homme d'armes, ou je te tue. » Le chevalier, bien étonné d'être pris au dépourvu, n'avait pas envie de mourir là; il se rendit en disant : « Puisque je suis sans défense, je vous remets mon épée et ma personne; mais apprenez-moi à qui je me suis rendu. — Au capitaine Bayart, répondit le chevalier, qui est lui-même votre prisonnier, et voilà mon épée. »

« Le gentilhomme ne comprenait encore rien à l'aventure, mais Bayart le mit au fait et fit sa condition que, s'il arrivait que les Anglais voulussent le tuer, il lui rendît ses armes. L'officier s'y engagea et lui tint parole, car ils eurent à se défendre des coureurs qui tuaient les prisonniers quand ils ne trouvaient pas de butin à faire.

« Enfin ils arrivèrent au camp du roi d'Angleterre, où l'officier logea son prisonnier dans sa tente et le traita en homme qui honorait la vertu même dans son ennemi. Cela dura quatre ou cinq jours, au bout desquels Bayart lui dit un matin, d'un air fort sérieux : « Mon gentilhomme, je commence à m'ennuyer d'être ici sans rien faire; vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez me faire conduire au camp du roi mon maître. — Comment, dit le Bourgui-

gnon, hé! vous n'avez pas encore parlé de votre rançon. — Ni vous de la vôtre, reprit Bayart, n'êtes-vous pas mon prisonnier? n'ai-je pas été le maître de vous tuer? et si je me suis rendu à vous, ai-je eu d'autre raison que de sauver ma vie? J'ai votre parole et vous me la tiendrez, sinon, tôt ou tard, je vous combattrai. »

« Le gentilhomme, plus étonné qu'auparavant, ne savait que lui répondre; il le connaissait trop bien par son nom pour vouloir avoir affaire à lui; cependant il se remit et lui dit : « Mon capitaine, je ne veux que ce qui sera trouvé juste par ceux à qui nous nous en rapporterons. »

« L'empereur, ayant appris que Bayart était dans le camp et témoin de la joie que sa prise causait à tout le monde, comme si c'eût été le gain d'une bataille, l'envoya querir et le reçut avec des bontés et des caresses extraordinaires. « Capitaine Bayart, mon ami, lui dit-il, j'ai très grande joie de vous voir; plût à Dieu que j'eusse beaucoup d'hommes tels que vous! il me semble qu'avant qu'il fût guère de temps je me saurais bien venger des bons tours que le roi votre maître m'a faits par le passé. Mais, ajouta-t-il, il me semble que nous nous sommes vus quelque part à la guerre ensemble et que j'avais ouï dire que Bayart ne fuyait point. — Sire, répondit le chevalier, si j'eusse fui, je ne serais pas ici. » Ensuite il rendit compte à l'empereur des occasions où il avait eu l'honneur de se trouver avec lui. En ce moment arriva le roi d'Angleterre à qui l'empereur fit connaître Bayart et qui lui fit aussi l'accueil le plus gracieux, ensuite badina sur la retraite précipitée des Français et dit qu'il n'avait jamais vu si bien courir. L'empereur en fit aussi quelques railleries; mais

Bayart les interrompit en disant que les hommes d'armes de France n'étaient point à blâmer, parce qu'ils avaient ordre exprès de ne pas combattre. « Ils n'avaient, ajouta-t-il, ni gens de pied, ni artillerie, et il était indubitable que Vos Majestés avaient amené là toutes leurs forces, comme en effet il est arrivé, et elles savent que la noblesse française jouit d'une réputation faite, non pas cependant que je me mette du nombre. — Vous, reprit le roi d'Angleterre, si tous les gentilshommes français étaient vos pareils, je crois que le siège que j'ai mis devant Thérouanne serait bientôt levé; mais enfin vous êtes notre prisonnier. — Sauf le respect que je dois à Vos Majestés, dit Bayart, je ne puis convenir d'être prisonnier et je les supplie d'en être les juges. » Et tout de suite, en présence du gentilhomme, il raconta le fait, exactement comme nous l'avons rapporté, à quoi l'officier ne put rien opposer. Les deux princes se regardèrent comme pour se consulter et l'empereur prononça que Bayart n'était point prisonnier et que le Bourguignon serait plutôt le sien, mais que, toutes choses considérées, ils demeuraient quittes l'un envers l'autre et que le chevalier aurait la liberté de s'en retourner quand le roi d'Angleterre le lui permettrait. Ce prince fut obligé de ratifier le jugement; mais il exigea que Bayart demeurât sur sa parole six semaines sans porter les armes, et il lui donna dans cet intervalle la liberté d'aller se promener dans toutes les villes de Flandre. Le chevalier, un genou en terre, remercia les deux princes de leur décision, et peu de jours après prit congé d'eux et partit pour visiter ce beau pays. Le roi d'Angleterre lui fit secrètement proposer d'entrer à son service et qu'il le comblerait de

biens et d'honneurs. Le pape Jules lui avait fait proposer la même chose à la fin de 1503, après l'affaire du Garigliano, avec promesse de le faire capitaine général de l'Église; mais il n'eut qu'une réponse à faire à l'un et à l'autre, savoir : « Qu'il n'avait qu'un maître au ciel, qui était Dieu, et un maître sur terre, qui était le roi de France, et qu'il n'en servirait jamais d'autres[1]. »

Thérouanne, canonnée sans relâche, fut enfin réduite à capituler. La garnison sortit libre, « les gens d'armes la lance sur la cuisse et les piétons la pique sur l'épaule, avec leurs harnais et tout ce qu'ils pouvaient porter »; mais la ville fut saccagée et brûlée. Tournai subit bientôt le même sort que Thérouanne. Assiégée par Henri VIII, elle se refusa à accepter un renfort de soldats français, disant que les privilèges de la commune l'exemptaient de recevoir garnison, que du reste « Tournai jamais n'avait tourné et encore ne tournerait, et que, si les Anglais venaient, ils trouveraient à qui parler ».

Victimes de leur présomption, les habitants se virent promptement obligés de capituler.

L'hiver vint heureusement arrêter les opérations militaires et séparer les armées. Le roi d'Angleterre et l'empereur retournèrent dans leurs Etats; les Français furent distribués dans les garnisons de Picardie et des provinces voisines.

D'autres mauvaises nouvelles arrivaient en même temps à Amiens, où séjournait Louis XII. On apprenait que les Suisses, renforcés par la noblesse franc-comtoise et par des troupes autrichiennes, étaient descendus en Bourgogne et avaient mis le siège de-

1. Histoire du chevalier Bayart.

vant Dijon. Le brave la Trémoille, gouverneur de la province au nom du roi, s'était enfermé dans la place avec la petite garnison dont il disposait. La situation devenait critique; Dijon était assez mal fortifié, et deux brèches ouvertes par l'artillerie ennemie allaient mettre la ville à la merci de vainqueurs impitoyables.

La Trémoille se résolut à négocier. Il eut l'habileté de faire accepter aux Suisses un traité par lequel ceux-ci s'engageaient à se retirer, moyennant une somme de 40 000 écus et la promesse que Louis XII abandonnerait ses prétentions sur le Milanais. Ces clauses étaient dures, et la Trémoille n'avait pas été investi des pouvoirs nécessaires pour conclure une convention de cette importance; mais il pensait justement qu'il fallait avant tout sauver la France du péril de l'invasion.

Comme les Suisses n'hésitaient pas à négocier avec lui, il passa outre; sans prendre les ordres du roi, il signa le traité, remit aux ennemis un acompte de 20 000 écus et leur donna en otage, pour gage de sa promesse, son neveu René d'Anjou, seigneur de Mézières (13 septembre 1513.)

Lorsque Louis XII eut connaissance de ce traité, il éprouva tout d'abord une violente colère; cependant il comprit bientôt que la Trémoille l'avait sauvé d'un terrible danger et il se mit en devoir d'exécuter une partie des conventions, en envoyant aux Suisses 50 000 écus pour leur faire prendre patience et gagner du temps.

L'année 1514 se passa sans que la guerre reprît, mais elle fut marquée par trois évènements importants pour la France : la mort de la reine Anne de Bretagne; le mariage de la fille aînée du roi, madame Claude, avec son cousin François d'Angoulême,




LES CLOCHETEURS DES TRÉPASSÉS

héritier du trône, et le mariage de Louis XII avec la princesse Marie, sœur de Henri VIII. Le roi, quoique fort triste de la perte de sa femme, consentit à cette union, afin de rendre possible une alliance politique avec l'Angleterre. Moins de trois mois après les fêtes des noces royales, le 1er janvier 1515, les clocheteurs des trépassés parcouraient les rues de Paris avec leurs cloches, sonnant et criant : « Le bon roi Louis, le père du peuple, est mort. » Ce fut une désolation générale.

On oublia que la politique extérieure de Louis XII n'avait pas été heureuse, qu'elle avait entraîné la France dans des expéditions où le pays avait perdu beaucoup de monde, sans acquérir aucun avantage. On pleura ce bon roi qui avait toujours témoigné à son peuple une vive sollicitude et s'était constamment préoccupé du désir de lui épargner tout fardeau, toute souffrance inutile, réduisant les impôts et aliénant le domaine royal plutôt que de soumettre la population à de nouvelles charges.

Le brillant successeur de Louis XII, François Ier, ne devait pas hériter de cet amour de l'ordre et du devoir; c'était un prince brave, spirituel, aimable, généreux, adoré de la noblesse qu'il associa à ses plaisirs et à sa gloire militaire, mais moins apprécié du peuple qui le trouvait parfois trop peu soucieux des intérêts matériels de ses sujets.

## XIII

### BAYART FAIT COLONNA PRISONNIER
### BATAILLE DE MARIGNAN

Avide de puissance, de dangers et de gloire, le jeune roi, à peine assis sur le trône, s'occupa de préparer une expédition dans le Milanais. Il augmenta l'effectif de ses hommes d'armes, appela d'Allemagne un nombre considérable de lansquenets sous les ordres du duc de Gueldre et du seigneur de la Mark, fit venir d'Albanie de la cavalerie légère, offrit au vaillant capitaine espagnol Pedro Navarro, prisonnier depuis Ravenne, la liberté et le commandement d'un corps d'infanterie et, après avoir armé le duc Charles de Bourbon de l'épée de connétable, après avoir investi l'habile magistrat Antoine du Prat de la dignité de grand chancelier de France, et chargé sa mère, madame Louise de Savoie, des fonctions de régente du royaume, François Ier se dirigea sur les Alpes.

Bayart, récemment nommé lieutenant du gouverneur de la province du Dauphiné, avait été chargé de surveiller le passage et le rassemblement des troupes qui filaient secrètement par Lyon et Grenoble.

Au mois de juillet, l'armée d'invasion fut au complet. C'était la plus formidable qui eût jamais paru



FRANÇOIS Ier.

dans les guerres d'Italie. Elle comprenait 60 000 hommes, bien équipés et aguerris, et était commandée par des chefs éprouvés, tels que le connétable de Bourbon, les maréchaux de Chabannes, de Lautrec, d'Aubigny et Trivulce; les ducs d'Alençon, de Lorraine, de Gueldre, l'Espagnol Pedro Navarro, le grand maître de l'artillerie Galiot de Genouilhac, et le chevalier sans peur et sans reproche, le brave Bayart, simple capitaine d'une compagnie d'ordonnance, mais qui effaçait toute la noblesse et tous les braves, car « à lui seul il valait une armée ».

En arrivant au pied des Alpes, on découvrit que les Suisses gardaient les passages du mont Genèvre et du mont Cenis.

L'embarras était grand, lorsqu'un gentilhomme piémontais, le sire de Morette, amena au roi un pâtre, chasseur de chamois, lequel se chargea d'indiquer un défilé qui, menant d'Embrun à la source de la Stura, par la vallée de Barcelonnette et le col de l'Argentière, permettrait aux Français de descendre de l'autre côté de la montagne, dans les terres du marquisat de Saluces. Le passage semblait à peine praticable pour des fantassins; Navarro, aussi habile ingénieur que vaillant capitaine, promit de le rendre accessible à l'artillerie.

Tandis que le gros de l'armée, surmontant des difficultés inouïes, se dirigeait par cette voie sur l'Italie, une colonne de cavalerie conduite par Bayart et Chabannes partait de Briançon, suivait, par la Roque Epervière et le col d'Agnello, un autre chemin où jamais cheval n'avait passé, arrivait dans le marquisat de Saluces et fondait sur l'ennemi, qu'elle surprenait et enlevait.

Bayart avait su que le seigneur Prosper Colonna,

lieutenant général du pape, qui occupait les terres du marquisat et les traitait en pays conquis, n'avait pour le moment avec lui, dans la ville de Carmagnola, que 300 hommes d'armes et autant de chevau-légers, que les Suisses, ses alliés, se trouvaient assez loin du côté de Pignerol et qu'enfin il serait possible de s'emparer de Colonna avant que celui-ci eût le temps d'appeler du renfort.

C'était un audacieux coup de main. Il y fallait beaucoup de hardiesse et de prudence, Bayart seul était capable de réussir, et il réussit.

Au point du jour, il se dirigea vers Carmagnola, où il comptait trouver Colonna. Ce général, ayant reçu l'ordre de se rendre à Pignerol pour y assister à un conseil de guerre, s'était mis en marche bien accompagné, dès le lever du soleil et devait faire halte pour dîner dans une petite ville, nommée Villafranca, située sur les rives du Pô.

Quand la troupe de Bayart fut arrivée au château de Carmagnola, elle apprit que, depuis un quart d'heure, Colonna était parti, se dirigeant sur Villafranca et Pignerol.

« Il serait impossible, dit un fidèle historien de Bayart, d'exprimer le dépit que chacun éprouva d'avoir manqué un si beau coup. Les capitaines délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre ; les uns voulaient aller en avant, les autres hésitaient ; mais Bayart les décida en disant : « Puisque nous sommes venus jusqu'ici, mon avis est que nous les poursuivions et, si nous les trouvons en plaine, il y aura bien du malheur s'il ne nous en reste pas quelqu'un. »

« Tous s'écrièrent qu'il avait raison et qu'il fallait marcher sur l'heure, mais qu'avant tout il fallait que le seigneur de Morette, seul et déguisé, allât

devant pour découvrir l'état de l'ennemi. Morette s'acquitta très bien et très promptement de sa mission et vint leur rendre compte que Colonna et toute son escorte allaient dîner à Villafranca dans la plus grande sécurité. Aussitôt ils concertèrent l'ordonnance de leur marche en cette sorte : Humbercourt irait devant avec 100 archers, à un trait d'arc de lui marcherait Bayart avec 100 hommes d'armes, et ensuite Chabannes et d'Aubigny avec le reste de la troupe. Cependant Prosper Colonna eut avis par un de ses espions que les Français étaient aux champs en grand nombre. « Je sais ce que c'est, répondit-il; ce ne peut être que le capitaine Bayar et sa compagnie, à moins que d'autres n'aient volé par-dessus les montagnes. » Un moment après, un autre espion vint lui dire : « Monseigneur, je viens vous avertir que les Français sont tout près d'ici avec plus de 1000 chevaux. » Ce second avis l'étourdit un peu et il appela un de ses gentilshommes, auquel il dit : « Prenez 20 cavaliers et allez sur le chemin de Carmagnola voir de quoi il s'agit, et venez me le dire. » Puis il fit partir son maréchal des logis pour aller lui préparer le sien à Pignerol, et se mit à table.

« Cependant la troupe française s'approchait suivant l'ordonnance dont on était convenu; les premiers, étant environ à un mille et demi de Villafranca, découvrirent le gentilhomme que Prosper avait envoyé à la découverte et son cortège, lesquels, dès qu'ils les eurent aperçus, montrèrent le dos et, à bride abattue, retournèrent sur leurs pas.

« Humbercourt et les siens les poursuivirent ventre à terre, après en avoir fait donner avis à Bayart, qui suivit du même train. Humbercourt atteignit les

fuyards comme ils entraient dans la ville et qu'ils en voulaient fermer les portes; mais lui et les siens criant : France, France! les en empêchèrent et firent des merveilles d'armes, sans autre accident qu'une légère blessure qu'Humbercourt reçut au visage. Bayart fut bientôt à lui, faisant un bruit étonnant, et il se rendit maître de la porte. Le maréchal des logis, qui entendit ce bruit comme il sortait de la ville par la porte opposée, revint sur ses pas et se mit en défense sur la place, mais il fut bientôt renversé et une partie de son monde tué.

« Chabannes et d'Aubigny, qui suivaient de près Bayart, mirent une garde à la première porte et allèrent eux-mêmes s'emparer de la seconde (car il n'y en avait que deux) pour empêcher que personne ne sortît; mais, malgré eux, deux Albanais passèrent par-dessus la petite planche du pont-levis et coururent avertir un corps de 4000 Suisses qui était à un mille et demi de la ville, du danger où se trouvait Prosper, lequel fut bientôt investi et attaqué dans la maison où il dînait. Il tenta d'abord de se défendre; mais quand il vit le grand nombre des assaillants et qu'il entendit nommer les capitaines à qui il avait affaire, il reconnut que la résistance était inutile et se rendit avec le plus grand regret du monde, désolé d'avoir été surpris et de n'avoir pas attendu les Français dans la plaine. Bayart, qui était aussi bon dans la victoire qu'il était brave dans l'action, lui disait pour le consoler : « Seigneur Prosper, c'est le sort des armes, on gagne un jour, on perd le lendemain; mais vous dites que vous auriez souhaité nous trouver dans la plaine : remerciez Dieu de ce qu'il ne l'a pas permis, car je vous assure qu'à voir le courage de nos gens, vous auriez eu, vous et les vôtres,



CLAUDE DE FRANCE PREMIÈRE FEMME DE FRANÇOIS Ier.

bien de la peine à vous tirer de nos mains. — Plut à Dieu, répondit-il froidement, que cela fût arrivé, quand j'aurais dû rester sur la place. »

« Avec lui furent pris encore trois capitaines de gens de guerre, le comte de Policastro, Pierre Morgant et Charles Cadamasto. Ensuite les Français se mirent à piller leurs équipages et leurs effets.

« Le butin fut considérable pour le peu de gens qui furent pris et, si on l'eût fait en bon ordre, il aurait été au delà de 15 000 ducats, mais il y eut beaucoup de choses brisées et perdues. Le principal objet fut en chevaux qui étaient au nombre de près de 700, et dans ce nombre, 400 chevaux d'Espagne de la première beauté. Prosper leur avoua que, pour sa part, il y perdait plus de 50 000 ducats en vaisselle d'or et d'argent, bijoux et argent monnayé.

« Les Français ne purent tout emporter, car ils furent avertis que les Suisses venaient au trot les attaquer et qu'ils n'étaient pas loin ; c'est pourquoi ils firent sonner la retraite. Chacun prit ce qu'il put emporter de meilleur, on fit marcher les prisonniers devant la troupe et on se retira. Comme ils sortaient de la ville par une porte, les Suisses entraient par l'autre, tant à pied qu'à cheval ; mais ils ne passèrent pas outre.

« Ainsi se passa cette expédition où Bayart eut l'honneur de l'invention et du succès et où ce seigneur, Prosper Colonna, se vit prisonnier d'un homme qu'il s'était vanté de prendre tôt ou tard « comme dans une cage ».

Tandis que Bayart inaugurait la campagne par cette audacieuse expédition, François Ier apparaissait au pied oriental des Alpes. Les Suisses, frappés de stupéfaction, se repliaient sur Milan et sur No-

varc, laissant le chemin libre à la grande armée de France.

La discorde régnait parmi les Helvétiens. La solde qui leur avait été promise par le pape et le roi d'Espagne tardait à arriver; ils se révoltèrent et voulurent reprendre le chemin de la montagne.

François Ier pensa que la circonstance était favorable à une négociation qui permettrait peut-être d'acquérir le Milanais sans combat. La plupart des chefs français repoussèrent cette idée, mais le roi la défendit : « Je ne veux pas acheter avec le sang de mes sujets, dit-il, ce que je peux payer avec de l'argent. »

Les pourparlers aboutirent et la guerre semblait terminée, lorsqu'on vit descendre, par la vallée du Tessin, une seconde armée de 20 000 Suisses.

Cette multitude turbulente, avide de combats et de butin, rejeta les conditions acceptées par ses compatriotes et excita ceux-ci à rompre le traité. Seuls les Bernois restèrent fidèles à la parole donnée; ils reprirent, au nombre de 6 ou 7000, le chemin de leur canton; tout le reste entra dans Milan comme un torrent furieux.

Une bataille était imminente. Quatre armées campaient entre Milan, le Pô et l'Adda, 30 000 Suisses occupaient Milan; près de 50 000 Français étaient à Marignan, à trois lieues de la capitale; 20 000 Espagnols, Impériaux, Napolitains et Romains s'étaient réunis près de Plaisance; 15 ou 16 000 Vénitiens, commandés par le fameux Alviano, devenu l'allié de la France, avaient pris position à Lodi, sur l'Adda.

Le 13 septembre 1515, vers midi, les deux grandes trompes des Suisses, « le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden, » retentirent dans les murs de Milan.



FRANÇOIS Ier RESTA TOUTE LA NUIT A CHEVAL

A ce bruyant appel, les soldats s'assemblèrent, les bataillons se formèrent à la hâte, sortirent de la ville et marchèrent droit au camp français. L'armée de François Ier ne s'attendait pas à cette attaque; elle fut néanmoins bientôt sur pied et prête au combat. L'ennemi arrivait le long d'une chaussée étroite, bordée de fossés. L'artillerie du roi, tirant sur ces colonnes profondes, y faisait de larges et sanglantes trouées, mais l'impassible phalange reformait ses rangs et ne reculait pas.

Les soldats suisses, armés de piques longues de dix-huit pieds, se massèrent en bataillons compacts, tout hérissés de fer, contre lesquels venait s'émousser le choc de la cavalerie. Les bataillons helvétiens supportèrent sans broncher trente charges des hommes d'armes de France, qui cependant se battaient avec une rage inexprimable, car ils voulaient effacer la honte de Guinegate et le surnom de « lièvres armés » qu'on leur donnait depuis ce jour-là. Trois fois les Suisses se rendirent maîtres des premières batteries de l'artillerie française; trois fois on les reprit. « Ce fut, disait Trivulce, un combat de géants. » Le roi ne s'épargnait pas; il chargea à la tête des officiers de sa maison et reçut plusieurs coups dans ses armes. Au moment le plus critique de la journée, on le vit mettre pied à terre, saisir une pique, se placer à la tête d'un gros bataillon et l'entraîner à la charge en criant : « Qui m'aime, si me suive ! » C'était là pour l'infanterie un grand honneur; elle s'en montra digne en se montrant supérieure aux Suisses, ses anciens maîtres de discipline et de tactique.

Cependant au milieu des nuages de poussière et de fumée que produisait une lutte aussi acharnée, la confusion devint générale. On avait peine à recon

naître un ennemi d'un allié. Le soleil couché, on combattit encore à la clarté de la lune; enfin, la nuit noire força les combattants à suspendre leurs coups pendant quelques heures. François Ier dormit sur l'affût d'un canon, à quelques pas d'un bataillon suisse. Le combat devait reprendre aux premières lueurs du jour.

Bayart qui, pendant cette grande journée, montait une bête très vigoureuse, fut, lors de la dernière charge contre les Suisses, emporté par son cheval au travers des bataillons ennemis. L'animal, débridé et rendu furieux par les coups de pique, ne pouvait plus être maîtrisé. Par bonheur, il s'embarrassa dans des vignes attachées d'un arbre à l'autre, ainsi que cela se pratique en Italie, et cet obstacle arrêta sa course folle.

« Si Bayart eut une fois en sa vie peur de mourir, ce fut dans ce moment-là; cependant il conserva sa présence d'esprit ordinaire; il se coula de son cheval à terre, quitta toute son armure, et, rampant sur les pieds et les mains pour n'être point vu, il tourna du côté où il entendit crier : « France! France! » et arriva sans malheur au camp du roi, rendant grâces à Dieu de tout son cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger.

« Le premier homme qu'il rencontra fut le duc de Lorraine dont il était singulièrement aimé et estimé et qui fut bien étonné de le voir à pied, sans armes et en aussi mauvais état. Bayart lui raconta son aventure et le prince lui fit donner à l'instant un très beau cheval dont le chevalier lui-même lui avait autrefois fait présent, l'ayant gagné à la première prise de Brescia.

« Bayart remonté était fâché d'être sans armet, tant

parce que, s'étant fort échauffé à marcher, il lui était dangereux de se refroidir, que parce qu'il ne regardait pas la bataille comme finie. Dans ce moment, il aperçut près de là un gentilhomme son ami qui faisait porter son armet par son page ; il le lui emprunta, bien résolu de ne le rendre qu'après la bataille. »

Dès qu'il fit jour, les Suisses s'ébranlèrent et renouvelèrent l'attaque contre l'artillerie avec autant de furie que la veille. L'affaire dura pendant trois ou quatre heures et les montagnards commençaient à plier, lorsqu'on signala l'approche des Vénitiens qui accouraient de Lodi au secours du roi.

A l'arrivée de ces nouveaux adversaires, les Suisses comprirent qu'ils étaient vaincus et ils quittèrent le champ de bataille, mais avec lenteur et en assez bon ordre. François Ier ne les fit pas poursuivre : il aurait pu les anéantir, il préféra ménager ces héroïques soldats; peut-être songeait-il à une réconciliation prochaine.

Après la victoire, le roi, voulant honorer celui qui, de l'aveu de tous, avait été le héros de cette glorieuse journée, désira recevoir, de la main de Bayart, l'ordre de chevalerie. Toujours modeste, Bayart s'excusait et refusait un tel honneur. « Sire, disait-il, le roi d'un si noble royaume, celui qui est couronné et sacré, le fils de l'Église, est chevalier sur tous les autres chevaliers. — Bayart mon ami, dépêchez-vous, reprit François Ier; il ne faut alléguer ici ni lois, ni canons; faites mon commandement. — Certes, sire, je le ferai puisqu'il vous plaît, » et, prenant son épée : « Autant vaille, dit-il, que si j'étais Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudoin son frère. » Puis il fit la cérémonie et ajouta : « Dieu veuille, sire, qu'en guerre vous ne fuyiez jamais. » — Ensuite, ayant

baisé son épée et l'élevant en l'air : « Certes, ma bonne épée, tu seras bien gardée comme relique et sur toutes autres honorée pour avoir aujourd'hui donné à un si beau et puissant roi l'ordre de chevalerie; je ne te porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Maures et Sarrazins. » Sur quoi il fit deux sauts et remit son épée au fourreau.

Les résultats de la bataille de Marignan furent considérables. Dès le lendemain de leur défaite, les Suisses reprirent le chemin des montagnes; François Ier entra triomphalement dans Milan, que Maximilien Sforza lui abandonna, moyennant une pension de 30 000 écus; l'empereur remit Vérone aux Vénitiens; le pape rendit les duchés de Parme et de Plaisance au Milanais; un peu plus tard, le roi d'Angleterre se laissa racheter Tournay; enfin une bonne et solide alliance fut conclue avec les Suisses, et cette paix, qui dura autant que l'ancienne monarchie, put avec raison s'appeler « perpétuelle ».

Après une entrevue avec le pape Léon X à Bologne, François Ier rentra en France, laissant au connétable de Bourbon le gouvernement du Milanais.

# XIV

## CAMP DU DRAP D'OR. BAYART DÉFEND MÉZIÈRES

Jusqu'en 1519, la France et l'Europe furent en paix et le chevalier sans peur et sans reproche, retiré dans sa lieutenance générale du Dauphiné, put assister en spectateur aux pacifiques campagnes de la diplomatie.

En 1516, Ferdinand le Catholique était mort et avait légué à son petit-fils Charles d'Autriche, déjà maître des Pays-Bas et de la Castille [1], l'Aragon, la Navarre, Naples, la Sicile et la Sardaigne.

François Ier n'avait rien fait pour empêcher le jeune duc d'Autriche de recueillir ce superbe héritage. Un traité d'alliance avait même été signé à Noyon entre les deux souverains. La mort de Maximilien, empereur d'Allemagne, devait changer cette cordiale entente et donner naissance à la sanglante rivalité des maisons de France et d'Autriche, qui occupa presque tout le règne de François Ier.

Charles, duc d'Autriche, de race impériale, était

1. Charles d'Autriche possédait les Pays-Bas comme fils et héritier de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, lequel les avait reçus de sa mère, Marie de Bourgogne, épouse de Maximilien. Charles tenait la couronne de Castille de sa mère Jeanne la Folle, fille et héritière d'Isabelle de Castille, première femme de Ferdinand le Catholique.

le successeur naturel de son grand-père Maximilien à Francfort, comme il l'avait été de son grand-père Ferdinand à Madrid. Il fut élu empereur d'Allemagne et devint Charles-Quint (1519).

De ce jour, la politique de la France changea. François Ier comprenant que la réunion de tant de couronnes sur une même tête constituait un grand danger pour la France et pour l'Europe accepta résolument la pensée d'une lutte qui semblait pourtant devoir être fort inégale.

D'ailleurs la France était unie, compacte, dévouée à son roi; les États de Charles-Quint étaient dispersés et les populations en étaient souvent remuantes et indisciplinées. François Ier comptait sur ces avantages, mais il était surtout entraîné vers les aventures guerrières par son humeur chevaleresque et belliqueuse. Comme il lui fallait des alliances sérieuses, il sollicita celle d'Henri VIII dont Charles-Quint recherchait également l'amitié.

Il fut convenu que les rois de France et d'Angleterre se rencontreraient en signe de réconciliation et que l'entrevue aurait lieu en Picardie, entre Guines, possession anglaise, près de Calais, et Ardres, qui appartenait à la France.

Ce dut être un magique spectacle que celui de cette réunion de toutes les richesses, de toutes les gloires de la France. François Ier déploya un luxe inouï et sut bon gré à ceux de ses gentilshommes qui l'imitèrent.

« Les dépenses qu'on fit ne se peuvent estimer, dit un historien du temps, tellement que plusieurs portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules... pourquoi ladite assemblée fut nommée « le camp du Drap d'or ».

D'habiles ouvriers de Flandre et de Hollande avaient bâti à Guines, pour Henri VIII, un magnifique palais en bois. Auprès de la porte d'entrée s'élevait une fontaine couverte de dorures, surmontée d'une statue de Bacchus et d'où jaillissaient des vins de toutes sortes.

François Ier habitait, près d'Ardres, une tente splendide, tendue à l'intérieur de velours bleu parsemé d'étoiles d'or comme le firmament. A chaque angle de la grande tente il y en avait une petite aussi richement décorée.

Les deux souverains devaient se rencontrer dans une vallée, à égale distance de Guines et d'Ardres. Ils y vinrent à cheval, magnifiquement vêtus et suivis d'une nombreuse escorte. — Après s'être embrassés, ils mirent pied à terre et se rendirent dans une magnifique tente préparée pour cette solennelle entrevue.

Les rois, assistés de leurs premiers ministres, le cardinal anglais Wolsey et l'amiral Bonnivet, discutèrent, puis signèrent un traité d'alliance, prirent leur vin ensemble, selon l'usage, et se présentèrent mutuellement les gentilshommes de leur suite.

Une fois ces arrangements diplomatiques terminés, on ne songea plus qu'aux plaisirs. Seize jours furent encore employés en fêtes, joutes et tournois de toute espèce.

Il avait été convenu que chaque fois que François Ier se rendrait à Guines, Henri VIII viendrait à Ardres, les deux rois se servant ainsi mutuellement d'otages.

Ces précautions soupçonneuses ne convenaient guère au loyal caractère de François Ier. Il résolut de s'en affranchir.

« Le roi se leva un jour bien matin, raconte le

chroniqueur Fleuranges[1], prit deux gentilshommes et un page, les premiers qu'il trouva, monta à cheval et vint chez le roi d'Angleterre, au château de Guines. Quand il fut sur le pont du château, tous les Anglais s'émerveillèrent fort; en passant parmi eux, le roi les somma gaiement de se rendre à lui et leur demanda la chambre du roi son frère, laquelle lui fut enseignée par le gouverneur de Guines qui lui dit : « Sire, il n'est pas éveillé. »

« Le roi François passe outre, va jusqu'à ladite chambre, heurte à la porte, éveille le roi d'Angleterre et entre dedans. Jamais homme ne fut plus ébahi que le roi Henry, qui dit au roi François : « Mon frère, vous m'avez fait meilleur tour que jamais homme fit à un autre et me montrez la grande confiance que je dois avoir en vous. Je me rends votre prisonnier dès cette heure et vous baille ma foi. »

« Il défit de son cou un collier qui valait 15 000 angelots[2] et pria le roi de France qu'il le voulût prendre et porter ce jour-là pour l'amour de son prisonnier. Et soudain le roi, qui, lui voulant faire même tour, avait apporté avec lui un bracelet qui valait plus de 30 000 angelots, le pria qu'il le portât pour l'amour de lui, laquelle chose il fit, et le roi de France prit le sien à son cou. Adonc le roi d'Angleterre voulut se lever et le roi de France lui dit qu'il n'aurait point d'autre valet de chambre que lui et lui chauffa sa chemise et la lui bailla quand il fut levé. »

Le roi de France s'en voulut retourner nonob-

1. Le seigneur de Fleuranges était un des fils de Robert de la Mark, duc de Bouillon. Il fut, on l'a vu, sauvé par son père à la bataille de Novare.

2. Les angelots étaient une monnaie d'or frappée sous Henri VI, roi d'Angleterre, quand il était maître de Paris. L'angelot valait 15 sols.



FRANÇOIS Iᵉʳ ET HENRI VIII.

stant que le roi d'Angleterre le voulût retenir à dîner avec lui; mais pour ce qu'il fallait jouter après dîner, il monta à cheval et s'en revint à Ardres. Il rencontra beaucoup de gens de bien qui venaient au-devant de lui, entre autres l'Aventureux[1], qui lui dit : « Mon maître, vous êtes un fou d'avoir fait ce que vous avez fait; je suis bien aise de vous revoir ici, et je donne au diable celui qui vous l'a conseillé. » Sur quoi le roi lui dit que jamais homme ne le lui avait conseillé, et qu'il savait bien qu'il n'y avait homme en son royaume qui le lui eût voulu conseiller; et lors il commença à conter ce qu'il avait fait audit Guines et s'en retourna ainsi, en parlant, jusqu'à Ardres, car il n'y avait pas loin.

« Alors commencèrent les joutes qui durèrent huit jours et furent merveilleusement belles, tant à pied comme à cheval. Après tous ces passe-temps, les rois de France et d'Angleterre se retirèrent en un pavillon où ils burent ensemble. Et là, le roi d'Angleterre prit le roi de France par le collet et lui dit : « Mon frère, je veux lutter avec vous, » et il lui donna une attrape ou deux; et le roi de France, qui est un fort bon lutteur, lui donna un tour et le jeta par terre. Et voulait encore le roi d'Angleterre relutter; mais tout cela fut rompu et fallut aller souper.

« Après ce, ils firent encore trois ou quatre joutes et banquets; ils prirent ensuite congé l'un de l'autre, en la plus grande paix entre les princes et les princesses qu'il était possible. Cela fait, s'en retourna le roi d'Angleterre à Guines et le roi de France en France, et ce ne fut pas sans donner gros présents au partir, les uns aux autres. »

1. Nom qu'on donnait au sire de Fleuranges.

Les solennités du camp du Drap d'or n'eurent pas les heureux effets que François Ier en attendait. Henri VIII fut, au fond, plus blessé que charmé du luxe déployé en son honneur. Son caractère ombrageux en conçut quelque jalousie, et la victoire impolitique que le roi de France avait remportée sur lui dans les jeux de lutte corps à corps, ne manqua pas de froisser encore son amour-propre.

Plus adroit, Charles-Quint alla trouver le roi d'Angleterre à Gravelines, en petit appareil, le salua du nom de père et réclama son arbitrage pour le cas où des difficultés s'élèveraient entre lui et François Ier; il se rendit le cardinal Wolsey favorable en le pensionnant et en lui promettant son appui lorsque le trône de Léon X deviendrait vacant.

Après cette entrevue, Henri VIII était gagné à la cause de l'Empire.

Battu comme diplomate, François Ier espérait un meilleur succès comme guerrier. Il engagea secrètement Robert de la Mark, seigneur de Sedan et duc de Bouillon, à ouvrir les hostilités, en faisant quelques incursions sur les terres impériales, dans le Luxembourg. Charles-Quint eut bientôt mis sur pied plus de troupes qu'il n'en fallait pour réduire le faible ennemi qui osait s'attaquer à lui.

Deux capitaines de grand renom, le comte de Nassau et le seigneur Franz de Sickingen, commandaient l'armée impériale. Ils s'emparèrent facilement des places les plus importantes du duché de Bouillon.

François Ier ne pouvait pas voir sans appréhension les frontières de sa province de Champagne ainsi menacées par l'étranger. Il fit partir son beau-frère le duc d'Alençon avec quelques troupes pour garder la Champagne et lui-même se rendit à Reims.



CHARLES-QUINT.

Tout à coup, sans aucune déclaration de guerre préalable, les Allemands entrèrent en France, mirent le siège devant Mouzon et s'en emparèrent.

Il était évident qu'après ce succès ils s'approcheraient de Mézières qui était la clef de la Champagne. Par une imprévoyance injustifiable, cette place se trouvait en très mauvais état de défense. La situation était critique. On appela Bayart, l'homme des bons conseils, des promptes et audacieuses résolutions, et on remit entre ses mains le salut de la France menacée.

Le vaillant chevalier, « plus réjoui de l'ordre du roi que d'un cadeau de 100 000 écus, » se jeta dans Mézières avec deux compagnies d'ordonnance, quelques gentilshommes et 2000 fantassins.

Comme on jugeait que la ville était mal fortifiée et très difficile à garder, on avait émis l'avis de la détruire de fond en comble. Bayart s'opposa à ce projet. « Il n'y a pas de place faible, dit-il, là où il y des gens de cœur pour la défendre. »

Son premier soin fut d'obliger toutes les bouches inutiles à sortir de la ville. Il fit détruire le pont sur la Meuse, réparer et augmenter les fortifications. Pour donner courage aux travailleurs, Bayart leur faisait distribuer son propre argent et mettait parfois la main à l'œuvre. « Camarades, leur disait-il, si nous étions dans un pré, n'ayant devant nous qu'un fossé de quatre pieds, encore combattrions-nous un jour entier sans être défaits. Dieu merci ! nous avons ici fossé, murailles et remparts, et je crois qu'avant que les ennemis n'y mettent le pied, beaucoup des leurs dormiront dans les fossés. »

Ces chaudes paroles excitaient l'ardeur de la garnison : elle se croyait invincible.

La ville ne tarda pas à être investie, d'un côté par les troupes de Sickingen, de l'autre par celles du comte de Nassau.

Les deux chefs allemands envoyèrent un héraut d'armes sommer Bayart de leur rendre la place. Ils chargèrent leur émissaire d'ajouter « qu'ils estimaient la grande et louable chevalerie qui était dans le seigneur de Bayart et seraient merveilleusement déplaisants s'il était pris d'assaut, car son honneur s'en amoindrirait et, par aventure, il pourrait lui en coûter la vie. » Bayart répondit en souriant : « Qu'il ne savait pas avoir l'honneur d'être connu des seigneurs de Nassau et de Sickingen; qu'il les remerciait de leurs intentions gracieuses, mais que, le roi l'ayant choisi pour garder la place, il la conserverait si bien que les impériaux s'ennuieraient du siège avant lui et qu'avant que d'entendre à en sortir, il espérait faire dans les fossés un pont de corps morts, sur lequel il pourrait passer. »

Cette vaillante réponse fut rapportée au comte de Nassau, en présence d'un aventurier, nommé Picard, qui suivait les Allemands. « Monseigneur, dit Picard, je connais le chevalier Bayart et j'ai servi sous lui; ne vous attendez pas d'entrer dans la place tant qu'il sera vivant, c'est un homme qui donne du cœur aux plus lâches. Je vous assure que lui et les siens mourront sur la brèche avant que nous y mettions le pied. Pour moi, je voudrais qu'il y eût dans la ville 2000 personnes de plus et que sa personne n'y fût point. — Allons donc, répondit le comte de Nassau, ce seigneur de Bayart n'est ni de bronze, ni d'acier. Puisqu'il est si brave, qu'il se prépare à nous le faire voir; d'ici quatre jours, je lui enverrai tant de coups de canon, qu'il ne saura de quel côté se tourner. »

En effet, on dressa deux batteries de siège, et le feu devint terrible; en moins de quatre jours, il fut tiré plus de 5000 coups de canon contre la ville. Une partie des fantassins de la garnison, prise de panique, s'enfuit par-dessus les murailles. Quand on instruisit Bayart de ce fait: « Tant mieux, répondit-il, j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans; pareille canaille n'était pas digne d'acquérir de l'honneur avec nous. »

Mézières était absolument foudroyée par l'artillerie impériale. Les batteries de Sickingen surtout, placées sur une colline, plongeaient dans la ville et lui faisaient beaucoup de mal.

Mais Bayart recourut à une excellente ruse de guerre pour se débarrasser du plus redoutable de ses deux ennemis. « Il écrivit au seigneur de la Mark, qui était à Sedan, une lettre dans laquelle, après lui avoir appris qu'il était assiégé des deux côtés, il ajoutait: « Il me semble que depuis un an vous m'avez dit que vous vous proposiez d'attirer le comte de Nassau au service du roi notre maître, et qu'il est votre parent; je le désirerais autant que vous, sur la réputation qu'il a d'être gentil galant. Si vous croyez que cela puisse se faire, je vous donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain, parce que, avant qu'il soit vingt-quatre heures, lui et son camp seront mis en pièces. J'ai avis que 12000 Suisses et 800 hommes d'armes doivent coucher ce soir à trois lieues d'ici, qui demain, au point du jour, fondront sur lui, pendant que de mon côté je ferai une vigoureuse sortie, et sera bienheureux celui qui en échappera. J'ai cru devoir vous en prévenir; mais il faut me garder le secret. » La lettre écrite, il en chargea un paysan auquel il donna un écu et dit: « Va-t'en porter cette

lettre au seigneur de la Mark qui est à Sedan, à trois lieues d'ici, et tu lui feras les recommandations du capitaine Bayart qui lui écrit. » — Bayart savait bien que le paysan serait infailliblement arrêté en chemin, comme il le fut en effet, à deux jets d'arc de la ville, et mené à Sickingen, qui le questionna.

« Le pauvre homme se croyait à son dernier moment; aussi était-il en grand danger d'être pendu. « Monseigneur, lui dit-il, le grand capitaine qui est dans notre ville m'envoie porter cette lettre au seigneur de Sedan, » et, la tirant d'une bourse, il la lui remit; Sickingen l'ouvrit et fut étrangement étonné de ce qu'elle contenait. Il crut que le comte de Nassau, avec lequel il avait eu de vives paroles depuis peu au sujet du commandement, et à qui il avait refusé d'obéir , voulait par vengeance lui faire un mauvais tour, « mais, dit-il en jurant, je l'en empêcherai bien. » Ensuite il appela cinq ou six de ses capitaines et leur donna la lettre à lire. Ils en furent aussi indignés que lui, pensant, comme leur chef, que le comte n'avait mis leur camp de l'autre côté de la Meuse que pour les sacrifier. Aussitôt Sickingen, sans prendre leur avis, fit battre le tambour et sonner à l'étendard, plier bagages et passer la rivière.

Le comte qui, de son camp, entendait le mouvement, envoya un gentilhomme savoir ce que c'était. Celui-ci trouva le corps d'armée en armes et en train de passer la Meuse, et retourna en rendre compte à Nassau, dont la surprise redoubla, d'autant plus que s'éloigner, c'était lever le siège. Il renvoya une seconde fois prier Sickingen de ne pas lever le camp qu'ils n'eussent conféré ensemble, qu'autrement ce serait faire contre son devoir et contre le service de l'empereur. Sickingen répondit durement :

« Allez dire au comte de Nassau que je ne suis pas sa dupe et que, pour son plaisir, je ne me tiendrai pas à la boucherie, et que, s'il veut m'empêcher de déloger d'ici, nous verrons de lui à moi à qui le camp demeurera. » Nassau, qui comprit encore moins cette dernière réponse que la première et qui crut que Sickingen passait pour l'attaquer, mit son armée en bataille; Sickingen en fit autant dès qu'il eut passé la rivière; les tambours et les trompettes faisaient des deux côtés un bruit épouvantable et il semblait que les deux armées allaient fondre l'une sur l'autre. Cependant on s'apaisa; mais les deux généraux irrités ne voulurent ni se voir, ni se parler de plus de huit jours et, par provision, décampèrent tous les deux, chacun de leur côté. (Sickingen entra en Picardie, poussa jusqu'à Guise, mettant le feu partout où il passait.) Avec le temps, ils se raccommodèrent, quand ils eurent découvert qu'ils avaient eté également dupés.

« Ce fut un miracle que le porteur de la lettre échappât au danger qu'il avait couru; mais il eut le bonheur de rentrer dans Mézières, où il rendit compte à Bayart de ce qui lui était arrivé; qu'il avait été arrêté et sa lettre prise, qu'elle avait occasionné bien du bruit et qu'enfin les ennemis avaient décampé.

« Bayart rit à gorge déployée du succès de son stratagème; et, dans l'excès de sa joie, il dit : « Puisqu'ils n'ont pas voulu commencer le jeu, ce sera donc moi, » et, dans l'instant, il leur envoya cinq ou six volées de canon tout à la fois.

« Ainsi fut levé le siège de Mézières, apres avoir duré trois semaines, pendant lesquelles les assiégeants avaient perdu beaucoup de monde, sans avoir donné un assaut. »

Aucun spectacle ne fut plus touchant que celui de Bayart et de ses soldats quittant la ville de Mézières, au milieu des habitants qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations enthousiastes et qui escortèrent fort loin l'héroïque troupe à laquelle ils devaient le salut. Le cheval de Bayart avait peine à se frayer un passage au milieu de cette foule émue et empressée : on baisait les genoux du libérateur, les armes des soldats. C'était la manifestation de la reconnaissance la plus vive et la plus justifiée d'ailleurs, car l'énergique défense de Bayart avait donné à François Ier le temps de rassembler une armée et son ingénieux stratagème, en exploitant la jalousie des chefs allemands, avait obtenu un immense résultat.

## XV

### DÉSINTÉRESSEMENT DE BAYART

Apres avoir poursuivi l'ennemi dans le Hainaut et ravagé cette province, François Ier revint à Paris. Il y accueillit Bayart avec les témoignages les plus flatteurs, le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel et lui confia le commandement en chef d'une compagnie de 100 hommes d'armes.

C'était un grand honneur et une belle récompense des services rendus.

Malheureusement, il est triste de constater, en lisant les historiens de cette époque, que la jalousie des courtisans ne tarda pas à paralyser la bonne volonté du roi. « Beaucoup de capitaines étaient déplaisants[1] de ce que Bayart était aimé et loué d'un chacun et que l'on disait plus de bien de lui que des autres, et plusieurs dès lors conçurent contre Bayart grosse rancune. Et depuis, il eut les longs voyages, nonobstant que le roi l'aimait très fort, plus que tous autres, comme bien il méritait. Depuis la guerre des Brabançons[2], le noble Bayart n'eut ni grande charge

1. Fâchés.

2. Sous le nom de Brabançons (habitants du Brabant) Champier comprend évidemment les habitants du nord de la Champagne, du duché de Bouillon et du Hainaut, quoique le Brabant proprement dit ne fût qu'entouré par ces provinces.

ni crédit et depuis ne fut chef en aucun lieu de guerre. »

Ainsi parle Champier, un sincère historien du chevalier sans peur et sans reproche. C'est une chose digne de remarque que le « Loyal Serviteur », ce chroniqueur fidèle qui a suivi Bayart comme secrétaire dans toutes ses campagnes et qui a écrit presque sous sa dictée, ne laisse pas même soupçonner que le vainqueur de Mézières ait jamais ressenti aucune amertume de cette sorte de disgrâce. Il faut voir dans ce silence une preuve du désintéressement de Bayart. Ceux qui l'entouraient et qui pénétraient le mieux ses sentiments intimes auraient, en le plaignant, offensé sa délicatesse. Il ne murmurait pas, il ne réclamait rien ; il n'avait qu'un souci : bien servir son pays et son roi. Que lui importaient les dignités et les richesses ? Le commandement de 100 hommes d'armes ne lui permettait-il pas de se rendre utile à la France ?

Plus occupé de ses soldats que de lui-même, Bayart défendait leurs intérêts mieux que sa propre cause. S'élevant au-dessus des préjugés de son époque, il pensait que tout vaillant homme de guerre, fût-il roturier et d'humble condition, pouvait, à la suite d'une action d'éclat, être fait noble et officier. « Sire, écrivait-il à François Ier, je n'ai en ma compagnie que soldats intrépides et entre autres un fier homme, le fils d'un de mes tambours, qui me montre le chemin de partout ; c'est un démon d'escalades et de courage. Certes, Votre Majesté ferait un grand coup de me le faire officier ; son père n'a jamais pu le devenir, à cause, a-t-on dit, de sa caisse et de sa casaque[1],

1. Les soldats sous François Ier commencèrent à porter un *hoqueton* ou *casaque* aux couleurs du capitaine. C'est le premier indice du costume uniforme. Les officiers se distinguaient par le port de l'écharpe.

et cependant c'est un rude et maître compagnon. »

« Bayart, mon ami, dit le roi, caisses et casaques sont honorables à mon service. Faisons officiers tout dans ce moment le père et le fils ensemble, et toute la race encore puisqu'elle est si loyale. »

Une révolte ayant éclaté à Gênes, François Ier fit de nouveau appel au dévouement de Bayart. Celui-ci quitta aussitôt sa résidence de Grenoble pour mettre les Génois à la raison. Puis, comme Milan, gouverné avec dureté par le maréchal de Lautrec, avait suivi l'exemple de Gênes, il alla prêter main-forte à ses compagnons d'armes en Milanais. Les Français s'y trouvaient aux prises avec une nombreuse armée, composée d'Espagnols commandés par le marquis de Pescaire, de lansquenets amenés par le jeune duc François Sforza, frère de Maximilien, et d'Italiens sous les ordres de Prosper Colonna.

Après quelques mois d'une campagne incertaine, Lautrec éprouva, le 27 avril 1522, à la Bicoque, près de Milan, une défaite qui ne laissa au pouvoir de François Ier, en Lombardie, que les citadelles de Milan, de Crémone et de Novare.

Les Suisses avaient été les principaux auteurs du désastre de la Bicoque. Comme on ne leur payait pas leur solde, déjà très arriérée, ils perdirent patience et demandèrent « argent, congé ou bataille ». Lautrec, ainsi menacé de l'abandon d'une partie de son armée, se décida à attaquer dans de très mauvaises conditions et fut battu. Aussi répondit-il plus tard au roi qui l'accusait de lui avoir perdu son héritage de Milan : « C'est Votre Majesté qui l'a perdu et non pas moi. Les gens d'armes ont servi dix-huit mois sans toucher un denier, et pareillement les Suisses, lesquels ne m'eussent pas contraint de combattre à mon

désavantage, s'ils avaient eu payement. — J'ai envoyé 400 000 écus l'an passé sur votre demande, reprit le roi. — Je n'ai jamais vu la somme, mais seulement les lettres d'envoi de Votre Majesté. »

François I^er, stupéfait, fit venir le surintendant des finances, Jacques de Semblançai, et lui demanda compte de l'argent de ses soldats. Le surintendant déclara qu'il avait remis les 400 000 écus à madame Louise de Savoie, mère du roi. On informa et il s'ensuivit un long procès, à la suite duquel Semblançai fut condamné à être pendu.

Après la défaite de la Bicoque, Bayart ramena en Dauphiné les débris de sa compagnie d'hommes d'armes et s'installa à Grenoble, au moment où le plus terrible des fléaux, la peste, venait de s'y déclarer. Ce fut une occasion nouvelle pour le bon chevalier d'exercer la charité, sa vertu favorite. Il nourrit à ses dépens les pauvres et les malades, soigna les pestiférés, appela des médecins ; en un mot, sut pourvoir à tout.

On lui dut, en grande partie, la cessation de la redoutable épidémie dans la province.

## XVI

### BAYART RETOURNE EN ITALIE. SA MORT

François I[er] songeait à rentrer en Italie pour effacer les hontes de la dernière campagne. Il voulait mener la guerre en personne et s'apprêtait à partir, lorsqu'un ennemi intérieur vint mettre la France dans le plus sérieux danger.

Le grand connétable, Charles de Bourbon, irrité par plusieurs passe-droits dont il avait été victime, se donna à Charles-Quint.

C'était un habile homme de guerre et un puissant seigneur, le dernier représentant de ces grandes races féodales qui avaient si souvent fait trembler la royauté. Pour le gagner, l'empereur lui assura la totalité des possessions de la maison de Bourbon, c'est-à-dire le Bourbonnais, la Marche, l'Auvergne, le Forez et le Beaujolais. A ce patrimoine, Charles-Quint ajoutait le Dauphiné, la Provence et le Lyonnais érigés en royaume. Bourbon se laissa tenter et passa à l'ennemi.

En de telles circonstances, le roi ne pouvait plus songer à s'éloigner ; le connétable pouvait laisser derrière lui des complices, et d'ailleurs la France était menacée sur plusieurs points par les alliés de l'empereur : les Espagnols paraissaient en Guyenne, les Allemands

traversaient la Meuse, et 35000 Anglais ou Flamands pénétraient par la Picardie jusqu'à onze lieues de Paris; la Trémoille les arrêta et les fit reculer.

Le commandement de l'armée d'Italie fut remis à l'un des favoris du roi, l'amiral Bonnivet, fort brave, mais fort mauvais général.

Bayart était toujours en Dauphiné. Silencieux quand il s'agissait de revendiquer le prix de ses services et de son sang, il s'adressa à François Ier dès qu'il apprit que la guerre allait reprendre et sollicita la faveur de conduire ses hommes d'armes en Milanais.

François Ier se hâta d'accéder à ce désir et le vaillant chevalier passa les Alpes.

Il rejoignit l'armée de Bonnivet aux environs de Milan, s'empara de Lodi, puis vint mettre le siège devant Crémone. Mais l'hiver fut précoce et rigoureux. Les neiges, le froid, la disette tourmentèrent l'armée de France. Bayart abandonna Crémone et Bonnivet fut obligé de lever le blocus de Milan pour se retirer sur le Tésin.

La campagne recommença dès les premiers jours de mars 1524. Charles de Bourbon était venu rejoindre l'armée coalisée; il en partageait le commandement avec François Sforza, avec Charles de Lannoi, vice-roi de Naples, et avec le marquis de Pescaire.

Bonnivet, qui se trouvait alors à Biagrasso, sur la Ticinella, chargea Bayart d'occuper un petit village proche de Milan, nommé Robecco, qui n'avait ni murailles, ni fossés, ni barricades, et qui touchait au camp des ennemis. « Il lui donna deux cents hommes d'armes et les deux mille hommes de pied du seigneur de Lorges, pour inquiéter ceux de la ville, leur couper les vivres et savoir de leurs nouvelles. Bayart, qui,




LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

toute sa vie, n'avait cherché que les occasions de servir le roi, était trop éclairé pour ne pas apercevoir le danger évident de la commission. Il s'en expliqua assez vivement avec le général, lui remontra que la place n'était pas tenable, que la moitié de l'armée ne suffirait pas pour la garder, qu'ainsi, n'y ayant que de la honte à gagner, il le priait de faire ses réflexions. Mais Bonnivet, pour le résoudre, lui promit de lui envoyer un secours de gens de pied, l'assurant qu'il ne sortirait pas de Milan une souris sans qu'il en fût averti par ses espions. Enfin, soit par belles paroles, soit d'autorité, il le détermina à se rendre avec son monde dans ce misérable village de Robecco où non seulement il n'y avait aucune fortification, mais encore où il était impossible d'en faire, sinon quelques barrières aux entrées.

« Quand Bayart y fut arrivé et qu'il connut par ses yeux le danger du poste où il était, il écrivit lettre sur lettre pour avoir le renfort que l'amiral lui avait promis et qu'il ne lui envoya point. Alors il ne douta plus que ce général ne l'eût envoyé là pour le faire périr, par jalousie ou par quelque autre motif; aussi il se promit bien de le combattre tôt ou tard, d'homme à homme.

« Le général espagnol, don Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, avait un soldat, nommé Lupon, d'une force et d'une vitesse extraordinaire à la course, qui se chargea de lui donner des nouvelles sûres de l'état des Français à Robecco. Ce soldat, accompagné d'un seul arquebusier, se coula, sans être aperçu, jusqu'à une sentinelle française; il prit l'homme à bras-le-corps, le chargea sur ses épaules et s'en fut aussi légèrement que s'il n'eût rien porté. On lui tira quelques coups d'arquebuse, mais son ca-

marade empêcha qu'on ne le suivît. Lupon apporta le Français au marquis de Pescaire et le mit à ses pieds, si effrayé qu'il ne pouvait encore parler. C'était un fou et un jureur qui se donnait cent fois le jour au diable et qui crut, dans ce moment, avoir été pris au mot et que le diable l'emportait. Enfin, revenu de sa frayeur avec bien du temps et de la peine, il instruisit le marquis de la situation où se trouvait Bayart et du nombre de son monde. Sur ce rapport, le marquis se détermina à surprendre les Français dès la nuit suivante et d'avoir le chevalier mort ou vif.

« Il mit aux champs, entre minuit et une heure, environ 7000 hommes de pied et 150 hommes d'armes, guidés par des gens du village même et qui en connaissaient toutes les avenues. Bayart, qui ne pouvait être tranquille dans un poste aussi mauvais, faisait faire le guet la nuit par la moitié de ses gens, et lui-même en avait déjà passé trois sans se reposer. Il tomba malade de froid, de fatigues et de peines d'esprit, en sorte que, forcé de rester en la chambre, il chargea quelques-uns de ses capitaines de faire le guet et de se relever les uns les autres ; mais ils n'en firent rien et s'allèrent coucher, ne laissant pour leur garde que trois ou quatre misérables archers. Les Espagnols qui, pour se reconnaître, avaient tous une chemise par-dessus leurs habits, s'approchèrent du village, bien étonnés de ne rencontrer personne. Leur première idée fut que Bayart, instruit de leur projet, s'était retiré à Biagrasso ; mais, ayant fait encore environ cent pas, ils trouvèrent ses archers faisant le guet, lesquels s'enfuirent, criant : « Alarme, alarme ! » Les Espagnols les suivirent et furent aussitôt qu'eux aux barrières. Bayart, qui connaissait tout le danger où il était, se reposait tout vêtu. Il fut bientôt

sur pied et à cheval et vint à la barrière où était l'alarme, accompagné de cinq ou six de ses hommes. Un moment après, arriva à son secours le capitaine de Lorges avec sa troupe de gens de pied qui firent merveilles.

« Pendant ce choc, les Espagnols parcouraient tout le village, cherchant le logis de Bayart, car ils ne voulaient autre chose que sa personne et, s'ils eussent pu le prendre, ils s'en seraient retournés contents comme d'une victoire complète. Tandis qu'ils le cherchaient, il était à la défense de la barrière, et de là il entendit le bruit du tambour et jugea du nombre des gens de pied ennemis. Il prit son parti de se retirer le mieux qu'il pourrait, et dit au capitaine de Lorges : « Compagnon, mon ami, la partie n'est pas égale ; s'ils passent les barrières, nous sommes tous perdus, laissons-leur nos équipages et sauvons les hommes ; faites retirer les vôtres et marchez tous serrés tant que vous pourrez, et moi, avec mes hommes d'armes, je ferai l'arrière-garde. »

« Tout cela fut bien et heureusement exécuté, sans qu'il y fût perdu que neuf ou dix hommes et environ cent cinquante chevaux, qui restèrent aux ennemis avec quelques valets.

« La barrière forcée, les Espagnols parcoururent toutes les maisons, croyant y trouver ce qu'ils cherchaient ; mais Bayart était déjà à Biagrasso, où il eut de très vives paroles avec l'amiral [1]. »

Peu après cet échec, Bonnivet, dont la situation devenait chaque jour plus difficile, prit le parti de quitter Biagrasso et d'opérer sa retraite, par Novare, sur le Piémont. Il tenta vainement d'obliger les

1. Histoire du chevalier Bayart.

ennemis à combattre. Ceux-ci, voyant les Français décimés par les maladies et la misère, se contentaient de les suivre, de les harceler et de leur couper les vivres, attendant qu'ils fussent obligés de se rendre à discrétion. On arriva à la Sesia. Bonnivet en ordonna le passage et resta à l'arrière-garde pour contenir une troupe d'arquebusiers et de chevau-légers ennemis qui gênaient la manœuvre de ses soldats. A la première charge, l'amiral reçut un coup d'arquebusade dans le bras; on fut obligé de l'emporter dans une litière de l'autre côté de l'eau. Il avait appelé Bayart et lui avait confié l'armée. « Je vous prie et vous conjure pour l'honneur du nom français, lui avait-il dit, que vous défendiez aujourd'hui l'artillerie et les enseignes que je vous remets et consigne entièrement à votre fidélité, puisqu'il n'y a personne dans l'armée du roi qui en soit plus capable que vous, soit pour la valeur, l'expérience et le conseil. » Bayart répondit qu'il aurait souhaité recevoir un tel honneur en un moins triste moment, car la situation lui paraissait absolument désespérée. « Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, je vous jure que je les défendrai si bien que, tant que je serai vivant, elles ne viendront jamais au pouvoir des ennemis. »

Fidèle à ce serment, le chevalier sauva l'armée, mais au prix de sa vie. L'artillerie et les enseignes avaient passé la rivière et étaient en sûreté, lorsque Bayart fut frappé, au travers des reins, d'une pierre d'arquebuse[1], qui lui brisa l'échine. « Jésus, s'écria-

1. Les arquebuses furent les premières armes à feu vraiment maniables et transportables. Inventées en Italie, elles devinrent d'un usage habituel en France sous le règne de François Ier. Bayart détestait l'usage des arquebuses, qui supprimait presque le combat corps à corps. « C'est une honte, disait-il, qu'un homme de cœur soit exposé à périr



MORT DE BAYART.



t-il, hélas! mon Dieu, je suis mort. » Il tomba entre les bras de ses gens. On voulait le retirer de la mêlée, il ne le permit point. « Je ne veux pas, dit-il, dans mes derniers moments, tourner le dos à l'ennemi pour la première fois. » Voyant les Espagnols s'avancer, il eut encore l'énergie d'ordonner qu'on les chargeât; puis, comme ses forces diminuaient, il permit qu'on le couchât au pied d'un arbre, « mais la face regardant les ennemis ». Ses gens l'entouraient en fondant en larmes; il les exhorta, les consola et exigea d'eux qu'ils se retirassent afin de ne pas tomber entre les mains des Espagnols. « Ce serait pour moi un surcroît de douleur si vous étiez faits prisonniers, leur dit-il. C'en est fait de moi; vous ne sauriez me soulager en rien. Tout ce que je vous demande, ajouta-t-il en se tournant vers un de ses amis, le seigneur d'Alègre, c'est d'assurer le roi que je meurs son serviteur, sans autre regret que de ne pouvoir lui continuer mes services. Adieu, mes bons amis, je vous recommande ma pauvre âme. » En ce moment arriva auprès de lui le marquis de Pescaire, qui, les larmes aux yeux, s'écria : « Plût à Dieu, seigneur de Bayart, avoir donné de mon sang ce que j'en pourrais perdre sans mourir et vous avoir mon prisonnier en bonne santé; vous connaîtriez bientôt combien j'ai toujours estimé votre bravoure et votre personne. » Le général espagnol fit apporter sa propre tente, avec son lit, sur lequel on étendit le mourant, et appela un prêtre auquel Bayart se confessa avec la piété la plus édifiante. Toute l'armée espagnole, émue, respectueuse, défila devant cet ennemi qui avait toujours fait la

par une misérable *friquenelle* dont il ne peut se défendre. » Aussi assure-t-on qu'il faisait peu de quartier à ceux qui tombaient entre ses mains ainsi armés.

guerre avec humanité et courtoisie et inspirait des regrets à ceux-là même qu'il avait combattus.

Le duc de Bourbon vint à passer. « Eh! monsieur de Bayart, dit-il, que j'ai grand pitié de vous voir en cet état, vous qui fûtes si vertueux chevalier! » Bayart rassembla ses forces pour répondre : « Monseigneur, je vous remercie; il n'y a point de pitié en moi, qui meurs en homme de bien, servant mon roi. Il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre prince, votre patrie et votre serment. »

Bourbon s'éloigna en silence et Bayart, resté seul, ne songea plus qu'à remettre sa belle âme entre les mains de Dieu. Il récitait les psaumes de la pénitence lorsque la mort lui coupa la parole. C'était le 30 avril 1524, à deux heures après midi.

La garde d'honneur que le marquis de Pescaire avait donnée au chevalier mourant, porta le corps dans l'église la plus prochaine, où l'on célébra un solennel service pendant deux jours; puis on remit le cercueil aux serviteurs du chevalier, qui eurent permission de le transporter en France.

Le duc de Savoie, quand le cortège traversa ses domaines, rendit aux restes de Bayart « autant d'honneurs que si ç'eût été son frère ». Arrivé en Dauphiné, le corps fut escorté du haut des Alpes à Grenoble par la population entière; toute la noblesse, toutes les autorités de la province vinrent rendre hommage à cette grande mémoire, en accompagnant le cercueil jusqu'à un couvent de Minimes, près Grenoble, qui était le lieu désigné pour la sépulture. C'est là que Bayart repose sous une grande dalle, au pied des marches du sanctuaire.

Ainsi mourut ce héros dont la vie est un enseignement pour tous, car elle est non seulement l'hi-

toire d'un grand capitaine, mais encore celle d'un homme de bien qui a pratiqué toutes les vertus. Généreux envers ses compagnons d'armes, peu soucieux pour lui-même des honneurs et de la fortune, sage dans le conseil, audacieux dans l'action, compatissant après la bataille, sachant obéir autant que commander, Bayart a bien justifié son beau surnom de « chevalier sans peur et sans reproche ».

François I^er^ le pleura. « Eh! messire de Bayart, s'écria-t-il lors du désastre de Pavie, que vous me faites grand faute! » En effet, l'armée de France comptait encore bien des braves, mais elle n'avait plus un Bayart. Le dernier des chevaliers n'était plus. La chevalerie, cette noble école de prouesse et de dévouement, ne pouvait mieux finir.



ARMES DE BAYART


BASSIN DU PÔ
Echelle
Myriamètres
5
10
SUISSE
FRANCE
Dauphiné
Lyon
Genève
Berne
Aar R.
Avignon
Durance
Marseille
Rhône
Nice
Var R.
Pignerol
Asti
Alexandrie
Carmagnola
Villafranca
Gênes
Savone
Verceil
Novare
Milan
Pavie
Lodi
Brescia
Vérone
Mantoue
Crémone
Plaisance
Parme
Modène
Bologne
Florence
Pise
Lucques
Arno Fl.
TOSCANE
Ferrare
Argenta
Ravenne
St. Marin
Ancône
Venise
Padoue
Trévise
Este
Brenta R.
Trente
Udine
Trieste
ISTRIE
Mirandole
Peschiera
L. de Garde
Aguadel
la Bicoque
St. Marignan
PARME
ÉTATS DE L'ÉGLISE
Apennins
MER ADRIATIQUE
MER MÉDITERRANÉE
45
5
10

# TABLE DES GRAVURES



## CARTE



FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

# TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

